

## CHAPITRE IV

### LE PRÉSIDENT FLORES

1830-1845

De la Terre de Feu au Mexique, les colonies espagnoles des deux Amériques formaient, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un empire puissant et uni. Malheureusement, ce n'était plus le siècle d'or des Charles-Quint et des Philippe II : l'ambition des Bourbons et la philosophie des lumières avaient affaibli le prestige et réduit la puissance de la monarchie espagnole, et lui avaient fait oublier son devoir de propagation de la foi catholique et de protection des Indiens contre les puissances d'argent.

Le roi Charles III (1716-1759-1788), en aidant les Américains du Nord à chasser les Anglais, fit germer chez les Américains du Sud l'idée de s'affranchir des Espagnols. La Révolution française accentua cette tendance en prêchant la révolte universelle et en décorant le gouvernement populaire du nom trompeur de *Liberté*.

Ce fut Napoléon qui mit le feu aux poudres en détrônant Ferdinand VII pour le remplacer par son frère Joseph Bonaparte. Sous prétexte de soutenir contre l'usurpateur les droits du monarque légitime, les trois districts de la vice-royauté de Santa Fé de Bogotá – le Venezuela, la Nouvelle-Grenade et l'Équateur – proclamaient en 1810, sous l'inspiration d'un certain Simón Bolívar, la déchéance des autorités établies et la création d'une junte suprême, libre et indépendante, dont l'autorité ne devait cesser qu'avec la captivité de Ferdinand VII. C'était habilement dissimuler une véritable révolution : à la chute de Napoléon, Ferdinand VII remonta sur son trône mais l'insurrection continua de plus belle contre les troupes espagnoles et les Américains loyalistes.

Sous le nom de *Libertador*, Bolívar franchit les fleuves, les vallées, les montagnes, poussant devant lui les soldats de l'Espagne qui se défendirent avec l'énergie du désespoir. Après douze années de combats incessants, maître absolu du Venezuela, de la Nouvelle-Grenade et de l'Équateur, il forma de ces trois États la grande République de Colombie dont il fut nommé président. Mais cette conquête ne suffisait pas à l'ambition du *Libertador*. En 1822, il reprit son épée, chassa les Espagnols du Pérou, fonda la République de Bolivie, et ne s'arrêta qu'après avoir vu le dernier Espagnol quitter le sol américain.

Comme tous les révolutionnaires, Bolívar n'était qu'une marionnette entre les mains de plus puissants que lui qui demeuraient dans l'ombre ; il apprit bientôt à ses dépens que l'étendard de la liberté n'est que le sombre drapeau d'un despotisme mille fois plus lourd que celui des rois. Pendant qu'il affranchissait le Pérou, la grande République colombienne sombrait dans un abîme de maux. Un parlement composé de voltairiens et de francs-maçons, au nom de la souveraineté de la nation, opprimait le pays, réduisait l'Église en servitude, substituait à l'enseignement catholique un enseignement impie, et ruinait le peuple en l'écrasant d'impôts. On en était venu à craindre une nouvelle session parlementaire plus qu'un ouragan ou un tremblement de terre. Bolívar accourut aux cris des opprimés, mais les patriotes francs-maçons lui opposèrent son principe de la souveraineté nationale, l'accusèrent de tyrannie, et le forcèrent à quitter le pouvoir. Victime de son faux libéralisme, il abandonna la présidence et résuma d'un mot l'histoire de ces vingt années : « Concitoyens, nous avons conquis l'indépendance ; mais je vous le dis, le rouge au front, nous avons perdu tous les autres biens. » Son malheur fut d'ignorer qu'il n'y a pas d'autre souveraineté que celle de Dieu et de son Église, et qu'un parlement sans Dieu n'est pas autre chose que le despotisme du nombre substitué au despotisme d'un seul. Bolívar assista de son vivant au

PÈRE AUGUSTE BERTHE

# VIE DE GARCIA MORENO

Édition nouvelle soigneusement revue et corrigée

beaucoup d'esprit et de dignité, et une parfaite conformité d'idées et de caractère avec l'homme dont elle allait partager les destinées. Jamais union n'eût été plus heureuse si les orages de la vie publique n'avaient bien vite troublé les joies intimes du foyer.

Mais, à cette date, García Moreno avait déjà le pressentiment du rôle important que les circonstances et son amour du bien public allaient lui imposer. À ses amis qui le pressaient d'écrire l'histoire de l'Équateur, il répondit en souriant : « Il vaut mieux la faire. » En effet, son histoire va désormais se confondre avec celle de son pays. Toutefois, pour la comprendre et pour la juger, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'Équateur et ses vicissitudes politiques depuis les guerres de l'Indépendance jusqu'à la première révolution à laquelle prit part García Moreno.

conférences ne se bornent point à élucider une thèse ou à démontrer par de bonnes raisons les questions qu'il a entrepris de prouver: son rare jugement lui fait mettre le doigt sur toutes les réformes à introduire dans nos codes pour améliorer la procédure et arriver à une plus parfaite équité dans les arrêts. Sa constante application à étudier la jurisprudence, son tact exquis du bien et du juste, en font un maître distingué dans sa profession, un jurisconsulte éminent à qui l'on peut confier sans crainte le soin de défendre la propriété, l'honneur et la vie de ses semblables. En outre, chacun sait que Gabriel García Moreno possède des connaissances très étendues en littérature et surtout des vertus très rares dont la République a le plus grand besoin. Le bien général, le progrès, la gloire de l'Équateur, voilà les idoles de ce noble cœur, et c'est à ces grands objets qu'il a consacré jusqu'aujourd'hui ses travaux et ses efforts.»

García Moreno exerça peu ses fonctions d'avocat: à la date de ce certificat si plein d'éloges, les affaires publiques absorbaient déjà son attention. Jamais cependant, il ne refusa d'aider le pauvre qui réclamait son appui, et c'est ainsi que le plus grand nombre de ses clients furent des malheureux dont il se constitua gratuitement le défenseur. La charité fut toujours sa vertu favorite: nous en citerons plus tard des traits sublimes.

Exempts du verbiage ordinaire aux avocats, ses plaidoiries se distinguaient par leur clarté, leur concision, la vigueur du raisonnement et la fermeté des conclusions. Il pensait que l'orateur du barreau n'a pas pour mission d'embrouiller les causes, mais de les éclaircir. Il n'avait pas à surprendre la bonne foi du juge, estimant assez la profession de l'avocat pour ne point la prostituer à la défense de l'injustice. Jamais il n'eût consenti à plaider une cause mauvaise ou simplement suspecte: c'était chez lui une répugnance invincible. Le président du tribunal voulant un jour lui imposer d'office la défense d'un assassin notoire, il refusa net et se tira d'affaire par cette boutade: «Soyez sûr, Monsieur le président, qu'il me serait plus facile d'assassiner que de défendre un assassin.» Il éconduisit de la même manière un Espagnol, procureur des procès nationaux, qui, connaissant son grand talent, voulut le charger d'une affaire embrouillée et peu délicate. Après avoir examiné le dossier, don Gabriel refusa son concours, malgré les instances de son client, qui plaida quand même et perdit son procès. Le lendemain de sa déconfiture, il exhalait son mécontentement devant García Moreno: «Si j'ai perdu mon procès, c'est votre faute! lui disait-il avec animation. — Vous l'avez perdu parce que votre cause était mauvaise, répondit l'avocat. — N'importe, ajouta l'Espagnol, vous l'auriez rendue bonne, si vous l'aviez défendue.»

Avant d'entrer avec lui dans l'arène politique, jetons un dernier coup d'œil sur sa vie intime. Depuis longtemps son esprit transcendant, sa conduite irréprochable et le brillant avenir qui se dessinait devant lui, avaient fait oublier son humble situation de fortune. Il lui était certainement permis d'aspirer à une alliance honorable dans les familles distinguées de Quito. Ses amis le lui disaient souvent; lui seul avait l'air de n'y pas penser.

Or, dans les premiers mois de 1846, il voyageait un jour à travers les montagnes pour se rendre à Guayaquil avec un de ses plus intimes amis. La nuit venue, ils s'arrêtèrent dans un *tambo*, espèce de hutte où l'on recueille les voyageurs. L'ami dormait profondément quand tout à coup don Gabriel le réveille en sursaut et lui dit très sérieusement: «Sais-tu qu'il y a deux heures j'ai contracté mariage?» Son compagnon lui demanda s'il avait le cauchemar. «Je te dis la vérité, reprit-il: j'ai laissé ma procuration en quittant la ville, et voilà deux heures que le contrat est signé.» Il avait conduit cette affaire, comme toutes les choses graves dont il s'occupait, sans laisser soupçonner ses intentions même à son meilleur ami.

Il épousait doña Rosa Ascásubi, noble dame dont les ancêtres avaient été mêlés aux luttes de l'Indépendance. Ses deux frères, Manuel et Roberto, vivaient en parfaite communauté de sentiments avec García Moreno. Ils aimaient en lui l'ardent patriote, l'homme d'action qui deviendrait au besoin un chef de parti. Outre les biens de la fortune, doña Rosa lui apportait

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 18

#### NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Le Révérend Père Augustin Berthe (1830-1907) de la congrégation du T.S.Rédempteur, a publié son *García Moreno* en mai 1887, chez Retaux-Bray à Paris. L'ouvrage se présentait en un fort volume de quelque 800 pages. Son succès fut immédiat: la première édition de 5000 exemplaires se vendit en six mois, et la deuxième édition parut dès 1888. À compter de la troisième édition, l'ouvrage fut publié en deux volumes, et les tirages se succédèrent jusqu'en 1926 (chez Téqui, successeur de Retaux-Bray).

Si le succès du livre fut rapide et grand, ses adversaires se déclarèrent très vite: Antonio Borrero Cortázar, *Refutación al libro titulado García Moreno, por el R.P. Berthe*, Guayaquil, 1889. Mais les adversaires les plus opposés au Père Berthe rendent hommage à l'étendue et à la sûreté de sa documentation, et le pillent sans vergogne: *«No obstante estar compuesta con marcado espíritu sectario, la he seguido preferentemente, por su amplia y segura información* – bien qu'il soit composé dans un esprit sectaire marqué, nous l'avons suivi de préférence en raison de son information étendue et sûre» écrit Juan Manuel de Rosas.

À partir de 1890, l'édition complète de *García Moreno* est doublée d'une édition abrégée, un volume de 400 pages, dont la lecture est nettement plus facile: la longue première partie historique *L'Équateur avant García Moreno* a disparu, et les connaissances nécessaires sont introduites au fur et à mesure des besoins de la biographie; les citations sont moins longues, le style est plus fluide, l'emphase apaisée, la trame resserrée. Indéniablement, on a une bien meilleure vue d'ensemble de la vie du président de l'Équateur que dans l'édition complète, même si l'on peut regretter la disparition de quelques épisodes attachants.

C'est ce *García Moreno* abrégé que nous donnons dans la présente édition. Notre intervention sur le texte est très limitée. Outre les corrections çà ou là nécessaires, nous avons réintroduit quelques rares éléments malheureusement exclus de l'édition abrégée: notamment le retour à Rome du plénipotentiaire de García Moreno en vue de la signature d'un concordat avec Pie IX et un épilogue donnant quelques indications sur la vie de l'Équateur après la mort de García Moreno. Pour faciliter la compréhension au lecteur contemporain, nous avons introduit quelques précisions géographiques ou historiques, particulièrement en ce qui concerne les relations entre l'Équateur et l'Espagne au xix<sup>e</sup> siècle. Dès qu'un ajout de notre part dépasse quelques mots, il est placé entre crochets.

Selon l'usage actuel, nous avons restitué l'orthographe et l'accentuation espagnoles des noms propres. Nous avons conservé le parti retenu par le Père Berthe dans les citations des discours et des lettres de García Moreno: celui de traduire littéralement *nación* par nation et *República* par République – bien que dans la bouche de García Moreno et dans la langue espagnole de l'époque ces mots ne fussent pas chargés d'idéologie et de connotations révolutionnaires comme en français contemporain. En beaucoup de cas, on aurait avantageusement pu traduire ces deux mots par *bien commun* ou par quelque expression analogue, manifestant peut-être mieux ce qu'exprimait réellement García Moreno. D'une façon générale, nous avons conservé la traduction des lettres et discours de García Moreno proposée par le Père Berthe, malgré une certaine tendance à donner l'impression d'une grandiloquence qu'on ne trouve pas dans l'original espagnol.

## PRÉFACE

«Exercez-la, Monsieur, et gouvernez le Prince:
«Montrez-lui comme il faut régir une province,
«Faire trembler partout les peuples sous la loi,
«Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi.
«Joignez à ces vertus celles d'un capitaine:
«Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
«Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
«Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
«Reposer tout armé, forcer une muraille,
«Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille...»

Corneille, *Le Cid*, Acte I scène 3.

Qui ne se souvient de cette tirade du comte Don Gomès qui, député, trace à l'intention de Don Diègue, nommé précepteur du Prince, un programme irréalisable et propre à humilier son rival favorisé du Roi?

Ce que Corneille estimait inaccessible, Gabriel García Moreno (1821-1875) l'a réalisé en quelques années et au milieu de difficultés inouïes. Et il ne s'est pas contenté de cet éminent exercice de la vertu de force: il a hardiment exercé toutes les autres vertus chrétiennes; il a accompli une vigoureuse œuvre civilisatrice; au génie politique et à l'art militaire, il a joint une science vaste et profonde. En lui s'est réalisée de façon coruscante la promesse de l'Évangile: *Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.*

La présente biographie retrace l'aventure de cet homme hors du commun. De l'Équateur, jeune pays établi sur des bases malsaines, livré à l'ardeur révolutionnaire et en proie à une instabilité dissolvante, il a fait une terre de chrétienté, de paix et de prospérité. On trouvera dans ces pages un homme *¡hombre!* un homme dont l'ample intelligence, l'exceptionnel caractère, l'autorité naturelle, la foi vive et entreprenante, sont associés en vue d'une œuvre qui force l'admiration.

Place donc au chef, au héros, à l'homme d'État, au martyr.

*Libertad para todos y para todo, excepto para el mal y los malhechores.*

Liberté pour tout et pour tous, sauf pour le mal et pour les malfaiteurs.

*¡Dios no muere!*

Dieu ne meurt pas!

d'un bond hors de cette dangereuse caverne. Mais aussitôt, rougissant d'avoir cédé à la peur, il retourna s'asseoir sous la roche branlante et y demeura durant une heure. Plusieurs jours consécutifs, afin d'assujettir l'instinct à la volonté, il revint faire sa lecture au même endroit. Évidemment un homme de cette trempe ne reculera pas devant le poignard d'un assassin ni devant la fureur d'une assemblée.

L'expédition qu'il entreprit à la fin de 1844, de concert avec le docteur Wyse, peut-être la plus aventureuse qu'on ait jamais risquée par amour de la science, témoignera mieux encore de son audace. Il s'agissait d'explorer l'intérieur du Pichincha, le terrible volcan dont les éruptions ont fait plusieurs fois de la ville de Quito un monceau de ruines.

En suivant un chemin plein de détours pour éviter les profonds ravins qui sillonnent les flancs de la montagne, ils arrivèrent après deux jours de marche à une altitude d'environ quatre mille cinq cents mètres, en face du cratère. L'immense cavité du volcan présente deux orifices semblables à deux entonnoirs, l'un à l'est, l'autre à l'ouest. Ils descendirent d'abord dans le cratère oriental, chargés de leurs instruments et accompagnés du seul Indien qui eût osé les suivre. Puis ils s'enfoncèrent dans le cratère occidental jusqu'à une profondeur de quatre cent quinze mètres. Ensevelis vivants dans ces abîmes, ils y passèrent plusieurs jours, au milieu de quartiers de roche mesurant jusqu'à quatre mètres de côté, et de soixante-dix soupiraux d'où s'échappait une fumée assez chaude pour brûler, assez épaisse pour asphyxier. Ces énormes rochers noircis par le temps, l'obscurité des cratères dans lesquels les rayons du soleil ne pénètrent que cinq ou six heures par jour, ces bouches volcaniques lançant des colonnes de fumée d'un gouffre de sept cent cinquante mètres de profondeur, le sifflement que produisent les gaz en s'échappant des cheminées, semblable à celui qui jaillit de la soupape d'une machine à vapeur, tout donnait à ces cavernes un aspect mystérieux et terrible.

Après quatre jours d'exploration, ils quittèrent le fond du cratère occidental, mais l'ascension se fit péniblement à cause d'un brouillard très épais qui les empêchait de voir à dix pas devant eux. Pour comble de malheur, la pluie ne cessa de tomber durant toute la journée. À un moment donné, García Moreno et l'Indien échappèrent à la mort comme par miracle. Ils montaient un ravin et changeaient de direction lorsqu'un coup de tonnerre épouvantable retentit dans la hauteur, et aussitôt une nuée de gros projectiles s'abattit avec un fracas et un sifflement horribles à deux mètres de leurs têtes. Quelques pas de plus, et l'avalanche les emportait au fond du gouffre.

Vers cinq heures du soir, trempés par la pluie, brisés de fatigue et couverts de blessures, ils atteignirent le fond du cratère oriental. Force leur fut cependant de passer encore la nuit au fond du volcan, car leurs jambes endolories et engourdies refusaient de les porter. Ils prirent un peu de glace pour leur souper; puis blottis derrière un rocher, la tête entre les genoux à la mode des Indiens, ils essayèrent de dormir. Au point du jour, lorsqu'ils se remirent en route, ils éprouvaient une telle difficulté à se mouvoir qu'ils crurent leurs membres paralysés et comme pétrifiés. García Moreno courut encore à ce moment un grand danger. Tandis qu'il montait un plan très incliné, le pied lui manqua, et il glissa sur le dos la longueur de dix mètres, jusqu'à la rencontre d'une pierre contre laquelle il vint heurter. Enfin, après des fatigues et des peines inouïes, ils arrivèrent vers neuf heures au sommet du volcan.

Au milieu de ces distractions scientifiques et des luttes politiques auxquelles son nom était déjà mêlé, don Gabriel avait achevé ses quatre années de droit, conquis à vingt-trois ans le grade de docteur, et commencé son stage au barreau sous la direction du savant jurisconsulte Joachim Henriquez. On connaîtra le jugement que portaient alors sur García Moreno les hommes les plus compétents, et le prestige dont il jouissait à Quito, par le certificat qu'Henriquez signa de sa main le jour où son pupille, après quelques années de jurisprudence pratique, fut reçu dans l'ordre des avocats. Mettant en relief ses talents, déjà de notoriété publique, il s'exprime ainsi: «Ses

justicier au milieu du monde, un juriconsulte ne suffisait pas; qu'il fallait un chevalier sans peur et sans reproche, décidé à briser toute opposition et toute insurrection pour arriver au triomphe du droit. Aussi travaillait-il à devenir cet homme de fer qui, selon Horace, ne broncherait pas même devant l'écroulement d'un monde.

Don Gabriel était alors un jeune homme accompli. Il était de haute taille; sa figure régulière était expressive et son âme se peignait dans sa physionomie. On voyait briller dans ses grands yeux noirs la flamme de son intelligence, et sur son large front une franchise et une loyauté qui lui gagnaient tous les cœurs. Ses brillants succès, son caractère ouvert, expansif même dans les conversations intimes, le faisaient naturellement rechercher de la société. Jusque-là son idole, je veux dire la science, l'avait écarté des salons. S'il y paraissait quelquefois, c'était pour lier conversation avec les livres étalés sur la table, dont il feuilletait avidement les pages tout en répondant aux interpellations qui lui étaient adressées. Mais à un moment, soit par lassitude d'esprit, soit par diminution de ferveur, soit par entraînement naturel à son âge, il arriva qu'il prit goût aux réunions plus ou moins mondaines et qu'il sacrifiait moins à ses chers livres. À Quito comme à Guayaquil, on ne trouve ni cafés ni théâtres, excepté quand une troupe d'infortunés comédiens, chassée de partout, se décide à escalader les montagnes pour dresser ses tréteaux dans la capitale durant quelques semaines; aussi on passe volontiers les soirées au salon, à dire ces mille riens spirituels qui font couler de longues heures sans qu'on s'en aperçoive. Invité partout, choyé de tous, don Gabriel se laissa prendre au charme des doux amusements, et le sauvage finit par s'appriivoiser. Il le voyait, il se reprochait ces heures perdues; mais une fois dans les liens du monde, comment les briser?

Pour couper court à toute tergiversation, l'étudiant prit une résolution énergique: il se fit raser la tête comme un moine et s'enferma chez lui durant six semaines sans donner signe de vie. Rien de plus radical ni de plus efficace pour rompre une habitude. On peut le qualifier d'original, on ne lui refusera pas la virilité de l'âme.

Fort contre lui-même, don Gabriel n'était pas moins intrépide quand il s'agissait de tenir tête à un adversaire. Chez lui l'énergie dégénérait alors en audace et quelquefois en violence. Un jeune officier l'apprit un jour à ses dépens. Dans une discussion avec l'étudiant il s'emporta jusqu'à le provoquer en duel. Oubliant son devoir de catholique, l'étudiant releva le gant et l'on prit jour pour une rencontre. Mais l'officier, point téméraire, conta l'affaire à son colonel qui tout naturellement le consigna à la caserne, la loi interdisant le duel sous les peines les plus sévères. Au jour et à l'heure convenus, don Gabriel se rendit sur le terrain; à sa grande surprise, l'adversaire si prompt à le défier ne parut point. Évidemment il s'était fait interner pour n'avoir pas à combattre. L'étudiant furieux courut à la caserne, le traita de lâche et, dans l'exaspération de sa colère, lui appliqua un vigoureux soufflet; puis il quitta la place, laissant le bravache à ses réflexions. On applaudit à cet acte de violence; mais l'emportement n'est pas de la force, pas plus que le faux point d'honneur n'est de la dignité. Don Gabriel le savait mieux que tout autre; il avouait que s'il est beau de ne pas craindre l'homme, c'est une folie de ne pas craindre Dieu.

Il voulait arriver à cette intrépidité que rien n'émeut, pas même l'imminence d'un péril grave, pas même la subite apparition de la mort. Et comme la nature, en pareil cas, excite dans l'âme des impressions instinctives dont la volonté n'est pas maîtresse, il essayait de se raidir contre ces mouvements indélébiles en se familiarisant avec le danger. Un jour qu'il se promenait à la campagne un livre à la main, il se trouva en face d'un énorme rocher qui formait une voûte naturelle sous laquelle les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer. Profitant de cet abri pour prendre un instant de repos sans discontinuer sa lecture, il s'aperçut tout à coup que ce bloc gigantesque, suspendu au-dessus de sa tête, était presque entièrement détaché de sa base et pouvait à la moindre commotion le broyer dans sa chute. Mû comme par un ressort, il s'élança

R. P. A. Berthe, *Garcia Moreno, le héros martyr*, édition abrégée, première édition, Retaux-Bray, Paris 1890.

R. P. A. Berthe, *Garcia Moreno, Président de l'Équateur, vengeur et martyr du droit chrétien*:

– 1<sup>re</sup> édition, Retaux-Bray, Paris 1887 (un volume);

– 2<sup>e</sup> édition, Retaux-Bray, Paris 1888 (un volume);

– 9<sup>e</sup> édition, Retaux-Bray, Paris 1892 (deux volumes);

– 11<sup>e</sup> édition, Librairie de la Sainte-Famille, Paris 1903, (deux volumes).

Ernest Charton, *Quito*. Dans l'ouvrage *Le Tour du Monde* sous la direction d'Édouard Charton, Hachette, Paris 1862.

M. T. Joséfa, *Garcia Moreno*, Tolra, Paris 1892.

Charles d'Hallencourt, *Vie illustrée de Garcia Moreno*, Abbeville sd (1892).

Abbé Jean-Baptiste Domecq, *Garcia Moreno*, Alfred Cattier, Tours sd (1908 ?).

Juan Manuel de Rosas, *Políticos hispanoamericanos*, livre v, Buenos Aires 1918.

R. P. Alphonse, c.ss.r., *Le R. P. Auguste Berthe rédemptoriste*, Téquy, Paris 1927.

Riccardo Pattee, *García Moreno y el Ecuador de su tiempo*, deuxième édition, Mexico 1944 (première édition: Quito 1941).

Wilfrido Loor, *Cartas de García Moreno 1846-1867* (trois volumes), Quito 1954, 1956, sd.

Jean Arnould, *Garcia Moreno*, Genval sd (1957).

Severo Gómez Jurado s.j. *Vida de García Moreno*, Quito 1961.

Pierre de Zutter, *L'Équateur*. Dans l'ouvrage collectif *Amérique du Sud I*, Larousse, Paris 1984.

Joseph Zabalo, *Le Carlisme*, J&D éditions, 1993.

Anne Collin-Delavaud, *Le guide de l'Équateur et des îles Galápagos*, Paris 2001.

## CHAPITRE III

### L'AVOCAT

1840-1845

Avant d'aborder les études spéciales, don Gabriel dut penser au choix définitif d'un état de vie. Ses sentiments religieux n'avaient subi aucune altération depuis son entrée dans la carrière ecclésiastique; mais son caractère, ses aptitudes, ses pressentiments, les conseils de ses maîtres et de ses amis, le poussaient vers un poste plus militant. L'avenir nous montrera que Dieu l'avait créé non pour être prêtre mais pour escorter le prêtre, l'épée à la main, c'est-à-dire pour être l'évêque du dehors, selon la belle expression de l'empereur Constantin. García Moreno ne devinait point encore cette mission; il s'y prépara néanmoins en se décidant à suivre le cours de droit, comme acheminement à la vie publique.

Malheureusement, de nos jours étudier le droit c'est souvent désapprendre les notions du vrai et du juste, surtout quand il s'agit du droit social, politique et religieux. La *Déclaration des droits de l'homme* a purement et simplement biffé de nos codes les droits de Dieu, de l'Église, de la famille, principes fondamentaux de la société, pour concentrer tous les pouvoirs dans les mains du dieu-État. En conséquence, dans les universités sécularisées par la Révolution, on a supprimé les chaires de droit naturel et de droit canonique comme n'ayant plus d'objet. Rien de plus logique, car si le peuple est l'unique souverain, il est aussi l'unique législateur, et le droit se trouve tout entier dans le bulletin des lois; le droit naturel devient une fiction, et le *Corpus juris* un anachronisme. De là cette race d'avocats ignorants et impies qui, dans les deux mondes, oppriment l'Église et la société au nom d'une légalité absurde et souvent infâme. Pour un jeune homme désarmé, l'étude du droit n'est aujourd'hui que l'apprentissage systématique de la tyrannie.

Quand don Gabriel prit ses inscriptions à l'Université de Quito, la Révolution triomphante avait détrôné l'Espagne. Elle enseignait en Équateur comme partout la suprématie absolue de l'État. Dans les rapports de l'Église avec le pouvoir temporel, elle investissait la république des franchises et privilèges accordés autrefois aux rois d'Espagne sous le nom de *patronat royal*, prétention évidemment schismatique qu'aggravaient encore d'autres usurpations calquées sur nos articles organiques, par exemple le recours comme d'abus devant les tribunaux séculiers.

Un jeune homme de vingt ans, même aussi chrétien que don Gabriel, se soustrait difficilement à l'infection de ces doctrines corruptrices. Sans doute le bon sens naturel éclairé par la foi proteste instinctivement contre cette servitude de l'Église; mais comment réagir à cet âge contre l'autorité des auteurs, l'ascendant des maîtres, les institutions et la législation du pays? Avec son esprit investigateur, don Gabriel comprit vite qu'il y avait là des mystères à élucider, des compétitions à concilier. Toutefois, ne se sentant pas de force à débrouiller des questions aussi ardues, il fit comme tout le monde: il accepta les textes officiels sans se mettre beaucoup en peine de les confronter avec les lois de l'éternelle justice.

Réduite à ces proportions, l'étude du droit n'est plus qu'une affaire d'emménagement: il s'agit de se bourrer la tête d'une formidable nomenclature de titres, de chapitres et d'articles. Don Gabriel n'eut qu'à mettre à contribution son incomparable mémoire pour éclipser tous ses rivaux; encore réservait-il le meilleur de son temps à ses études favorites.

Ce qui caractérisa cette période de sa vie, ce fut le développement progressif de l'énergie morale dont il avait déjà donné tant de preuves. L'étudiant comprenait que, pour être un vrai

## CHAPITRE I

PREMIÈRES ANNÉES

1821-1836

se débarrassa que par les traitements les plus douloureux. Nobles excès que la raison condamne sans doute, mais qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, surtout quand on rapproche ces nuits de travail, ces nuits fécondes, de ces nuits infâmes où tant de jeunes gens usent leurs forces et abêtissent leur âme dans l'orgie et la débauche!

Naturellement, avec de tels efforts, don Gabriel obtint dans tous ses cours des succès hors ligne. Son nom acquit une véritable célébrité dans la ville de Quito. Les professeurs le désignaient de préférence pour soutenir les thèses publiques, de sorte qu'on eut l'occasion à diverses reprises de remarquer l'étendue de son savoir, l'inflexible logique de ses raisonnements, la finesse et la vivacité de ses réparties, et surtout son laconisme incisif et pénétrant, fidèle expression de son caractère. Pour ses maîtres comme pour le public, il fut dès lors bien établi que dans n'importe quelle carrière, ce jeune homme arriverait prochainement à jouer le premier rôle.

Quand le voyageur d'Europe a traversé l'Atlantique, franchi l'isthme de Panamá entre les deux Amériques, et fait sur le grand Océan un nouveau trajet de deux cent cinquante lieues en direction du sud, il arrive enfin à Guayaquil, le port principal de la République de l'Équateur. C'est dans cette ville, fondée au xvi<sup>e</sup> siècle sous le nom de *Santiago de Guayaquil*, que naquit le 24 décembre 1821 don Gabriel García Moreno, le héros dont nous écrivons l'histoire.

Il appartenait à une famille ancienne aussi distinguée par sa noblesse que par ses mérites. Son père, don Gabriel García Gómez, natif de Villaverde, dans la vieille Castille, avait fait de brillantes études à Cadix; grâce à l'influence d'un oncle, autrefois secrétaire du roi Charles III, il pouvait même aspirer aux honneurs lorsque, vers la fin de 1793, il lui prit la fantaisie de s'expatrier pour chercher fortune en Amérique. Depuis la conquête du Nouveau Monde et la fondation trois fois séculaire de leurs riches et brillantes colonies, les Espagnols considéraient l'Amérique comme une seconde patrie. García Gómez embarqua donc sur la frégate *Notre-Dame des Neiges* une importante cargaison dont il était propriétaire, et vint s'établir à Guayaquil, où bientôt il épousa doña Mercedes Moreno.

Doña Mercedes était fille de don Manuel Ignacio Moreno, chevalier de l'Ordre de Charles III et ministre inamovible de la municipalité de Guayaquil. Elle eut dans sa parenté deux hommes qui illustrèrent l'Église et l'État: son oncle, don José Ignacio Moreno, archidiacre de Lima, auteur très estimé des *Lettres Péruviennes*, ainsi que d'un essai *Sur la Suprématie du Pape*; et son frère, don Miguel Ignacio Moreno, promu par le roi d'Espagne à l'Audience de Guatemala. Ce dernier fut le père du cardinal Moreno, naguère archevêque de Tolède.

Les deux époux étaient dignes de leurs ancêtres par de rares qualités personnelles et surtout par leur invincible attachement à la religion catholique. Quand, au commencement de ce siècle, éclata la révolte de l'Amérique contre la mère-patrie, García Gómez resta fidèle à l'Espagne. Homme de foi, serviteur dévoué de l'Église, il professait un souverain mépris pour ces faux indépendants qui visaient à s'affranchir non seulement de l'Espagne mais de la religion catholique dont elle avait pénétré ses colonies. D'un caractère doux et aimable, il savait au besoin montrer une intrépidité que tous admiraient. Pendant que les révolutionnaires criblaient de balles les maisons de son quartier, on le voyait paraître à son balcon avec un calme imperturbable. En témoignage de leur estime, ses concitoyens le nommèrent procureur municipal. La señora Mercedes son épouse se signalait par la supériorité de son esprit, sa solide piété, la dignité de son caractère, et je dirais presque l'austérité de sa conduite. Aussi ardente royaliste que son mari, elle refusa jusqu'à la fin de sa vie d'illuminer et de pavoiser sa maison le jour de la fête de l'Indépendance, aimant mieux payer l'amende imposée aux contrevenants que de paraître se réjouir d'une révolution.

Dieu récompensa les vertus de ces généreux chrétiens par une magnifique couronne d'enfants qui tous firent leur consolation et dont le plus jeune sera éternellement leur gloire. L'aîné se consacra au service des autels. Le second, bien que laïc, fit une étude approfondie de la liturgie catholique. Le troisième don Pedro Pablo García Moreno, un des grands propriétaires de l'Équateur, aida son jeune frère devenu président de la République à réaliser ses grandes entreprises. Plus tard, témoin de l'ingratitude de ses concitoyens, il lui disait souvent: « Retire-toi n'importe où hors de l'Équateur, et puise dans ma bourse autant que tu voudras. » Mais don

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 14

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 7

Gabriel répondait invariablement: « Dieu ne m'a pas créé pour faire le bien n'importe où, mais en Équateur. » Le quatrième fut Miguel García Moreno, que le président préposa plus tard à l'administration des salines de l'État. Homme intègre et habile, au lieu de profiter de sa position pour s'enrichir, il ne voulait pas même s'attribuer, comme ses prédécesseurs, les déchets que la loi lui accordait. Don Gabriel avait aussi trois sœurs, Rosario, Mercedes et Carmen. Toutes trois ont été la joie et l'ornement de leur famille, l'honneur de la Vierge bénie dont elles portaient les noms; toutes trois n'ont quitté la terre qu'après l'avoir édifiée par une vie sainte et irréprochable.

Gabriel García Moreno fut le dernier rejeton de cette nombreuse et estimable famille, au sein de laquelle il puisa les sentiments de foi vive et d'honneur chevaleresque, et la noble passion du devoir, qui caractérisent sa vie entière. Du reste, pour mieux tremper son âme et la préparer au rôle exceptionnel qu'il lui destinait, Dieu prit soin d'ajouter aux enseignements de la famille les rudes leçons de l'adversité.

Par suite des révolutions incessantes qui bouleversaient l'Amérique, don García Gómez essuya de grands revers de fortune. D'opulente qu'elle était, sa famille tomba dans la médiocrité puis dans la gêne, et bientôt dans un dénuement d'autant plus pénible qu'il se dissimulait à tous les yeux. Les deux époux en souffrirent surtout pour le petit Gabriel. Leurs aînés avaient terminé leur éducation, ils pouvaient prendre leur vol et se frayer un chemin dans le monde; mais qui s'occuperait du pauvre déshérité?

Doña Mercedes comprit la tâche que les circonstances lui donnaient à remplir. Elle se chargea de former l'esprit et le cœur de l'enfant, comptant sur Dieu pour son avenir. Entouré des soins les plus tendres, il s'habitua, sous la direction de cette bonne mère, à vivre dans la piété, l'amour du devoir et de la régularité, surtout à ne jamais se plaindre des peines de la vie. Doña Mercedes se fit de plus son institutrice assidue, et l'enfant profita si bien qu'à sept ans il savait parfaitement lire et écrire. Son intelligence trop précoce se développa aux dépens de ses forces physiques; il devint chétif et maladif, ce qui redoubla encore les sollicitudes maternelles. Le petit Gabriel, dont le cœur s'épanouissait au contact de cette noble femme, comprenait tous les sacrifices qu'elle s'imposait pour lui. Il aimait sa mère avec ardeur, et il n'oublia jamais l'admirable dévouement dont elle lui donna tant de preuves pendant cette période de sa vie. Plus tard, en parlant de Guayaquil la cité coutumière des révolutions et des *pronunciamientos*, il disait plaisamment: « Je n'y connais que deux bonnes choses: ma mère et... la banane! »

Chose étrange! l'homme qui plus tard étonna le monde par son audace se montra dans son enfance timide et craintif à l'excès. Les ténèbres, les tempêtes, les morts surtout lui causaient de mortelles frayeurs, à tel point que son père, vrai chevalier sans peur, crut devoir employer les moyens les plus énergiques pour le guérir d'une pusillanimité qui l'inquiétait à bon droit. Un jour que l'ouragan ébranlait les maisons de la ville, il enferma sur un balcon l'enfant affolé et le laissa seul s'accoutumer aux bruits du vent, des vagues et du tonnerre. Dans une autre circonstance, un cadavre gisait au milieu d'une chambre isolée; quatre cierges éclairaient seuls, au milieu de la nuit, la face du défunt; García Gómez commanda au petit Gabriel d'aller, de ses mains tremblantes, allumer une bougie aux terribles veilleuses qui, malgré qu'il en ait, lui mirent devant les yeux le spectre redouté. Du reste, les événements dont Guayaquil fut le théâtre en ces temps troublés n'aident pas peu à dissiper ces terreurs imaginaires et initièrent l'enfant à la vie tourmentée qui l'attendait. On peut dire qu'il fut élevé au bruit de la fusillade et du canon. À peine âgé de neuf ans, sans avoir quitté sa ville natale, il avait passé par quatre nationalités successives. Sujet, à son entrée en ce monde, de la grande République colombienne, il devint, en 1827, membre de la *Republiquita* de Guayaquil, libre et indépendante; puis, citoyen du Pérou qui trouva bon de s'annexer cette « perle du Pacifique ». Enfin, en 1830, lors des derniers déchirements de la Colombie, on l'improvisa citoyen de la République de l'Équateur, constituée définitivement en

prétaient un mutuel appui. Intelligence d'une pénétration presque intuitive, raison vigoureuse et logique, mémoire facile et tenace, imagination brillante, âme de feu: il possédait cet assemblage de qualités départies par la Providence à certains hommes exceptionnels. Sollicité par chacune de ses facultés, il voulut tout savoir, tout creuser, tout approfondir, la littérature et l'histoire, la philosophie et les sciences exactes, les sciences naturelles aussi bien que l'éloquence et la poésie. De fait, il cultiva chaque branche de l'enseignement avec l'amour et l'acharnement d'un spécialiste. Doué d'une surprenante facilité d'assimilation, il alliait les études les plus contradictoires et quelquefois s'y adonnait à la même heure. On le vit suivre les démonstrations d'un professeur, tout en lisant un livre traitant d'autres matières. Appelé inopinément au tableau pédagogique, il laissait sa lecture et poursuivait aussitôt l'opération commencée.

On comprendra maintenant que García Moreno ait pu être à la fois orateur incisif, poète entraînant, polémiste vigoureux, homme d'État incomparable, mathématicien et chimiste sans rival. S'il eut dans ses études une prédilection quelconque, ce fut pour les mathématiques et la chimie. Pendant ses années de philosophie, il leur consacra la majeure partie de son temps et finit par dépasser ses maîtres, ce qui donnait lieu parfois à des incidents moins amusants pour eux que pour leurs élèves. Dans un examen de mathématiques, comme personne ne trouvait la solution d'un problème, d'ailleurs très difficile, le docteur Angulo, professeur chevronné, s'approcha du tableau pour faire lui-même sous les yeux des étudiants l'opération demandée. Et déjà il alignait les chiffres avec toute l'assurance que donne le savoir, quand tout à coup du groupe des spectateurs silencieux part une voix stridente: « Le professeur se trompe. » C'était la voix de García Moreno. « Je ne me trompe nullement, répond le docteur un peu piqué. — Voulez-vous que je vous montre l'erreur? » répliqua l'audacieux; et d'un bond il s'élança au tableau, saisit le crayon, signale la bévue du professeur, et résout le problème avec tant d'exactitude et de rapidité que tous les assistants éclatent en applaudissements.

Un ingénieur français auteur de traités scientifiques renommés, le docteur Sébastien Wyse (ou Sebastián Wisse, on rencontre les deux graphies), qui devait dresser la carte géographique de l'Équateur, arriva à Quito en 1839. Il enseigna les hautes mathématiques à García Moreno et en devint bientôt l'ami. Il avouait que son élève le stupéfiait par la facilité avec laquelle il faisait les calculs les plus longs et les plus compliqués. Pendant que ce savant distingué cherchait la solution d'un problème au moyen des règles ordinaires, don Gabriel, par des méthodes personnelles et les ressources de sa prodigieuse mémoire, arrivait au résultat bien avant le maître.

Toutefois, même avec des aptitudes exceptionnelles, il est impossible de mener de front des études si nombreuses et si variées sans se livrer à un travail excessif. Don Gabriel vivait comme un reclus au milieu de ses livres: pour lui ni fêtes, ni congés, ni sociétés, ni plaisirs d'aucune sorte. Il se reposait d'un travail plus sérieux par l'étude des langues étrangères, le français, l'anglais et l'italien, qu'il parlait avec aisance; s'il se délassait avec quelques amis, c'était en commentant au milieu d'eux quelque ouvrage nouveau de littérature ou d'histoire, matières où il excellait aussi. Ainsi, il s'inscrivit un jour en faux contre une citation de Tacite par Alfred Nettement, et rétablit de mémoire ce qu'il disait être le vrai texte de l'historien romain. On ouvrit un Tacite et l'on vit, non sans ébahissement, qu'il avait raison.

La nuit, quand la ville entière était endormie, il veillait à la clarté d'une pauvre lampe, courbé sur un volume de philosophie ou d'algèbre. Vaincu enfin par la fatigue, il enlevait de son lit matelas et couvertures et se couchait tout habillé sur les planches, pour ne pas s'exposer à prolonger son sommeil au-delà des limites qu'il s'était fixées. À trois heures du matin il était debout et à l'œuvre. Si ses paupières se fermaient malgré lui, il se lavait le visage ou passait de longues heures les pieds dans l'eau froide pour réveiller ses sens engourdis. Ces excès longtemps prolongés lui occasionnèrent des maux d'yeux, des névroses et d'autres désordres graves, dont il ne

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 8

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 13

Le 1<sup>er</sup> septembre 1837, don Gabriel entra au collège San Fernando pour y étudier la philosophie, les mathématiques et les sciences naturelles.

À cause de l'éminente supériorité dont il avait fait preuve durant ses humanités, le gouvernement lui octroya une des bourses dont il disposait, à la condition de professer la grammaire tout en assistant au cours de philosophie. Il continua aussi de surveiller les élèves avec plus d'autorité qu'un maître de discipline rompu au métier. On se demandait comment il menait de front ces différentes besognes et parvenait à éclipser ses émules; mais, ce qui attira surtout l'attention durant sa première année de philosophie, ce fut un progrès très sensible dans la piété. On le voyait assister aux exercices religieux avec plus d'assiduité et de ferveur, s'approcher chaque semaine des sacrements et prendre à cœur, avec plus d'amour que jamais, tout ce qui pouvait contribuer au service de Dieu ou à la gloire de l'Église.

Son esprit était en ce moment envahi par l'idée que Dieu l'appelait à l'état ecclésiastique. Il lui paraissait beau de se faire soldat de Jésus-Christ et champion de l'Église, en ce temps de révolution où les braves auraient sans doute à livrer de rudes combats. Il s'en ouvrit un jour à l'évêque désigné de Guayaquil, Mgr Francisco Javier de Garaycoa, qui se trouvait à Quito pour la cérémonie de son sacre. Connaissant la pieuse famille et les antécédents si honorables de son diocésain, l'évêque non seulement l'encouragea dans ce qu'il croyait être sa vocation, mais vu les renseignements qui lui parvinrent de tous côtés, il lui conseilla même d'entrer immédiatement dans la cléricature. Quelques jours après le sacre, don Gabriel recevait de la main du nouveau pontife la tonsure et les quatre ordres mineurs.

Dès ce jour il tint à honneur de porter la couronne cléricale et le collet distinctif des clercs. Déjà même il s'était procuré la soutane dont il devait se revêtir au jour où l'évêque lui conférerait les ordres majeurs. Ce saint habit était précieusement serré dans sa chambre, comme un signe extérieur destiné à lui rappeler sans cesse l'excellence et les obligations de son état. Il se trouvait bien parmi ses camarades quelques loustics disposés à plaisanter le jeune tonsuré, mais on n'allait jamais au-delà de quelques quolibets inoffensifs dont il était le premier à rire: aucun n'eût osé pousser plus loin la pointe, car dès lors don Gabriel fut le cléricat qu'on n'attaque jamais en face sans avoir à s'en repentir.

Ce grand fait religieux domina cette première année de philosophie, marquée d'ailleurs par les plus brillants succès. Déjà sa mère, en vaillante chrétienne, le félicitait de sa détermination; son frère aîné, alors curé de Montecristi dans le diocèse de Guayaquil, s'offrait à pourvoir à tous les frais de son éducation ecclésiastique, lorsqu'une passion puissante, tyrannique, absorbante comme toutes les passions, vint l'arracher à ses préoccupations religieuses et captiver son âme.

À l'âge où tant se laissent entraîner dans le péché par d'ignobles instincts qu'ils ne combattent pas, Gabriel, dont l'âme était trop élevée et trop pieuse pour ramper dans le vice, se laissa dominer et comme posséder par la noble passion de la science.

Durant ces dernières années, à Quito comme à Guayaquil, il avait attiré l'attention de ses maîtres par un amour extraordinaire de l'étude; mais ni ses facultés n'étaient assez développées, ni l'objet de son travail assez attrayant pour subjuguier son âme. Aujourd'hui qu'à l'aide des notions élémentaires, il pouvait se mettre en rapport avec la vérité elle-même, contempler dans ses études philosophiques Dieu, l'âme, le monde matériel avec ses innombrables substances, descendre par l'analyse scientifique jusqu'aux éléments de ces êtres mystérieux, il entra pour ainsi dire dans une sorte de ravissement qui augmentait à chaque instant sa soif de connaître et de tout connaître.

Il visait en effet à une universalité de connaissances dont le besoin s'explique par la trempe particulière de son âme. Contrairement à ces spécialistes dans lesquels un don quelconque prédomine au détriment des autres, ses facultés également puissantes, parfaitement équilibrées, se

État souverain. Ces changements à vue, fruits d'insurrections de caserne ou d'invasions triomphantes, ces hordes qui passaient et repassaient en hurlant contre les tyrans, ces bombardements dont la ville était sans cesse menacée, familiarisèrent l'enfant avec la présence des révolutions, des coups de main, des dangers de tout genre, et contribuèrent à doter son âme de cette souveraine domination sur sa sensibilité dont il fit preuve même dans les conjonctures les plus périlleuses.

À cette époque, un nouveau malheur, plus grand que tous les autres, acheva de désoler l'enfant et sa mère: García Gómez fut ravi à leur amour au moment où son appui devenait plus nécessaire que jamais. C'était le temps pour le jeune Gabriel de fréquenter les écoles, d'apprendre les langues et d'acquiescer cette science dont son âme avait déjà soif. Or la mort de son père, en privant la famille de son unique soutien, ne permettait plus à l'enfant d'aspirer à une instruction quelconque. Combien de fois, les larmes dans les yeux, il suivit du regard ses jeunes camarades plus heureux mais inconscients de leur bonheur, quand ils allaient chercher la leçon du maître! Désespérée de cette pénible situation, doña Mercedes n'avait d'autre ressource que de s'adresser au Ciel, quand le Dieu qui compte les larmes des mères vint à son secours d'une manière inattendue.

Non loin de la maison qu'elle habitait alors, se trouvait un vieux couvent de Notre-Dame de la Merci. L'un des religieux de ce couvent, le Père Betancourt, confidant des secrètes anxiétés de la señora García, s'offrit à donner à l'enfant des leçons de grammaire. Au comble de la joie, le petit Gabriel se jeta sur le rudiment avec une véritable fureur. En dix mois, il acquit une connaissance approfondie de toutes les règles de la langue latine; en quelques années, il parcourut le cercle entier des études élémentaires. Le Père Betancourt admirait dans son élève une singulière pénétration qui lui faisait saisir au premier coup d'œil les questions les plus difficiles, une mémoire qui tenait du prodige, une passion du travail qu'on rencontre rarement à cet âge, même dans les natures privilégiées. Il avait évidemment devant lui une intelligence d'élite à exploiter; mais où trouver les ressources nécessaires pour lui donner la culture dont elle était susceptible?

L'enfant allait atteindre sa quinzième année. Son digne professeur ne pouvait continuer une éducation qui lui demandait trop de temps et d'efforts, et d'un autre côté Guayaquil ne possédait point alors de collège où l'on trouvât un enseignement complet. L'unique moyen d'arriver à la science était de se transporter à Quito pour fréquenter les cours de l'Université. En dépit des obstacles et des impossibilités, le jeune Gabriel décida qu'il continuerait ses études à l'Université. On eut beau lui remettre sous les yeux que jamais sa mère ne pourrait pourvoir aux frais d'un long séjour dans la capitale: rien n'ébranla sa volonté de fer. Les moyens lui restaient inconnus, mais il déclara qu'il arriverait au but. En attendant, il dévorait les livres.

À force de chercher, ce fut encore le Père Betancourt qui triompha d'une difficulté en apparence insurmontable. Le vénérable religieux se souvint qu'il avait à Quito deux sœurs aussi bonnes et aussi charitables que lui, d'une fortune plus que modique mais d'un cœur excellent, près de qui son jeune protégé trouverait, outre le logement et la nourriture, toutes les facilités pour suivre sans frais et sans périls les cours de l'Université. Les deux sœurs saisirent de grand cœur l'occasion d'être utiles à un jeune homme de brillant avenir, et il fut convenu qu'à la rentrée des classes García Moreno prendrait le chemin de la capitale.

Il quitta donc sa famille pour se rendre à Quito, au mois de septembre 1836. Il était au comble de ses vœux; mais comment peindre l'émotion douloureuse qu'il éprouva en disant adieu à sa mère tendrement aimée, à ses frères et sœurs, ses seuls amis en ce monde, et à ce bon religieux qui, depuis plusieurs années, remplaçait ici-bas le père que Dieu lui avait enlevé? Pour apprécier les angoisses de cette première séparation, il faut se rappeler que l'Amérique a conservé les mœurs patriarcales d'autrefois, et surtout la vie de famille avec sa douce tendresse, sa cordiale hospitalité, ses habitudes religieuses, sa naïve et franche expansion. Comment quitter sans déchirement de

cœur le foyer tout embaumé de ces purs et nobles sentiments?

Mais à quinze ans on sèche vite ses larmes, surtout quand on entreprend un long voyage avec l'inconnu devant soi. Seul avec les rudes muletiers auxquels on l'avait confié, insensible aux fatigues et aux périls du voyage, le jeune Gabriel s'élança plein d'ardeur sur la route de Guayaquil à Quito – route qui n'est qu'un sentier escarpé où nulle charrette ne peut passer, route qui s'élève au milieu des glaciers à 4000 mètres au-dessus du niveau de la mer pour redescendre à l'altitude de Quito (2800 mètres), route dont les accidents aussi variés que pittoresques exaltent l'imagination des touristes les plus blasés. De ce beau fleuve Guayas qui l'entraînait depuis la *tierra caliente* (la terre brûlante de la *Costa*) vers la *tierra fría* (la terre glaciale de la *Sierra*), il voyait se rapprocher les cimes neigeuses des Andes, ces géants qu'il avait contemplés de loin, au milieu desquels il allait maintenant habiter. Des flancs du Chimborazo (qui culmine à 6310 mètres), il envoyait une dernière pensée à sa chère cité de Guayaquil, ensevelie au loin dans les brumes de l'Océan, puis ses idées se concentraient sur la vieille capitale des Incas (*Atahualpa*, baptisée en 1534 *San Francisco de Quito*), le pays de ses rêves et de ses espérances.

À Quito – ville au perpétuel printemps, entourée d'une ceinture d'une douzaine de volcans, majestueusement dominée à l'ouest par le tout proche Pichincha (4794 mètres) – don Gabriel fut reçu à bras ouverts par ses nouvelles mères, tout heureuses de faire retrouver sous leur toit à cet étudiant, devenu leur enfant, les soins et les douceurs de la maison paternelle.

## CHAPITRE II

### L'ÉTUDIANT

1836-1840

À l'encontre de beaucoup de jeunes gens obligés de quitter leur famille pour le collège, García Moreno envisageait la salle d'étude, non comme une monotone et ennuyeuse prison, mais comme une sorte de paradis terrestre où les élus seuls pouvaient pénétrer. C'est que, pure encore de toute influence vicieuse, son âme n'avait d'autre aimant pour l'attirer que le désir insatiable de savoir. Il s'y livra avec tout l'élan de ses puissantes facultés et d'un courage à toute épreuve.

On décida qu'avant d'aborder les études philosophiques, le jeune Gabriel compléterait ses humanités en suivant le cours supérieur de grammaire que professait à l'Université le docte Bonaventura Proaño. Ce maître expérimenté eut bientôt apprécié le nouvel élève, qui d'un bond prit la tête de ses condisciples. Il admirait les éminentes qualités de son esprit, sa parfaite régularité, son ardeur au travail, mais par-dessus tout une fermeté de caractère qu'il n'avait jamais rencontrée dans un enfant de cet âge: aussi lui confia-t-il sans hésitation la surveillance des *transitos*, c'est-à-dire des galeries dans lesquelles les élèves se promenaient silencieusement en préparant leurs leçons avant l'heure des classes.

L'inspecteur de quinze ans ne trompa point les prévisions du maître. Bientôt les paresseux, les étourdis, les délinquants habituels et incorrigibles, durent compter avec lui. Par sa tenue sévère, son ton d'autorité, son regard d'aigle attaché sur le coupable, il acquit sur ses camarades un tel ascendant qu'il prévint presque toutes les infractions au règlement. Déjà on voyait poindre en lui cet esprit dominateur, qui ne souffre ni observation ni insoumission. Ennemis des lâches condescendances, il notait sans respect humain les auteurs du moindre désordre et les dénonçait aux sévérités des supérieurs. Un jour que les élèves travaillaient sous les yeux de leur argus, les moins absorbés virent pénétrer dans la galerie deux personnages qui paraissaient fort désorientés et décontenancés de tomber en cette compagnie. C'était un pauvre tailleur français, attaché depuis peu à l'établissement, qui s'était fourvoyé avec sa fille au milieu de ces lutins sans pitié. L'étrange accoutrement des nouveaux venus, leur air passablement morfondu, furent salués par un gros éclat de rire bientôt suivi de quolibets et de lazzis de toute espèce. Le jeune Gabriel eut beau lancer des éclairs: toute la classe émancipée prit part au tumulte, sauf quatre imperturbables qu'aucun esclandre n'avait le don d'émouvoir. En pareil cas, il est prudent de faire l'aveugle et d'accorder aux coupables une amnistie intéressée; don Gabriel n'eut pas même cette tentation: il dénonça le scandale, et les espions furent impitoyablement fouettés. On s'en souvint longtemps à Quito.

C'est aussi dans l'exercice de sa charge de surveillant qu'il donna la preuve de sa merveilleuse mémoire. Tous les jours, matin et soir, il faisait sans consulter son registre l'appel nominal par ordre alphabétique des trois cents élèves placés sous son inspection. Il savait même par cœur le nombre des points, bons ou mauvais, mérités par chacun de ses élèves.

Ainsi se passa cette première année d'études, excellente à tout point de vue pour García Moreno. Il gagna l'estime de ses maîtres et même, malgré son inflexible rigidité, l'amitié de ses camarades, j'oserai presque dire leur respect. Bientôt il se lia d'une manière intime avec plusieurs d'entre eux dont les familles occupaient un rang distingué dans la capitale. Les parents avaient connu son digne père et sa vertueuse mère; sans tenir compte de la position inférieure que les événements lui avaient faite, ils furent très heureux de voir leur fils s'attacher à cet écolier d'avenir, aussi recommandable par ses vertus que par les nobles qualités de son esprit.

conduisit à Panamá.

Dès ce moment, l'Équateur fut traité en pays conquis. Le despote s'installa dans sa capitale comme un sultan dans son sérail, sous la garde de ses mameluks, les célèbres *Tauras*, espèces de sauvages qu'il appelait plaisamment «ses chanoines». Robles et Franco, les principaux instruments du *pronunciamiento* qui avait renversé Noboa, surveillèrent les provinces maritimes en qualité de gouverneurs de Guayaquil et de Manabí. Le vol, le pillage, l'assassinat, le sacrilège, furent à l'ordre du jour, aussi bien que les contributions forcées et les déportations au Napo. L'Équateur goûtait les douceurs du radicalisme démocratique, c'est-à-dire de l'état sauvage. Armés de lances et de poignards, les *Tauras* vagabondaient à leur aise, attaquant les citoyens inoffensifs, insultant les femmes, assassinant sans pitié quiconque osait se défendre. Si l'on s'enhardissait jusqu'à porter plainte contre eux, le tyran répondait qu'à partir de six heures un honnête homme devait se renfermer dans sa maison, et qu'en tout cas il ne répondait point de l'ordre après le coucher du soleil. Pour mener joyeuse vie avec ses prétoriens, Urbina épuisait le trésor public et commettait les plus infâmes exactions contre les particuliers. La Convention, avant de se dissoudre, avait décidé qu'un si grand homme était au-dessus de tout contrôle, et qu'on ne pouvait sans affront lui demander des comptes. Comment d'ailleurs mettre sur la sellette cet usurpateur éhonté, quand la moindre allusion à ses crimes était punie journellement de la prison ou de l'exil? La tête courbée sous le joug, les conservateurs recevaient en silence les coups de cravache du tout-puissant dictateur.

Un homme cependant ne put se résigner à contempler froidement le meurtre d'une nation. Incapable de rester indifférent «entre la victime et le bourreau», García Moreno était non moins incapable de rester silencieux. Il savait par cœur toutes les raisons des prudents; mais il pensait qu'il est toujours opportun de troubler le repos des méchants en donnant une voix à la conscience publique; que plus les voleurs aiment le silence, plus on a raison de faire du bruit; et qu'enfin, à force de patience, les peuples habitués au joug finissent par s'endormir dans le plus abject matérialisme. Au milieu d'un peuple terrorisé, alors que la presse était bâillonnée et la chaire muette, il ne craignit pas de clouer au pilori le tout-puissant dictateur. L'indignation dont son cœur débordait fit explosion dans une satire d'une virulence sans égale, et dont chaque trait restera comme un honteux stigmate sur le front du coupable. La pièce signée et adressée «au général Urbina» portait cet en-tête:

«Non contents d'oublier qu'ils ont autrefois traîné votre nom aux gémonies, vos vils adulateurs déchargent aujourd'hui leur colère sur l'auteur supposé de je ne sais quelle pièce satirique. Ces écrivains de taverne, qui chantent vos louanges à tant par jour, devraient bien se contenter de faire leur besogne avec l'irrésistible logique et le gracieux langage qui les distinguent, sans attribuer à un mien ami une œuvre dont il est aussi innocent que je le suis des vôtres. Ne croyez pas que le repentir ou la crainte me dictent cette rectification, car, avec votre permission, je vais ajouter à la susdite pièce un autre essai que vous pourrez appeler défectueux, prosaïque, illisible même; toutefois comme il est signé de ma main, vos illustres apologistes ne pourront plus équivoquer sur le nom de l'auteur.»

Après cette préface, où le poète se livre aux vengeances d'Urbina, vient cette épigraphe de Moratin: «J'ai vu d'audacieux tyrans s'élever de la poussière, régner un instant et périr.» Puis la flagellation commence sous la forme antique d'une ode «à Fabius».

«Fuis loin d'ici, vertueux Fabius, si tu veux préserver du vice ton âme candide encore. Ici, tu le vois, le crime lève bien haut son front déshonoré; ici l'astucieuse ambition, après s'être roulée dans la fange des égouts, monte subitement au pouvoir comme ces miasmes infects qui s'élèvent en empoisonnant les airs. Ici, sous des oripeaux guerriers, se cache l'infâme!... Son bras énérvé brandit le fer immaculé, que n'empourpra jamais le sang d'un ennemi! Son pâle visage est marqué

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 40

démembrement de la grande République, dont ses officiers se partagèrent les tronçons. Abreuvé de chagrins, il mourut peu de temps après, le 17 décembre 1830, au moment où il s'apprêtait à passer en Europe. En guise de testament, il laissa aux Américains cette prédiction: «L'Amérique est ingouvernable. Travailler sur ce peuple, c'est labourer sur les flots. Ce pays va tomber sous les coups d'une populace sans frein, et passer ensuite aux mains d'imperceptibles rongeurs qui le dévoront sans pitié comme sans vergogne.» L'horoscope se vérifia jusqu'au jour où paraîtra le vrai libérateur, l'homme assez fort pour chasser les révolutionnaires, assez chrétien pour remplacer la souveraineté du peuple par la souveraineté du Christ, et les droits de l'homme par les droits de Dieu.

La République de l'Équateur naquit du démembrement de la Colombie, cette éphémère création de Bolívar. Entre la Nouvelle-Grenade au nord et le Pérou au sud, elle comprenait les trois grands départements de Quito, de Cuenca et de Guayaquil, et s'étendait au-delà des Cordillères, dans la région sauvage encore, jusqu'aux frontières du Brésil. La jeune République se donna Quito pour capitale, et pour président, le général Flores, un des brillants officiers de Bolívar. D'après la Constitution, calquée sur la charte ultra-libérale de la défunte Colombie, la présidence ne devait durer que quatre ans.

Flores aimait la gloire, mais aussi le plaisir. On l'accusa bientôt de se procurer de l'argent par des spéculations inavouables et de ruiner le pays pour entretenir une armée dont il faisait sa garde. Un des patriotes mécontents, Rocafuerte, souleva la population contre lui, mais Flores écrasa les insurgés et sut gagner les bonnes grâces de l'ambitieux Rocafuerte en le nommant gouverneur de Guayaquil. Les quatre ans révolus, il le porta même, en pesant sur les électeurs, à la présidence de la République, sûr de remonter au fauteuil après lui.

Les patriotes, exaspérés, essayèrent quelques soulèvements partiels, mais Rocafuerte avait la main ferme: il exila les uns et fusilla les autres. Ennemi de la religion et du clergé, il sécularisa l'Université, travailla de toutes ses forces à laïciser les écoles, et même essaya d'introduire le protestantisme en Équateur par des machinations indignes. À l'expiration de son pouvoir, il céda sa place à Flores et reprit tranquillement son poste à Guayaquil en attendant un nouveau mandat présidentiel.

Mais cette fois il fut trompé dans son attente. Bien que détesté des patriotes, Flores se trouvait bien au fauteuil. En 1843, sous prétexte de créer un gouvernement fort, il convoqua une Convention composée de ses créatures, qui modifia la Constitution, le nomma président pour huit ans et l'investit d'un pouvoir presque absolu. Impossible de décrire l'exaltation du peuple à la nouvelle de ce coup d'État. Rocafuerte dénonça la «charte d'esclavage» et demanda la mise en accusation du président.

Et cependant, Flores eût peut-être triomphé de cette formidable opposition, si la Convention n'eût ajouté aux violences politiques de véritables attentats contre la religion du pays.

Avec de grands airs d'orthodoxie, les députés glissèrent dans la Constitution un article stipulant que «la religion de l'État est la religion catholique, apostolique et romaine, à l'exclusion de tout autre culte *public*». On ouvrait ainsi la porte aux juifs et aux protestants, qui formèrent d'abord des réunions *privées* sous prétexte que le culte public seul était interdit, sauf à demander, après le recrutement d'un certain nombre d'adeptes, l'autorisation d'ériger un temple ou une synagogue, autorisation qu'on ne pourrait plus leur refuser. Ainsi s'implantait dans un pays où n'existait pas un seul dissident, le germe des divisions et des haines religieuses. Bientôt ces conventionnels, si pressés d'accorder aux faux cultes des licences que personne ne réclamait, affichèrent leur intolérance envers le clergé catholique en excluant tous ses membres de la représentation nationale. Ouvertes aux fonctionnaires de tout ordre, les chambres étaient fermées

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 21

aux prêtres et aux évêques, traités en véritables proscrits.

Le gouvernement allait apprendre à ses dépens qu'on ne violente pas impunément la conscience d'un peuple dont la foi, pure du venin libéral, n'est point paralysée par cette fatale léthargie qu'on appelle l'indifférence. L'Équatorien aime son Église, ses prêtres, ses religieux, son culte, ses cérémonies saintes. Il déteste le judaïsme qui crucifie Jésus-Christ et l'hérésie qui déchire le sein de l'Église. On a beau lui vanter hypocritement les bienfaits de la tolérance: le vieux sang espagnol bouillonne à la pensée que les autels de Baal viendraient souiller ces nobles montagnes où jusqu'ici le catholicisme a brillé sans ombre, comme ce splendide soleil qui resplendit sans nuages au-dessus de ses temples. Et voici que, non content de favoriser les faux cultes, le gouvernement ne reculait pas devant l'ostracisme des ministres du vrai Dieu! Le peuple tout entier, prêtres et laïques, répondit à cet acte insensé par une protestation solennelle contre la Constitution. Comme il fallait grouper toutes ces volontés, impuissantes quand elles restent isolées, terribles si l'on parvient à les réunir en faisceau, des sociétés patriotiques se formèrent dans les grandes cités pour organiser la résistance. Les uns réunissaient les citoyens influents, officiers, avocats, négociants, propriétaires, tous hommes de bon conseil. Les autres se composaient plus spécialement de jeunes gens aptes aux coups de main, parmi lesquels on ne sera pas surpris de retrouver notre García Moreno.

Âgé de vingt-trois ans à cette époque, il achevait son cours de droit. Depuis longtemps, uni de cœur et d'âme avec les patriotes contre la tyrannie, il avait espéré voir la jeune République de l'Équateur s'établir et prospérer à l'ombre de la religion, de la justice, de la science et des arts, sous un gouvernement honnête, laborieux, dévoué au bien public. Comment aurait-il pu rester indifférent devant la force écrasant la religion et la justice? Il se dit que si la force a sa raison d'être, elle doit sauver le peuple, non l'opprimer; défendre la religion, cette clef de voûte de la société, non la détruire. Depuis quelques années il faisait partie d'un cercle littéraire composé de jeunes gens de talent et d'avenir, tels que le docteur Carvajal, le docteur Nicolás Martínez et d'autres encore, dont la plupart s'unirent à lui d'étroite amitié et devinrent plus tard ses appuis et ses collaborateurs dans sa grande œuvre de restauration sociale. Naturellement à leur tête par son éloquence, son esprit de suite, son caractère décidé, il ne manquait pas une occasion de les exciter à la lutte en mettant sous leurs yeux les erreurs et les fautes du gouvernement. Au lieu d'exercices académiques, il leur commentait avec sa véhémence ordinaire des articles de *La Linterna Mágica*, publication incendiaire qui tous les jours jetait feu et flamme contre le général Flores et ses partisans. Ainsi transformée par son influence en club d'opposition politique, la *Sociedad Filantrópica-Literaria*, c'était le nom du cercle des jeunes gens, ne tarda pas à porter ombrage au pouvoir et dut même disparaître pour ne pas trop éveiller ses défiances.

La résistance s'ouvrit par une protestation du clergé contre la situation que faisaient à l'Église les décrets de la Convention. Au nom de la religion catholique et de la dignité de ses ministres, on réclamait à la fois l'abrogation de l'article relatif à la tolérance des cultes et l'éligibilité pour le prêtre comme pour tout autre citoyen. La Convention répondit par une fin de non-recevoir, «attendu que l'Inquisition était abolie, que la liberté ne compromettrait en aucune manière les intérêts de l'Église catholique bien compris», et autres rengaines à l'usage des francs-maçons au pouvoir. Quant à l'exclusion du clergé des chambres législatives, «la Convention avait agi dans la plénitude de son droit, et personne n'avait qualité pour faire la leçon au peuple souverain.»

Cette déclaration déclencha la tempête dans tout le pays. Des bandes parcoururent les rues en criant: «Vive la religion! À bas la Constitution!» Au lieu de se rendre aux vœux de la nation, le gouvernement mit au jour un ukase présidentiel enjoignant à tous les fonctionnaires civils, militaires, ecclésiastiques, de prêter serment à la Constitution maudite. Un grand nombre de laïques ignorants ou pusillanimes, et même certains membres du clergé partisans de la conciliation

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 22

par une proclamation cynique, dans laquelle il transforme ces vendus en «vaillants et incorruptibles soldats de la liberté. Ils n'avaient pu voir sans frémir la présence de Flores au Pérou, la réinstallation scandaleuse de ses séides dans tous les emplois, en un mot, la trahison perfide du gouvernement. Incapables de rester indifférents à l'asservissement de la patrie, ils avaient poussé le cri redoutable qui l'avait sauvée en 1845». Ces braves étaient d'autant moins indifférents que, chefs et soldats, avaient reçu un fort pourboire aux dépens de la trésorerie de Guayaquil.

Cependant le vieux Noboa, toujours radieux malgré les inquiétudes de son entourage, avait franchi les pentes du Chimborazo, et se préparait à descendre majestueusement le cours du Guayas. Un vapeur, orné comme aux grands jours de fête, l'attendait à Babahoyo. Une garde d'honneur le reçut avec force démonstrations enthousiastes. Don Diego monta sur le vaisseau, s'applaudissant d'avoir fermé l'oreille aux insinuations des craintifs. Dans l'excès de sa joie, il ne vit point une barque légère descendre rapidement le cours du fleuve, pour annoncer à Urbina que sa proie ne pouvait lui échapper.

En approchant du quai, le vaisseau qui portait le président vira de bord inopinément, et se dirigea vers un bâtiment à voiles qui semblait l'attendre. Avant que Noboa eût pu demander compte de cette manœuvre, le capitaine des gardes mit la main sur lui, en disant: «Président, je vous arrête. — Vous m'arrêtez? s'écria le vieillard stupéfait, et en vertu de quel droit? — En vertu du mandat que m'a donné le général Urbina, le nouveau chef suprême!» Au nom de l'iscariote, Noboa baissa la tête comme un homme frappé de la foudre et ne fit entendre aucune protestation. On le transborda dans le vaisseau à voiles qui leva l'ancre aussitôt et gagna la haute mer. Durant plusieurs mois, Noboa erra sur l'Océan, sans que personne, pas même les membres de sa famille, pût savoir ce qu'il était devenu. On apprit plus tard, quand Urbina n'eut plus rien à craindre de la réaction, que l'ex-président avait été jeté sur les côtes du Pérou pour y passer le temps de son exil.

Sans perdre de temps, Urbina fit ratifier ce brigandage par un semblant de réunion populaire, puis se laissa conduire triomphalement à l'Hôtel de ville où il jura sur l'Évangile fidélité à la nation. Quelques jours après, il lança un corps d'armée dans la montagne pour soumettre les provinces de l'intérieur, qui se rendirent après quelques escarmouches. Une Convention composée presque exclusivement de ses créatures, inaugura le règne de la terreur, en rapportant toutes les lois conservatrices émanées du pouvoir déchu.

Naturellement, pour satisfaire sa haine autant que pour payer sa dette à la Nouvelle-Grenade, le persécuteur s'acharna contre les jésuites. Il voulait à toute force un décret d'expulsion; mais pour ne pas assumer sur lui la responsabilité d'une mesure absolument impopulaire, il fit rendre ce décret par sa Convention. Au dernier jour de leur mandat, en séance secrète, comme des criminels qui assassinent dans l'ombre, les députés votèrent la déportation des jésuites malgré les cris d'un peuple exaspéré, malgré d'innombrables pétitions couvertes de milliers de signatures. Encore une fois qu'importe à ces hommes la volonté de ce peuple qu'ils appellent ironiquement leur souverain?

Le décret rendu, le peuple s'obstinait à croire que García Moreno pourrait en empêcher l'exécution. En ce mois de décembre 1852, celui-ci s'était blessé gravement à la jambe en déchargeant un revolver. Comme il revenait un soir à son domicile, marchant péniblement appuyé sur un bâton, il se vit tout à coup entouré d'une grande foule qui le suppliait d'agir en faveur des victimes; mais Urbina comprit le danger des manifestations populaires. Le lendemain, ordre fut donné au soudard Guillermo Franco et à cinquante de ses bandits d'expulser les jésuites de leurs résidences sans leur laisser aucun délai, sans même leur permettre d'emporter avec eux les effets nécessaires au voyage. Comme on pouvait craindre dans les grands centres l'explosion d'une indignation difficile à contenir, on traîna les exilés par des chemins déserts vers le petit port de Naranjal, où, sans s'inquiéter de la destination choisie par eux, on les jeta sur un vaisseau qui les

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 39

## CHAPITRE VII

### URBINA AU PILORI

1851-1853

Dans les premiers mois de 1851, alors que le peuple était encore sous l'impression des événements que nous venons de raconter, le bruit se répandit dans tout l'Équateur qu'un grand danger menaçait la ville de Guayaquil. Il s'agissait d'une nouvelle invasion du général Flores, lequel voulait à toute force rentrer en vainqueur sur ces montagnes équatoriales considérées par lui comme son apanage. Après l'avortement de son expédition d'Espagne, il s'était réfugié à New-York, où longtemps il avait cherché des auxiliaires sans pouvoir réussir. On venait d'apprendre, non sans stupéfaction, son arrivée à Lima et l'organisation à bref délai d'une nouvelle expédition de flibustiers, avec la complicité du gouvernement péruvien et le secours de gros capitalistes dévoués à l'ex-président. Il n'en fallait pas tant à un conspirateur de la force d'Urbina pour semer dans tout le pays les germes d'une révolution.

Après avoir fait miroiter à tous les yeux le spectre de Flores, les journaux du parti avancé dénoncèrent tous les conservateurs, Noboa en tête, comme des *floreanos* déguisés. L'on n'avait rappelé les jésuites que pour aplanir les voies au tyran; si l'on ne déjouait au plus tôt leurs manœuvres, c'en était fait de l'Équateur, menacé d'un côté par l'armée de la Nouvelle-Grenade, de l'autre par les bandes péruviennes de Flores. À peine émise, cette idée de trahison fit son chemin dans le peuple et surexcita toutes les têtes. La ville de Guayaquil en particulier, où la main cachée d'Urbina remuait les matières inflammables, fut bientôt dans un état de véritable ébullition.

C'était pour l'habile intrigant l'heure de pêcher en eau trouble. Dans les premiers jours de juillet 1851, Noboa reçut des lettres de son « très dévoué gouverneur de Guayaquil », dans lesquelles ce maître en dissimulation l'avertissait qu'une certaine agitation régnait toujours dans la cité au sujet des dissentiments avec la Nouvelle-Grenade, et de l'arrivée de Flores au Pérou. Il ajoutait que la présence du chef de l'État ardemment désirée de tous, contribuerait singulièrement à faire renaître le calme dans les esprits. Pour vaincre les hésitations du bon vieillard, une seconde missive annonçait que l'effervescence allait croissant et qu'une démarche de sa part devenait urgente. Urbina lui conseillait même de se présenter en grand appareil, afin d'agir plus puissamment sur ce peuple, que la magnificence de ses chefs ne manque jamais d'éblouir. Les intimes de la présidence, flairant un piège, déconseillaient ce voyage; mais don Diego, plein de confiance en son favori, ne voulut rien entendre, et se mit en route avec toute la pompe qui convient au premier magistrat du pays.

Pendant qu'il descendait les Cordillères, le bruit de la prochaine arrivée du président se répandait à Guayaquil. On faisait de brillants préparatifs pour le recevoir. Des arcs de triomphe s'élevaient, par ordre d'Urbina, le long de la route qu'on devait parcourir.

Or, le dix-sept juillet, le jour même où le président devait faire son entrée dans sa bonne ville de Guayaquil, trois généraux vendus à Urbina, Villamil, Robles et Guillermo Franco, entraient dans les casernes et distribuaient de l'argent aux troupes, puis, après avoir exalté leur amour de la liberté, les poussaient à prononcer la déchéance de Noboa, cet esclave des aristocrates, des conservateurs et des jésuites, et finalement à proclamer Urbina chef suprême de la République. Habités aux *pronunciamientos*, les officiers se laissèrent acheter; les soldats applaudirent; Urbina consentit à prendre sur ses épaules le fardeau du pouvoir, et répondit à l'adresse de ses complices

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 38

à outrance, prêtèrent le serment exigé; mais la masse du clergé résista. Évêques, docteurs en théologie, professeurs, curés, déclarèrent le serment illicite et les décrets attentatoires aux droits imprescriptibles de l'Église, ce qui exaspéra les membres de la Convention. Pour avoir raison des réfractaires ecclésiastiques ou civils, ils les condamnèrent à la privation de leurs droits politiques, emplois ou bénéfices, et même à l'expulsion s'ils devenaient une cause de trouble pour l'ordre public. C'était la persécution de 93, moins l'échafaud.

C'était aussi la guerre civile. « Impossible, dit don P. Cavallos dans son *Historia del Ecuador* (v, 534), que la partie la plus éclairée de la nation se résignât à vivre sous cette loi d'esclavage, sans même que la presse bâillonnée pût faire entendre une plainte; impossible que les curés et bénéficiaires restassent indéfiniment privés de leurs emplois et de leurs biens pour avoir refusé de souscrire à une Constitution réprochée par leur conscience; impossible que les assermentés ne concussent pas de scrupules en présence de leurs frères plus timorés; impossible que les peuples écrasés d'impôts, vexés et torturés de mille manières se contentassent toujours de pleurer et de gémir; impossible enfin que les patriotes attendissent huit ans la fin de cette tyrannie, surtout avec la perspective de voir le dictateur s'éterniser au pouvoir. »

Aussi, dès que l'édit de proscription fut connu, le peuple se souleva en masse dans toutes les provinces. Comme le gouvernement, à bout de fonds, avait eu la malencontreuse idée de faire voter par les chambres un impôt de capitation de trois piastres, on poussa le cri de guerre: « Vive la religion! À bas les trois pesos! » Sur tous les points du territoire eurent lieu des escarmouches entre citoyens et soldats, préludes d'une insurrection générale. Pour lutter avec avantage contre les bataillons aguerris de Flores, il fallait trouver des chefs, de l'argent et des armes; les sociétés patriotiques se mirent à l'œuvre avec ardeur, s'efforçant par tous les moyens possibles de se ménager des intelligences dans les places fortes et de se procurer des engins de guerre.

On apprit un jour que le général Flores devait expédier une certaine quantité de fusils au gouverneur du Napo. Des troupes d'Indiens étaient chargées d'exécuter ces transports. García Moreno, suivi d'une escouade de jeunes patriotes, s'embusqua dans les montagnes, attendant la caravane et son chargement. Bientôt il vit arriver les naïfs indigènes qui firent halte pour prendre leur repas non loin de l'endroit où il était caché. García Moreno s'approcha du groupe avec quelques-uns de ses compagnons et se mit à raconter des histoires jusqu'au moment où, sous l'influence de la fatigue et de la *chicha* (bière du pays), ses auditeurs s'endormirent d'un profond sommeil. À leur réveil, ils furent tout étonnés de ne retrouver ni leur joyeux narrateur, ni leur cargaison de fusils. García Moreno l'avait mise en lieu sûr.

Enfin toutes les mesures prises, la révolution éclata à Guayaquil, le 6 mars 1845, sous la direction du général Elizalde. Une partie de la garnison essaya de résister, mais les notables, les jeunes gens, les hommes du peuple assiégèrent les casernes et les forcèrent à capituler. Ce coup de main mit à la disposition des patriotes les troupes de la place, l'arsenal et les embarcations de guerre. Aussitôt tous les pères de famille, réunis en conseil, cassèrent les actes de la Convention et prononcèrent la déchéance du président. Un gouvernement provisoire, composé de personnages éminents, Olmedo, Roca et Noboa, se chargea du pouvoir exécutif et fit un appel au peuple en vue de la lutte qui allait s'engager.

À la nouvelle de cette insurrection, Flores dirigea sur Guayaquil un corps d'armée qu'il fit camper dans son *hacienda* La Elvira, près de Babahoyo. De là il expédia au gouvernement provisoire un projet d'arrangement; mais on lui signifia que le seul moyen pour lui de mettre fin à la guerre civile, c'était de quitter le pays. Il se décida donc à fortifier La Elvira, où deux assauts infructueux et sanglants lui furent livrés par les patriotes, ce qui donna lieu à de nouvelles explosions de haine et de vengeance. La lutte aurait pu se prolonger fort longtemps, si la révolution ne s'était propagée comme une trainée de poudre dans tout l'Équateur. Pendant que

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 23

Flores tenait en échec les troupes de Guayaquil, derrière lui, à Loja, à Riobamba, à Cuenca, on arborait sur les places publiques et dans les casernes le drapeau du six mars. Les patriotes de Quito, enrôlés sous la bannière de José María Guerrero, soulevaient les provinces du nord. García Moreno était du nombre de ces volontaires qui, après avoir battu les troupes du gouvernement à plusieurs reprises, forcèrent le pouvoir exécutif à quitter la capitale. Chaque jour apportait à Flores une nouvelle alarmante: les communications étaient interrompues, les troupes en révolte, les lettres interceptées par le peuple; de sorte que, ne pouvant lutter contre l'armée et la nation, il prit le parti de capituler.

Le 17 juin 1845, après deux mois de guerre, le gouvernement provisoire conclut avec le général Flores le traité de La Virginia. Il fut arrêté que le nouveau gouvernement convoquerait immédiatement une Convention pour régler les affaires de l'Équateur, et que l'ex-président passerait deux années en pays étranger, afin qu'en son absence on pût travailler librement à la réforme des institutions. À cette condition, on lui maintiendrait son titre de général en chef, ses dignités, ses propriétés, et la juste considération dont jouissait sa famille. Le vingt-quatre juin, monté sur le brigantin *Seis de Marzo* (le Six-Mars), en partance pour Panamá, Flores put entendre les cris de joie mêlés aux salves d'artillerie qui saluaient le triomphe du droit sur le despotisme.

García Moreno avait été l'un des principaux acteurs dans ce drame national. Frappé de l'ascendant qu'il exerçait sur tous, le gouvernement ne craignit point, après la victoire, de lui confier une mission bien délicate pour un jeune homme de vingt-quatre ans. Comme il fallait, avant de les licencier, payer aux volontaires l'arriéré de leur solde, et que le trésor était à sec, on eut recours à un impôt extraordinaire. Déjà écrasés sous le poids de leurs charges, les contribuables refusèrent de payer. Le gouvernement chargea García Moreno du recouvrement de cette taxe. Celui-ci, par son sang-froid, sa ténacité, son indomptable énergie, triompha de toutes les clameurs et désarma toutes les oppositions. Il s'acquitta de cette ingrate et pénible besogne avec un désintéressement absolu, comptant pour rien les sacrifices personnels, pourvu que son pays sortit enfin de l'impasse où le despotisme l'avait acculé.

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 24

Rouge, Dieu ouvrira un chemin à son peuple choisi, et nous entonnerons sur l'autre rive le cantique du triomphe et de la délivrance.»

Cet écrit, jeté au milieu des passions ardentes, commenté d'un bout de l'Équateur à l'autre, accueilli favorablement par les libéraux eux-mêmes, fit sur les ennemis des jésuites l'effet d'un coup de foudre. Leurs machinations étaient déjouées, les prétentions de la Nouvelle-Grenade ridiculisées, le gouvernement affermi dans sa détermination de ne pas capituler devant l'intimidation, les patriotes énergiquement décidés à lui prêter main-forte. Aussi le gouvernement grenadin cessa-t-il d'enfler la voix, le diplomate imberbe disparut de la scène, et l'intrigant Urbina attendit qu'un nouvel incident lui fournît l'occasion de s'asseoir sur le siège présidentiel, convoité depuis si longtemps. Quant au pacifique Noboa, il s'endormit dans une sécurité absolue. Les provinces de l'intérieur avaient confiance dans son gouvernement conservateur; et, si les provinces maritimes se montraient plus turbulentes, son fidèle Urbina, son cher enfant, comme il l'appelait, n'était-il pas gouverneur de Guayaquil?

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 37

voulez ébranler les colonnes pour renverser le temple, et désarmer l'Église avant de l'opprimer.»

Entrant alors dans le vif du débat, García Moreno poursuit son adversaire pied à pied, jetant par terre tout son échafaudage de calomnies. À propos des tendances politiques de l'institut, qui, d'après le jeune diplomate, «élève son pouvoir sur des monceaux de cadavres et offre des sacrifices sanglants sur l'autel du Sacré-Cœur», le vigoureux polémiste lui lance cette apostrophe: «Comment osez-vous publier ces grossières impostures quand il est notoire qu'à la Nouvelle-Grenade, comme du reste en tous lieux, les jésuites ont uniquement prêché la morale évangélique, le respect dû aux autorités, et même la soumission à la loi quand cette loi les condamnait injustement à l'exil? Ils fomentaient, dites-vous, les passions politiques: mais, à leur arrivée dans votre pays, deux partis se faisaient une guerre sans merci, et tel fut sur tous l'ascendant de ces religieux, telle fut la puissance de leur prédication que, pendant les six années de leur résidence à la Nouvelle-Grenade, la concorde et l'union n'ont pas cessé d'y régner, tandis que leur départ devient le signal de nouvelles guerres. Hommes étranges, n'est-ce pas? qui maintiennent l'ordre en prêchant le désordre, et font naître la discorde aussitôt qu'ils ne la prêchent plus. Malheureux! si vos provinces du sud sont en conflagration, la faute n'en est pas aux jésuites, mais au général Obando qui, en lançant sur elles une horde de brigands, a mis les citoyens dans la nécessité de recourir aux armes pour défendre leur honneur, leurs biens et même leur vie.»

L'impitoyable athlète poursuit ainsi son adversaire durant soixante pages, l'enserme dans les liens de sa logique de fer, et finit par l'écraser sous le poids du ridicule. Sa conclusion, c'est le cri d'indignation d'un vrai patriote:

«Des calomnieuses et audacieuses invectives lancées contre la Compagnie de Jésus, vous inférez que votre gouvernement a le droit d'exiger de nous le renvoi des jésuites. Or, nous venons de voir que vos accusations ne sortent jamais du vague ou de la déclamation, et que si d'aventure vous hasardez une preuve, c'est un texte falsifié. Votre prétendu droit repose donc sur une fiction et votre justice sur un mensonge.

«Mais eussiez-vous cent fois raison et les jésuites fussent-ils cent fois plus criminels que vous ne les faites, de quel droit une nation étrangère vient-elle nous mettre en demeure de les chasser? Qu'on demande l'extradition d'un individu dans les cas prévus par les traités, d'accord; mais exiger l'expulsion de réfugiés parfaitement inoffensifs que nous avons recueillis par un sentiment de généreuse pitié, c'est un attentat contre la souveraineté d'un peuple indépendant.

«La Nouvelle-Grenade n'aura garde de réclamer de l'Angleterre ou des États-Unis l'expulsion des jésuites. Elle sait trop bien qu'une pareille prétention serait regardée comme une injure par les gouvernements de ces deux pays; mais avec l'Équateur on peut tout se permettre. Elle nous outrage parce qu'elle nous croit faibles; elle nous menace parce qu'elle nous croit tout au plus capables de faire des *pronunciamientos*. En cela elle se trompe: l'amour de la patrie n'est pas mort dans le cœur des Équatoriens. Au jour du danger, tous les partis s'uniront pour défendre l'indépendance nationale, et le gouvernement s'ensevelira sous les ruines de la République plutôt que de mettre son honneur à la merci de l'injustice: telle est son inébranlable résolution.

«Quant à nous, nous savons que la guerre est déclarée, non pas aux jésuites mais au sacerdoce et à la foi catholique. On proscriera les jésuites, puis le clergé séculier, puis tous les enfants de l'Église. Ainsi sera creusé l'abîme où s'engloutiront la Nouvelle-Grenade, et l'Équateur, et toutes les républiques catholiques, si nous poussons la lâcheté jusqu'à nous soumettre aux infernales exigences de la bande rouge. Mais non, cela ne sera pas; la foi de nos pères ne cessera jamais d'illuminer notre Équateur. Pour la défendre, le clergé ne montrera pas d'apathie, le peuple ne s'endormira point dans une silencieuse résignation. Nous marcherons au combat sous la conduite de l'éternelle Providence. Si nous devons, comme les Hébreux, passer par les flots de la mer

## CHAPITRE V

### *El Zurriago, El Vengador, El Diablo*

La joie fut grande en Équateur quand on apprit le départ pour l'Europe du général Flores; mais, hélas! les patriotes apprirent bien vite que, depuis la révolution de 1789, si l'on change souvent de gouvernants, on ne change presque jamais de gouvernement. La majorité des députés mit au gouvernail le président Roca, un commerçant qui profita de son passage au pouvoir pour faire ses affaires et celles des députés qui l'avaient nommé. Dès son avènement, l'agiotage le plus effréné, le plus scandaleux, envahit toutes les branches de l'administration.

Il n'en fallait pas tant pour révolter García Moreno, le rigide patriote que la moindre apparence d'injustice ou de corruption faisait bondir. Au mois de mars 1846, quatre mois après l'élection, il lança dans le public un journal humoristique, *El Zurriago* – Le Fouet – véritable fouet de Juvénal dont il cingla chaque semaine ceux qu'il appelait les vendus, sans en excepter le président Roca. Il prit à tâche de flageller ces vampires qui s'attachent aux flancs des peuples sous prétexte de les représenter ou de gérer leurs intérêts, sans avoir d'autre souci que d'accaparer les emplois, de lancer des spéculations véreuses, et de se gorger d'or aux dépens de leurs mandataires. Trois mois durant, l'implacable pamphlétaire poursuivit ses exécutions. Les journaux du gouvernement tâchaient de panser les plaies des pauvres fonctionnaires, mais aussitôt *El Zurriago* déchirait les bandages et ravivait les blessures. Le mécontentement allait croissant et tournait à l'aigu quand une échauffourée du général Flores arriva fort à propos pour rendre au gouvernement une certaine popularité, et fournir à García Moreno l'occasion d'entreprendre une nouvelle campagne.

L'ex-président avait quitté l'Équateur, humilié mais non résigné. Vers 1846, se trouvant à la cour d'Espagne, où son prestige d'homme de guerre et d'homme d'État, son bel extérieur, sa conversation spirituelle, éblouissaient les grands et les princes, il conçut le dessein d'équiper une flottille et de reconquérir, avec quelques milliers de mercenaires un pouvoir dont il se croyait injustement dépossédé. La reine Cristina lui ouvrit un crédit de dix millions pour armer des vaisseaux et recruter un corps de volontaires, à la condition, dit-on, que Flores accepterait pour chef de l'Équateur un prince espagnol dont il serait le premier ministre et le protecteur.

Malgré tous les soins que l'on prit pour tenir secrets les préparatifs de l'invasion, Roca en fut averti par des communications particulières. Du reste, les journaux annoncèrent bientôt que Flores avait acquis quatre vaisseaux de guerre, enrôlé cinq cents hommes en Irlande, sans compter les officiers et soldats embauchés en Espagne, et que, ses armements achevés, il ferait voile pour Guayaquil.

Ces nouvelles mirent en feu non seulement l'Équateur, mais toute l'Amérique méridionale, dont l'indépendance était menacée si l'Espagne parvenait à rétablir sa domination sur un point quelconque du continent américain. Toutefois, il ne manquait pas d'hommes en Équateur qui, par égoïsme, désiraient le retour de leur ancien patron et se montraient disposés à favoriser son expédition. Ils ne faisaient point mystère de leurs espérances, d'autant plus que le peuple, ignorant et indifférent, s'inquiétait assez peu de savoir s'il serait dépouillé par Roca ou par Flores. Dans de pareilles conjonctures, un hardi coup de main pouvait décider des destinées du pays.

Pendant que les patriotes se lamentaient, García Moreno comprit qu'il fallait agir promptement et résolument. La première chose à faire était de sacrifier tout ressentiment, de cesser toute opposition, et de prêter main-forte au gouvernement dans une question où il s'agissait de l'existence même de la patrie. Il offrit donc généreusement ses services au président Roca, et,

grâce à l'influence qu'il exerçait sur ses amis politiques, on ajourna toute récrimination pour aviser uniquement au salut de la nation. Comme il était impossible de résister à une invasion étrangère sans organiser un soulèvement général, une croisade patriotique, García Moreno créa un nouveau journal, *El Vengador* – Le Vengeur – dont le programme fut un vrai coup de tocsin:

«Nous n'aurions pas pensé, dit-il, à mettre au jour cette nouvelle feuille, si le danger qui menace jusqu'à notre existence ne nous forçait d'élever la voix pour réveiller le peuple de son sommeil et le préparer à vaincre ou à mourir. L'abandonner dans sa léthargie sur le bord de l'abîme, ce serait une lâcheté et un crime. Le peuple dort, et le tyran s'approche. Le peuple dort, et une horde de flibustiers rapaces s'apprête à fondre sur le beau pays des Incas. Le peuple dort, et dans son sein d'exécrables traîtres ourdissent contre la patrie la plus scélérate des conspirations. Le peuple dort, et les bourreaux cherchent déjà les victimes pour les égorger. L'Amérique dort, et Flores tient dans ses mains les chaînes qui vont une fois encore nous river au despotisme espagnol.

«Que veut donc *El Vengador*? — Réveiller par ses accents patriotiques tous les cœurs que la servitude n'a point flétris, défendre notre indépendance contre les ennemis de l'intérieur et du dehors, montrer aux républiques américaines qu'elles doivent se confédérer pour sauver leur existence et l'honneur national. Tel sera le cri d'*El Vengador*, et nous espérons qu'il aura de l'écho dans toutes les poitrines républicaines.»

Ce premier article signale déjà le danger qui préoccupait surtout García Moreno: les ennemis de l'intérieur. Flores avait en effet de nombreux partisans, pour ne pas dire de complices, dans les commerçants qu'il avait enrichis, les fonctionnaires qu'il comblait jadis de ses faveurs, les officiers et soldats dont il autorisait ou du moins tolérait les déprédations; en un mot, dans cette masse de viveurs qui attendaient son retour pour émarger au budget. *El Vengador* ne craignit pas de dénoncer à la vindicte publique ces hommes égoïstes qu'il appelait les *janissaires* du tyran.

«Chose étrange, disait-il, l'expédition de Flores jette l'alarme dans tous les cœurs américains et en même temps comble d'allégresse des citoyens de l'Équateur. Le contentement qu'ils éprouvent se peint malgré eux sur leur visage et met sur leurs lèvres un sourire infernal. Ces complices du vaincu de La Elvira se délectent à l'avance du beau spectacle qu'ils vont avoir sous les yeux. Des campagnes dévastées, des populations affamées, des femmes en deuil poursuivies par de féroces envahisseurs, des poignards levés partout pour immoler les fils de la liberté: voilà ce qui les fait tressaillir d'aise. Ils ont raison du reste: il leur fallait travailler pour vivre, et voici venir l'homme qui va les nourrir à rien faire. Périssent la patrie, pourvu qu'ils profitent de sa ruine!

«Équatoriens, ces janissaires de Flores sont ceux qui déjà ont souillé notre sol de cruautés capables d'épouvanter le bourreau lui-même; ceux qui ont versé par torrents le sang de nos pères pour éterniser la servitude; ceux qui, vaincus en 1845, n'ont pas cessé de compter sur des révolutions de casernes pour remonter au pouvoir. Ils supputent déjà les milliers de têtes qu'ils pourront abattre, ils stipendient les assassins qui préparent les voies au tyran, ils rient au spectacle de nos cités fumantes et de nos campagnes couvertes de cadavres!

«Pour vaincre, Flores compte bien moins sur ses bandits espagnols que sur ses janissaires de l'intérieur. Il sait qu'un traître caché fait plus de mal que cent ennemis luttant à découvert. Si donc nous voulons nous défendre, il faut attaquer d'abord ces satellites de l'envahisseur qui, en ce moment, ruinent l'ordre public, provoquent l'abandon des emplois et spéculent pour tout oser sur la vénalité des juges. Contre les pirates de Flores, nous avons l'enthousiasme populaire, l'énergie du gouvernement et la valeur de nos généraux; contre les traîtres de l'intérieur, il faut au pouvoir exécutif assez de fermeté pour les consigner en lieu sûr.

«Le gouvernement tient du Congrès les pouvoirs nécessaires pour sauver notre indépendance.

Nouvelle-Grenade, y étaient représentés comme des monstruosité. Ces mensonges, ajoutés à d'insolentes menaces, ne laissaient pas que d'impressionner la masse des conservateurs, trop souvent timides et faibles. Aussi le champion du droit, le chevaleresque García Moreno comprit-il qu'il était de son devoir d'intervenir. Introduceur des jésuites dans son pays, c'était à lui que revenaient la tâche et l'honneur de les défendre. Reprenant donc sa plume vengeresse, il opposa au pamphlet du diplomate sa *Defensa de los Jesuitas*, un des plus beaux plaidoyers qui aient été composés en faveur de la Compagnie de Jésus. On reconnaît l'homme à la déclaration qui termine la préface:

«On m'appellera fanatique et jésuite, parce que j'ai consacré mes loisirs à écrire cette défense, mais cela m'importe peu. Je suis catholique et fier de l'être, bien que je ne puisse compter au nombre des chrétiens fervents. J'aime ma patrie avec passion, et j'estime que c'est un devoir de travailler à son bonheur. Chrétien et patriote, je ne puis garder le silence sur une question qui intéresse au plus haut degré la religion et la patrie. D'ailleurs, mon caractère me porte naturellement à prendre en main la cause du faible et de l'opprimé. La tyrannie me révolte partout où je la rencontre, et je déteste la froide barbarie de ces hommes qui savent rester neutres entre la victime et le bourreau.»

Après cette profession de foi, empreinte de tant de noblesse et de grandeur, commence l'exécution de l'étourdi pamphlétaire:

«L'auteur d'un écrit calomnieux, récemment publié contre les jésuites, nous avertit qu'il est jeune encore, et il le prouve incontinent par un début tout à fait enfantin. Selon lui, nous sommes obligés de le croire, pour plusieurs raisons: d'abord, parce qu'il a vu ce qu'il raconte; puis, parce qu'il se présente comme intermédiaire de son siècle; ensuite, parce qu'à son âge on est d'une sincérité ingénue; enfin, parce qu'entre républicains démocrates règnent toujours la franchise et la loyauté. On enseignait autrefois que pour mériter créance, il fallait simplement ne pas se tromper et ne pas vouloir tromper les autres, savoir ce que l'on dit et dire ce que l'on sait. Mais comme cet ingénu ne sait pas toujours ce qu'il dit et dit encore moins ce qu'il sait, il a inventé ces motifs de crédibilité plus que puérils, afin de déraisonner et de mentir à son aise.

«Apprenez donc, jeune homme, que pour avoir droit à notre foi, un témoin oculaire doit se montrer encore témoin intelligent et rapporteur fidèle. Trop souvent en effet l'esprit de parti fait de notre instrument d'optique un prisme trompeur. — Vous parlez, dites-vous, au nom de vos contemporains: mais il y en a qui mentent en parlant au nom de Dieu! — Cinq lustres à peine pèsent sur votre tête, et à cet âge on est candide: à cet âge les vices les plus honteux peuvent déshonorer le cœur de l'homme; à cet âge, Néron avait tué sa mère, sa femme et ses maîtres, brûlé Rome pour s'amuser, puis calomnié les chrétiens pour avoir le plaisir de les brûler aussi. — Vous affirmez que les républicains se doivent la vérité les uns aux autres: sont-ils donc si francs, les républicains? Dans leur bouche hypocrite, patriotisme n'est-il pas souvent synonyme d'ambition, liberté de tyrannie, justice et progrès de vol et de vengeance? Combien de constitutions républicaines où l'on parle de garanties qui ne garantissent rien, et d'un peuple souverain toujours couronné d'épines, vêtu de haillons et entouré de bourreaux? En tout cas, si vous êtes franc et loyal avec vos amis, il n'y paraît guère, jeune homme, dans votre pamphlet.

«Vous prétendez nous faire croire que vous exterminerez les jésuites par amour et pour la plus grande gloire du catholicisme. Fourberie et mensonge! Vous ne frappez les jésuites que pour atteindre le catholicisme. C'est une vérité désormais historique que tous les ennemis de l'Église abhorrent la Compagnie de Jésus. Vous dites avec Calvin: *Les jésuites sont nos grands adversaires; il faut les tuer, ou les chasser, ou les écraser sous le mensonge et la calomnie*. Avec d'Alembert: *La ruine de l'Église suivra de près l'anéantissement des jésuites*. Avec Manuel de Roda: *L'opération ne laisse rien à désirer; nous avons tué la fille, il ne nous reste plus qu'à tuer la mère, notre sainte Église romaine*. Vous

des jésuites, on lui répondit qu'il était trop tard, et que d'ailleurs l'Équateur n'avait pas à s'immiscer dans les querelles politiques ou religieuses de la Nouvelle-Grenade.

Dès ce moment, la question des jésuites fut à l'ordre du jour et passionna tous les esprits. La Convention nationale en fut saisie immédiatement après le vote de la Convention et l'élection définitive de Noboa comme président de la République. Devait-on faire une loi de rappel ou confirmer le décret de bannissement de Charles III édicté contre les jésuites au siècle précédent? Telle était l'alternative posée aux législateurs. La discussion fut longue, l'opposition violente, mais enfin la majorité, cédant au vœu populaire exprimé par des pétitions aussi pressantes que nombreuses, vota l'acte solennel de réparation. La foule salua le décret par des applaudissements enthousiastes. On rendit à la Compagnie de Jésus l'église qui lui avait appartenu avant la suppression; on lui alloua de plus un couvent spacieux, ainsi que l'hôtel de la Monnaie pour y établir un collège. Un article du décret portait en outre que les pères rentreraient en possession de tous leurs biens non aliénés. Le jour de leur réinstallation dans l'église *du Jésus*, après un exil de quatre-vingt-trois ans, fut pour les jésuites un jour d'ovation triomphale. Les rues de la capitale étaient tapissées de draperies; la foule se pressait joyeuse sur leur passage. Pour la première fois depuis près d'un siècle, on revoyait à l'autel ces hommes de Dieu dont le dévouement et la science étaient connus de tous, ces héros missionnaires qui n'avaient pas craint de s'aventurer dans les déserts et les forêts de l'Amazonie, pour y fonder d'admirables *réductions*, aujourd'hui anéanties. À voir l'émotion et l'enthousiasme de la population, on eût dit que chaque famille retrouvait un ami et un père.

García Moreno triomphait: il pouvait espérer en effet que la loi de rappel, réclamée par un pétitionnement général de la capitale et des provinces, votée par la Convention après un débat contradictoire, sanctionnée par le président de la République, fêtée par les acclamations de tout un peuple, il pouvait espérer, dis-je, que cette loi serait respectée de l'opposition prétendument libérale. Mais les frères et amis, furieux jusqu'à l'exaspération, se chargèrent de lui prouver une fois de plus, et d'une manière péremptoire, qu'ils s'inspirent, non des volontés du peuple, mais uniquement de leur haine contre l'Église et ses institutions. Ils dressèrent aussitôt un plan de campagne d'une simplicité remarquable: il s'agissait d'abattre révolutionnairement Noboa, puis de jeter brutalement les jésuites hors de l'Équateur.

Le général Urbina ne demandait pas mieux que de profiter de cette excellente occasion pour renverser et remplacer le faible Noboa. Ses journaux représentèrent le président comme un esclave des jésuites, et de plus un *floreano* déguisé. «Il avait évidemment manqué à tous ses devoirs en sanctionnant la loi de rappel. Quelle honte pour le pays de se voir courbé de nouveau sous le joug odieux du jésuitisme! D'un autre côté, quoi de plus inopportun et de plus funeste pour l'Équateur que cette espèce de défi jeté à la Nouvelle-Grenade? Car n'était-ce point condamner audacieusement la politique d'un gouvernement voisin, politique vraiment progressiste et vraiment libérale, que d'ouvrir ses portes à des religieux expulsés comme fauteurs de troubles et de rébellion?»

Encouragé par ces insinuations et d'autres non moins antipatriotiques, le gouvernement grenadin, qui s'entendait avec Urbina, ne craignit point de soulever un conflit international et de réclamer le bannissement des jésuites au nom de je ne sais quelle théorie franc-maçonne. On lui répondit, comme on devait le faire, en envoyant une division à la frontière.

Les radicaux ne connurent plus de bornes. La patrie était menacée, et cela pour l'amour des jésuites, ces hommes excrétés du monde entier. Furieux de son échec, l'agent diplomatique de la Nouvelle-Grenade s'oublia jusqu'à publier contre la Compagnie de Jésus un pamphlet odieux, dans le goût et le style de ces venimeuses productions tant de fois rééditées depuis un siècle. Les constitutions de l'ordre, sa doctrine, sa morale, la conduite de ses membres, leurs actes à la

S'il les juge insuffisants, qu'il fasse usage de ceux que la nécessité confère. C'est un axiome connu de tous que le salut du peuple est la loi suprême: *salus populi suprema lex esto*. Des politiques à courte vue, des janissaires déguisés vous diront que la Constitution est inviolable en toute circonstance et dans n'importe quel danger public, comme si la Constitution, qui doit assurer la vie de la société, ne cessait pas d'obliger quand elle se transforme en lacet fatal qui l'étrangle. La Constitution pour le peuple, et non le peuple pour la Constitution; la médecine pour le malade, et non le malade pour la médecine: voilà ma devise. Quel imbécile aimerait mieux mourir que de violer les ordonnances de nos modernes hippocrates? Le premier objet d'une Constitution, c'est sans contredit de sauvegarder la nationalité, je veux dire l'existence d'un peuple. Donc, la Constitution cesse d'exister quand elle devient impuissante à sauver la nation.

«Si nous étions le gouvernement, nous mettrions l'Océan entre les janissaires et nous, et, en cas de récidive, l'éternité. Nos conseils sont d'autant plus faciles à suivre que peu d'Équatoriens se vantent d'appartenir à Flores. Qu'ils s'en aillent donc, emportant avec eux les malédictions de la patrie et le mépris de tous les siècles. Au surplus, ils ne doivent pas oublier que, si nous avons été cléments après la victoire, ils nous trouveront implacables au moment du danger. Nous présenterons nos poitrines aux balles de l'étranger, mais après avoir arraché le poignard des mains des fratricides.

«Et maintenant, union et courage! Au lieu de nous terrifier, les rugissements du lion de Castille réveilleront notre ardeur. Les canons de l'Espagne ne prévaudront pas contre les lances américaines. Janissaires! en dépit de vos malédictions et de vos sourires, le peuple se sauvera sans vous et contre vous. Nous jurons de défendre la patrie jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Plutôt la mort que l'esclavage!»

Dans la composition de l'armée qu'il voulait opposer à Flores, le gouvernement, aveugle et indécis, semblait ne pas tenir compte de ce péril intérieur. Obéissant à des considérations de convenance ou d'amitié, il nommait aux différents commandements des chefs plus ou moins dévoués à l'ex-président. García Moreno ne craignit pas de dénoncer cette fausse manœuvre comme une imprudence et une trahison: «Qu'attendez-vous donc de ces officiers? s'écriait-il. De la loyauté? ils vous en ont donné depuis trente-trois ans des preuves inoubliables. Vous devez attendre d'eux l'infidélité et la trahison: le passé vous dévoile l'avenir. Pour les janissaires, il ne devrait y avoir que deux chemins: le chemin de l'exil ou celui de l'échafaud.»

Pendant que, soulevé par ces virulentes catilinaires, le peuple courait aux armes, García Moreno suscitait à l'envahisseur des adversaires dans toutes les républiques américaines, et s'efforçait même d'intéresser les cours de l'Europe à la cause de l'Équateur. *El Vengador* lança ce projet de coalition dans une suite d'articles où la violence se combine très habilement avec toutes les finesses de la diplomatie.

«Sans doute, disait García Moreno, nous devons fortifier Guayaquil, la clef de nos provinces; mais le Pérou n'est pas moins obligé de fortifier ses ports, en particulier le Callao (port de la capitale Lima), et d'équiper une armée pour couvrir sa capitale à l'approche de Flores. L'escadre des quatre républiques du Pacifique, pourrait anéantir en un combat toutes les forces expéditionnaires. Que notre gouvernement se mette donc d'accord avec les républiques sœurs, puisque tous manifestent hautement leur volonté d'assurer envers et contre tous le triomphe de l'indépendance américaine.

«Nous appelons, en outre, l'attention de tous les Américains sur la perfidie du cabinet de Madrid, de ce cabinet assez cynique pour se faire le complice d'une odieuse invasion. Sans respect pour la souveraineté de l'Équateur reconnue par la mère-patrie, sans considération pour les liens d'amitié qui unissent les deux pays, au mépris des règles les plus vulgaires de l'honneur et de la

civilisation, l'Espagne souffre qu'on embauche des troupes sur son territoire contre une nation pacifique et amie. Devant un procédé qui équivaut à une rupture, l'Équateur insulté n'a que deux partis à prendre: employer la force pour se faire rendre justice ou dénoncer le traité d'union. Le premier est impossible pour le moment; reste donc à réaliser le second sans délai. Rappelons notre représentant de Madrid, fermons nos ports aux vaisseaux espagnols, et poussons tous les États d'Amérique à prendre des résolutions semblables. Ce sera le châtiment de la déloyauté castillane et le dernier coup porté au commerce de la péninsule.»

[Ouvrons une parenthèse. Nous le constaterons plus d'une fois dans la vie de García Moreno: ses sentiments à l'égard de l'Espagne et son attitude politique semblent durs, parfois hostiles. Aurait-il oublié la mère-patrie, aurait-il oublié que l'Équateur n'est qu'une portion de l'Empire espagnol, portion arrachée par des mains révolutionnaires, aux intentions peu avouables, aux moyens sans scrupule? Serait-il lui aussi devenu un rebelle ou un ingrat? Certes non! Si donc nous voulons comprendre ses réactions et celles de ses contemporains, remettons-nous en mémoire quelques faits. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, prétendu siècle des lumières mais vrai siècle des Loges, a vu les pouvoirs politiques européens entreprendre une oppression de l'Église et inaugurer une législation anticatholique. En Espagne, le roi Charles III, *despote éclairé*, laïcisa la société, chassa en vingt-quatre heures tous les jésuites du royaume et de ses colonies (2 avril 1767), brava l'excommunication du pape Clément XIII qu'il dépouilla du Comtat Venaissin, et s'efforça d'humilier l'Église de toutes les manières. Sa politique si hostile à la foi catholique prépara efficacement les grands reniements du siècle suivant, et laissa une impression très pénible qu'aucun Équatorien bien né ne voulait retrouver.

Plus d'influence encore peut-être eurent les guerres carlistes (1833-1876), qui durèrent plus longtemps que la vie publique de García Moreno. Derrière une querelle dynastique s'affrontaient deux sociétés. Les *carlistas*, soutenant les droits de Carlos V (1788-1855, frère de Ferdinand VII mort sans descendance mâle), luttaient pour une société fondée sur le droit catholique; à l'inverse, les *crístinos*, partisans de la régente Cristina (Marie-Christine de Bourbon-Naples, veuve de Ferdinand VII, gouvernant pour sa fille Isabel) voulaient établir une société libérale, acquise aux idées de la Révolution française arrivées dans les fourgons de Napoléon. Mais sous ce libéralisme, malgré l'attachement du peuple à la sainte religion, couvait un radicalisme anti-chrétien qui assassina les prêtres, brûla les couvents, spolia les biens ecclésiastiques et sécularisa la société. Le pays fut en proie à de longues luttes fratricides et cruelles, et l'on comprend que les peuples d'Amérique aient veillé à garder leurs distances avec une Espagne en pleine éruption. Fin de la parenthèse.]

Cet appel chaleureux fut entendu. Les États du Pacifique s'unirent à l'Équateur pour repousser l'ennemi commun. Le Pérou arma des vaisseaux pour défendre ses ports; le gouvernement chilien proposa aux chambres de suspendre toute relation commerciale avec l'Espagne et de négocier une alliance offensive et défensive avec l'Équateur; le président de la Nouvelle-Grenade, Tomás Mosquera, adressa au peuple une proclamation énergique, dans laquelle il déclare marcher avec les peuples du Pacifique contre «les sacrilèges profanateurs du sol américain». Cette ligue se montrait si belle que qu'au printemps de 1847, les nouvelles devenant plus alarmantes, García Moreno put dire sans trop d'outrecuidance:

«Flores arrive avec ses filibustiers. Partira-t-il des côtes d'Espagne ou des côtes d'Angleterre? on l'ignore; mais enfin dans quelques mois il apparaîtra sur nos rivages. Qu'il vienne donc: nous tâcherons de le bien recevoir et de lui préparer une tombe assez profonde pour l'ensevelir, lui et ses crimes. Qu'il vienne: nous irons à sa rencontre pour exterminer la race des traîtres! Qu'il vienne: nous argumenterons contre ses bandits avec des raisons subtiles comme la lance et solides comme le plomb. Qu'il vienne, et de toutes les poitrines sortira ce cri vainqueur: mort aux

de plus en plus convaincu que Jésus-Christ est l'unique sauveur des peuples et qu'un État sans religion est irrémédiablement voué au sabre d'un autocrate ou au poignard des anarchistes.

De retour à Panamá, il fit une rencontre qui, malgré les bonnes résolutions qu'il avait prises, le rejeta immédiatement dans la lutte. Au moment de s'embarquer pour Guayaquil, il aperçut un certain nombre de religieux tristement groupés près d'un navire à destination de l'Angleterre. C'étaient des religieux de la Compagnie de Jésus que le gouvernement franc-maçon de la Nouvelle-Grenade venait d'expulser, sans autre raison que la haine de cette Église catholique dont les jésuites sont partout les plus ardents défenseurs. Appelés six ans auparavant par le parti conservateur, alors au pouvoir, leur crime était d'avoir fondé plusieurs collèges dans les villes et un centre d'apostolat dans la région encore sauvage du pays. Naturellement les radicaux avaient dénoncé le grand péril que courait la liberté, non seulement à Bogotá, mais dans toute l'Amérique; et il s'était trouvé un congrès pour chasser ignominieusement les jésuites, après les avoir couverts de calomnies et d'outrages. À la recherche d'un sol plus hospitalier, les victimes allaient quitter l'Amérique quand García Moreno se présenta devant le supérieur pour lui faire une proposition aussi simple qu'inattendue. Se demandant pourquoi l'Équateur ne profiterait pas du crime stupide de ses voisins, il offrit aux exilés un refuge à Quito, où depuis longtemps nombre de familles désiraient leur confier l'éducation de la jeunesse. Il leur rappela qu'en différentes circonstances des démarches avaient été faites à cet égard, démarches restées infructueuses faute du personnel nécessaire à la fondation d'un nouveau collège. Or, grâce à l'injustice de leurs persécuteurs, ce personnel longtemps cherché était maintenant trouvé.

Habitué de longue date à suivre le précepte du Maître: «Si l'on vous chasse d'une ville, allez dans une autre», les jésuites se montrèrent tout disposés à s'embarquer pour l'Équateur sous l'égide de García Moreno; mais pouvait-il assurer que les autorités de son pays ne s'opposeraient pas à leur débarquement? La question était douteuse; toutefois, García Moreno opinait pour l'affirmative. Il connaissait particulièrement Diego Noboa, le nouveau chef suprême, esprit débonnaire disposé par goût à favoriser le catholicisme. Sans doute ce bon vieillard était à la merci d'Urbina, qui l'avait élevé au pouvoir pour gouverner sous son nom et le supplanter à la première occasion; mais, avec un peu d'adresse, on pouvait obtenir le *placet* du bienveillant Noboa avant qu'il eût le temps de consulter son mauvais génie. García Moreno exprimant le ferme espoir de réussir, les jésuites prirent place sur le vaisseau.

Ni les religieux, ni leur guide, ne se faisaient une idée de la rage obstinée des francs-maçons de la Nouvelle-Grenade. Pendant la traversée, García Moreno remarqua parmi les passagers un personnage qui l'observait attentivement tout en se dissimulant de son mieux. Quel ne fut pas son étonnement de reconnaître le général Obando, l'un des plus acharnés persécuteurs des jésuites et le principal auteur de leur expulsion? Évidemment cet espion, chargé de les suivre, allait leur fermer tous les ports de l'Amérique; il n'aurait qu'à faire un signe au général Urbina pour leur interdire l'entrée de Guayaquil. Cette découverte ne laissa pas que de déconcerter un peu le protecteur et les protégés; mais les difficultés ne faisaient que stimuler le courage de García Moreno.

Arrivé au port de Guayaquil, il s'empressa de débarquer avant tous les voyageurs, courut sans perdre une minute chez Noboa, lui parla chaleureusement de la bonne rencontre qu'il venait de faire et lui demanda l'autorisation d'introduire à Quito les religieux expulsés. Toute la république saurait gré au nouveau chef suprême de cet acte d'humanité et de justice.

Préoccupé de se concilier l'opinion, surtout dans la capitale, où le Congrès allait procéder à l'élection présidentielle, le bon vieillard accueillit favorablement cette requête. Quelques heures après, la petite caravane s'embarquait précipitamment sur le fleuve Guayas pour gagner les Cordillères. Quand Obando vint à son tour, au nom de son gouvernement, réclamer l'interdiction

## CHAPITRE VI

### LA DÉFENSE DES JÉSUITES

1850-1851

Durant ces vingt premières années de son existence, l'Équateur avait vécu sous la domination du libéralisme conservateur, qui consiste à vanter le peuple souverain et à se maintenir au pouvoir envers et contre tous. Ce faux libéralisme est encore plus à craindre parce qu'il porte dans ses flancs un fils plus repoussant que lui, je veux dire le radicalisme, ennemi de Dieu, de l'Église, de la famille et de la propriété. Un intrigant, le général Urbina, profita des haines populaires contre les Flores et les Roca pour arborer le drapeau de l'impiété radicale et livrer l'Équateur à ses séides.

Comme ce triste personnage va jouer un rôle important dans notre histoire, il convient de rappeler en quelques mots ses antécédents. À dix-huit ans, simple enseigne de vaisseau, on le rencontre dans les antichambres du général Flores, qui l'honorait de ses bonnes grâces et même de son intimité. Le protégé partageait les goûts du maître, et lui rendait, dit-on, des services qui lui valurent bientôt le grade de colonel. En 1837, on le retrouve à Bogotà, comme chargé d'affaires. Dans ce nid de francs-maçons, il se lia tout naturellement avec les meneurs de la révolution. Ennemi acharné des institutions religieuses, fougueux partisan des idées anarchiques, on le voyait, au milieu des frères et amis, insulter sans vergogne le général Flores, son bienfaiteur, et même comploter contre le gouvernement qui l'accréditait. Rocafuerte, mis au courant de ses intrigues, l'exila pour cause de rébellion; mais, en remontant au fauteuil, Flores lui donna le gouvernement de la province de Manabí. En guise de remerciement, Urbina souleva les casernes contre le président au profit de la révolution du 6 mars 1845, ce qui lui valut le grade de général et la place enviée de gouverneur de Guayaquil.

Dès lors, le second rôle ne suffisait plus à son ambition, il se dit qu'avec son astucieuse habileté, son audace de conspirateur et son habitude de la trahison, rien n'était plus facile que d'arriver à la présidence. À son instigation, la garnison de Guayaquil fit un *pronunciamiento* contre Manuel Ascáubi, beau-frère de García Moreno, qui, depuis l'expiration des pouvoirs de Roca, gouvernait la République en qualité de vice-président. Pour ne point se démasquer prématurément, Urbina proclama chef suprême un certain Diego Noboa, vieux conservateur sans portée politique, dont il se proposait d'exploiter la simplicité!

García Moreno n'assista point à cette révolution. Fatigué des luttes politiques, il avait quitté l'Équateur à la fin de 1849, et fait voile vers l'Europe, non sans prévoir les nouvelles crises dont son pays allait être victime. En passant à Guayaquil, il comprit à la fermentation des esprits qu'une révolution était proche et avertit même son beau-frère de se précautionner contre les mesures d'Urbina. Peut-être avait-il alors l'intention de se lancer dans le commerce, à l'imitation de son frère Pablo; mais à peine eut-il mis le pied sur le continent européen, que son esprit se reporta dans les régions qu'il habitait depuis longtemps. En parcourant l'Angleterre, la France et l'Allemagne, il étudia l'état politique de ces pays presque aussi révolutionnés que l'Amérique et en plein désarroi depuis le cataclysme de dans le commerce. Ce qui le frappa surtout en France, ce fut le retour aux idées religieuses. À la vue du gouffre entr'ouvert, les journaux du libéralisme faisaient leur paix avec l'Église, prônant à l'envi les ordres religieux si souvent insultés par eux, et même cette instruction cléricale toujours bafouée par leur anti-chrétienne et antisociale Université. Sans doute, l'instinct de conservation, plus que la foi, opérait cette soudaine métamorphose, mais le témoignage de ces impies n'en était que plus concluant pour tout observateur impartial. Après six mois passés dans la vieille Europe, García Moreno reprit la mer,

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 32

envahisseurs et vive l'Amérique!»

Cette levée patriotique de tous les peuples du continent sud-américain força les diplomates européens à se préoccuper d'une expédition réprouvée par le droit des gens, d'autant plus que *El Vengador* excitait les républiques confédérées à fermer leurs ports, non seulement à l'Espagne, mais à tous les pays où Flores avait recruté ses vaisseaux et ses soldats. L'Angleterre se sentit atteinte dans ses intérêts, et dès lors l'expédition fut très compromise. Au moment même où la petite flottille allait quitter les ports de la Grande-Bretagne, les journaux supplièrent le gouvernement de mettre l'embargo sur les vaisseaux. Tremblant pour leurs comptoirs d'Amérique, les commerçants de la Cité présentèrent un mémoire à Lord Palmerston dans lequel on rappelait que «le général Flores, manifestement d'accord avec le gouvernement espagnol, se préparait à envahir l'Amérique du Sud; que l'expédition comptait déjà quatre mille hommes bien armés, des vapeurs de grande force et des transports de guerre; que cet armement se faisait, au vu et au su de tout le monde, en Angleterre aussi bien qu'en Espagne et au Portugal; que, d'ailleurs, les produits des manufactures anglaises se consommant surtout en Amérique, et de nombreux emprunts ayant été contractés en Angleterre par les républiques du Pacifique, les intérêts britanniques seraient évidemment très menacés par cette expédition». En conséquence, les négociants de la Cité priaient instamment le ministre de s'opposer à une invasion tout à fait désastreuse pour ses nationaux.

García Moreno avait touché la corde sensible. Lord Palmerston s'occupait peu du droit des gens, mais les représentations du commerce anglais devaient toucher son cœur. Le gouvernement mit l'embargo sur la flottille expéditionnaire, et Flores, obligé de licencier ses Irlandais et ses Espagnols, dut ajourner sa téméraire et coupable entreprise.

Cette nouvelle inattendue fut saluée dans toute l'Amérique par un cri d'allégresse. En Équateur particulièrement, on se félicitait d'en avoir été quitte pour la peur, grâce à la vaillante attitude des patriotes, et surtout de l'homme énergique qui avait conduit la campagne. Tout en se réjouissant avec le public de cet heureux dénouement, García Moreno prétendait que cet insuccès ne décourageait ni Flores ni ses partisans. Il conseillait donc au gouvernement de surveiller plus que jamais les *janissaires*. «L'avortement de l'expédition, disait-il dans un des derniers numéros de *El Vengador*, n'est pour Flores qu'un contretemps, et non comme on se l'imagine trop facilement, le renversement absolu de ses projets. Son auguste protectrice fera de nouveaux sacrifices d'argent, ne serait-ce que pour ne pas perdre les millions déjà déboursés. N'eût-il que vingt hommes à sa disposition, il tentera quelque mauvais coup, car il sait, lui, que sa grande force, c'est la bande de traîtres disséminés dans nos cités. Fort de cette avant-garde, il n'abandonnera jamais ses idées de conquête. Si le gouvernement veut anihiler les forces de Flores à l'étranger, qu'il commence par détruire son armée de l'intérieur.»

L'événement lui donna raison. L'année n'était pas écoulée qu'on découvrit à Guayaquil un complot ourdi par les *floreanos* (c'est ainsi qu'on désignait les partisans de Flores), pour renverser le gouvernement au profit de leur ancien maître. Le *pronunciamiento* allait éclater quand les principaux conjurés, dont les mesures avaient été mal combinées, furent saisis et jetés en prison. En présence des partis violemment surexcités, le gouverneur écrivit à Roca qu'il ne répondait plus de l'ordre. Comprenant alors la gravité de la situation, le président fit appeler García Moreno et le chargea sous sa responsabilité de pacifier cette cité de Guayaquil, livrée aux fureurs de l'anarchie. Celui-ci, bien que malade, n'hésita pas devant cette redoutable mission et partit à marches forcées pour Guayaquil.

On vit en cette circonstance ce que peut un homme énergique et résolu. Il trouva les têtes montées jusqu'au dernier degré de l'exaltation; l'émeute vaincue, mais frémissante; les patriotes, animés d'une vraie rage contre les *floreanos*, se livrant à de véritables actes de sauvagerie. Le

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 29

colonel Soler, l'un des conspirateurs, avait été poignardé par les soldats chargés de le garder; les autres prisonniers attendaient le même sort. García Moreno n'eut qu'à paraître au milieu de ces insurgés furibonds et de ces soldats en délire, pour imposer à tous le respect de la loi. Froid comme le marbre, il dicta ses ordres d'un ton qui ne souffrait pas de réplique, et tous comprirent qu'il fallait obéir. En huit jours, l'ordre était rétabli, le sort des prisonniers assuré, la conspiration anéantie. Le pacificateur revint à Quito, trop heureux d'avoir rendu service au pays et aussi trop désintéressé pour accepter la rémunération qu'on voulait lui offrir sous forme de solde, ou d'indemnité, ou de récompense civique. Une autre raison pour laquelle il ne voulut rien recevoir du gouvernement de Roca, c'est qu'après l'avoir servi six mois par amour du bien public, il prévoyait que ce même amour le forcerait derechef à le combattre.

En effet, García Moreno ne pouvait sympathiser avec cette bande d'agioteurs pour qui l'exercice du pouvoir n'était qu'un commerce un peu plus lucratif que les autres. L'équipée de Flores avait troublé leur digestion pendant quelques mois, mais Flores n'était plus à craindre: son parti avait tenté une révolution, mais en somme le gouvernement avait eu le dessus. On pouvait donc se livrer à la joie, drainer la richesse du pays pour la convertir en or et en plaisirs, et puis dormir tranquille. Afin d'effacer tout souvenir importun, le Congrès de 1847 vota un acte d'amnistie destiné à jeter le voile de l'oubli sur les rébellions passées. Son naïf président déclara solennellement que «ces insurrections devaient être attribuées à des égarements d'opinion bien plus qu'à une volonté criminelle ou coupable». Là-dessus, ministériels et *floreanos* s'embrassèrent comme des frères en libéralisme. Ils avaient échangé des coups de fusil pour savoir à qui appartiendrait le gâteau, mais le plus fort consentait à en céder une partie au plus faible, pour ne pas être troublé dans son festin.

García Moreno reprit son fouet. Ses coups furent plus terribles, sa forme plus sarcastique et plus acérée que jamais. Il appela son nouveau journal *El Diablo*, et comme on lui demandait, à ce diable, ce qu'il voulait, il ne cacha point son but: «Je ne suis, dit-il, ni employé, ni quêteur d'emploi, comme tant de pauvres diables de ma connaissance; je ne suis pas militaire comme tant de charlatans qui se vantent à tout propos des bons coups qu'ils ont donnés; je ne suis pas ministériel, n'ayant jamais voulu me vendre; ni janissaire, parce que le crime me répugne. Ami loyal d'un peuple infortuné qui n'a sur la terre d'autre défenseur que le diable, je viens combattre ceux qui le martyrisent, et dissiper les flots de poussière dont on obscurcit l'air pour couvrir l'arrivée des bandits de Flores.»

Naturellement, la verve railleuse d'*El Diablo* s'exerça sur l'amnistie de ces nouveaux iscarïotes «saluant la patrie par un baiser avant de lui planter un poignard dans le cœur; abattant les murs de la moderne Troie pour y faire entrer leur cheval plein de janissaires». «Ils chantent l'union, ajoutait-il, boivent à la concorde, s'endorment dans l'enchantement de leurs rêves d'azur, quand soudain, au signal convenu, entre dans le port l'escadre de notre Ulysse. Les assassins débarquent en silence et égorgent pendant leur doux sommeil ces naïfs héritiers de la simplette troyenne.»

Pour justifier l'amnistie, le Congrès avait fait appel aux grands principes d'humanité et de justice: *El Diablo* demanda méchamment «pourquoi, dans ce malheureux ciel tout peuplé d'esprits rétrogrades, il ne se rencontrait pas un génie assez progressif pour solliciter de Dieu un décret d'amnistie en faveur des anges rebelles, ses congénères? On n'aurait, disait-il, qu'à lui souffler les beaux traits de la harangue sénatoriale sur ces pauvres disgraciés qui ont erré dans leurs opinions, à la suite de Lucifer. Évidemment Dieu se rendrait à des raisons de cette gravité, l'enfer se dépeuplerait, et le ciel deviendrait un pandémonium, comme le sera l'Équateur jusqu'à la consommation des siècles».

Pas une bévue qu'*El Diablo* ne relève avec son infernale malice. Pris subitement d'un tendre amour pour Flores, le Congrès avait biffé d'un décret précédent l'appellation d'*ex-général*, pour lui

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 30

substituer ce titre honorifique: *el señor don Juan José Flores*. Le malin, émerveillé de cette exquise politesse, chercha quel pouvait bien en être le mobile. Il raconta qu'étant de garde auprès d'un moribond, ci-devant ministre des finances, et peu pressé de rendre ses comptes, il entendit un révérend père qui lui disait d'un ton contrit: «Mon fils, il faut renoncer au démon, si vous voulez vous sauver.» L'agonisant qui avait vécu dans des temps difficiles, était devenu prudent; d'une voix défaillante, il balbutia ces mots: «Je renie *el señor don Demonio*.» Le bon père, étonné, demanda au pauvre malheureux pourquoi il traitait avec tant de courtoisie un être aussi ennemi de l'âme que Flores l'est de l'Équateur, et le ministère du sens commun. «Ah! *Padre mio*, répliqua le mourant, je voudrais tant n'être mal avec personne!» «De là l'urbanité plus que raffinée du Congrès envers *el señor don Juan José Flores*; de là aussi l'aveuglement de cet Argus aux cent yeux, dont les uns sont crevés par la vanité stupide, et les autres restent hermétiquement fermés par le narcotique puissant de la popularité malsaine. Et pendant qu'Argus endormi contemple avec amour le fantôme de ses rêves, les hommes clairvoyants découvrent les signes avant-coureurs de la tempête, aperçoivent le sillon de l'éclair, et entendent déjà retentir au loin les sourds grondements de la foudre.»

L'apparition d'*El Diablo* troubla bien un peu la douce quiétude du président Roca, de ses ministres et fonctionnaires, sans déranger toutefois leurs opérations de finances. Jusqu'à l'expiration de leur mandat, ils continuèrent d'exploiter l'Équateur, dévalisant les contribuables et déportant les mécontents, pendant que Flores parcourait l'Amérique à la recherche d'un gouvernement qui voulût bien épouser sa querelle. Dans ces conditions, l'Équateur n'était plus pour notre implacable satirique «qu'une espèce d'enfer où le désordre et la confusion paraissent aussi bien naturalisés que dans le baigne éternel». Et cependant sa grande âme ne perdait pas tout espoir: «À côté des traîtres, disait-il, grandit un peuple courageux, décidé à verser la dernière goutte du sang de ses fils plutôt que de sacrifier l'existence, l'honneur et la liberté de la patrie.» C'était vrai dans une certaine mesure; mais, à ce peuple que ses catilinaires avaient réveillé, il fallait un chef: où le trouver à cette misérable époque? D'ailleurs, García Moreno ignorait encore jusqu'où peut aller la patience d'une nation livrée aux oiseaux de proie de la Révolution. Dans cet enfer dont parlait *El Diablo*, comme dans celui de Dante, il y a différents abîmes dont son œil n'avait pas encore mesuré toute la profondeur. Nous allons le voir aux prises avec une race autrement perverse que celle des Flores et des Roca.

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 31

## CHAPITRE X

### SOULÈVEMENT NATIONAL

1859

On ne peut se faire une idée de l'exaspération des esprits après le coup d'État du gouvernement contre le Congrès. Sauf pour les employés et les radicaux, habitués à baiser la main qui les nourrit, Urbina et Robles apparurent comme deux mauvais génies dont il fallait se débarrasser sous peine de mort. Le brigandage érigé en système, les contributions forcées, les déportations arbitraires, l'écrasement des populations, et cela devant l'invasion menaçante: n'était-ce pas la mort à bref délai? Guidé par son patriotisme et sa religion, le peuple allait se sauver lui-même, ou c'en était fait de l'Équateur. Dans ces conjonctures, les représentants de la majorité, injustement dépossédés de leur mandat, comprirent toute l'étendue du péril et résolurent de ne point abdiquer. Sous l'impulsion de García Moreno, députés et sénateurs rédigèrent une protestation indignée contre la dissolution du Congrès, surtout contre les manœuvres déloyales auxquelles le gouvernement avait eu recours pour annuler la représentation. Après avoir dénoncé la dictature comme absolument illégale et inconstitutionnelle, ils déclaraient laisser aux deux usurpateurs la responsabilité des effroyables calamités qui allaient fondre sur le pays et peut-être l'anéantir. Urbina essaya de réfuter ce manifeste, mais quel moyen d'obscurcir des faits aussi éclatants que la lumière du jour? Le peuple tout entier applaudit ses représentants.

Alors, comme pour lasser la patience de ce peuple, le gouvernement quitta la capitale pour se transférer à Guayaquil, en face de l'ennemi. C'était narguer la majorité, qui avait accordé tous les pouvoirs sauf celui de transporter à Guayaquil le siège du gouvernement; c'était en outre abandonner les provinces de l'intérieur à la merci d'une soldatesque sans frein et provoquer la guerre civile. Au nom de la ville délaissée, au nom de tous les intérêts compromis, le conseil municipal de Quito protesta contre l'illégalité et l'iniquité d'une pareille mesure. Ses énergiques réclamations parvinrent à la connaissance du public, grâce à l'héroïque dévouement de l'imprimeur Valentia, qui ne craignit point d'affronter la colère des deux despotes.

Cette colère devint bientôt du délire. Sur l'ordre du gouvernement, plusieurs conseillers municipaux, des vieillards aussi distingués par leurs talents que par leurs services, furent saisis et déportés. L'imprimeur Valentia condamné à l'exil quittait la patrie sous bonne escorte avec les docteurs Herrera, Mestanza et autres victimes de la tyrannie, lorsque ces malheureux prisonniers s'aperçurent qu'ils avaient affaire, non à des soldats, mais à des assassins. Arrivés dans la plaine de Cunchibamba, ils essayèrent de fuir, mais Valentia, monté sur un mauvais cheval, fut repris, attaché à un arbre et fusillé, pendant que ses compagnons, plus heureux, parvenaient à s'évader. Il n'y eut qu'une voix pour flétrir cet attentat aussi lâche que féroce. García Moreno prit la plume pour dénoncer au pays l'incarcération barbare de nobles généraux que tout le peuple vénérât et admirait. Les démocrates eux-mêmes stigmatisèrent le régime barbare qui s'imposait en Équateur. Alors, traqués de toutes parts, comme l'animal en fureur qui se jette sur le premier venu, les dictateurs ne distinguèrent plus entre amis et ennemis. Le docteur Moncayo, un des soutiens d'Urbina, fut appréhendé et jeté en prison. Le lendemain de cette arrestation, García Moreno écrivait: «Ce noble martyr vient d'être pris d'assaut par un des «chanoines» envoyés ici pour terroriser et assassiner les gens de cœur. Inutile de demander à ces magistrats de la mort quel crime a commis notre illustre compatriote. Chacun sait qu'aujourd'hui les exploits sanguinaires, les violences, les crimes, les assassinats, sont comptés par leurs auteurs comme titres de gloire. Moncayo gémit dans les fers pour avoir réclamé l'exécution des lois, blâmé la dictature et défendu

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 60

même grand justicier. On lut cette pièce comme on va voir les criminels marqués à l'épaule. C'était bien le despote dans sa hideuse laideur; c'était bien ses séides, peints au naturel et très reconnaissables sous le voile transparent du pseudonyme. On éprouva l'intime satisfaction que durent ressentir les cœurs honnêtes lorsque l'anathème tomba des lèvres du Maître sur les hypocrites pharisiens.

Urbina frémit de rage, mais devant l'effervescence publique il crut prudent de dissimuler. Poursuivre García Moreno, c'était attirer l'attention sur le portrait sorti de sa plume et par là même en multiplier les exemplaires; le déporter sans aucune forme de procès, c'était peut-être provoquer une insurrection. Il voua une haine implacable à l'homme qui venait de le fustiger devant tout le pays, attendant toutefois pour se venger une occasion moins compromettante.

García Moreno n'était pas d'humeur à le faire attendre longtemps. L'ode «à Fabius» inaugurait une guerre à outrance, dans laquelle il ne reculerait pas devant le sacrifice de sa vie pour délivrer sa patrie. Familiarisé, comme il le dit lui-même, avec les «images sanglantes», il prévoyait qu'un jour «le poignard ou la balle d'un scélérat» lui percerait le cœur. Cette sinistre perspective, il l'a bien montré depuis, ne pouvait l'émouvoir. Il entreprit donc de continuer l'agitation au moyen de sa vaillante plume, afin de réveiller dans les masses, avec la honte de la servitude, les nobles passions qui donnent le courage de s'en affranchir.

Un mois à peine après le cri d'alarme qui avait retenti dans tous les cœurs, le 8 mars 1853, de concert avec quelques amis, il fit paraître un journal hebdomadaire intitulé: *La Nación*. Ce titre indiquait suffisamment l'idée des rédacteurs: la nation esclave allait tous les huit jours agiter ses chaînes et protester contre l'oppresser.

Dans le premier numéro, García Moreno traçait un programme net et fier. On relevait de dessous les pieds du président le drapeau de la civilisation catholique, le vrai drapeau de la patrie. On l'arborait intrépidement en face de l'ennemi. «Il était temps, disait-on, de déchirer tous les voiles et de montrer au pays que, sous le gouvernement des radicaux, la loi constitutionnelle n'est qu'un leurre, la souveraineté du peuple une chimère, et les garanties légales de ridicules fictions.» On apportait en preuve les illégalités sans nombre, les proscriptions, les crimes honteux qui composaient l'histoire du dictateur. Les principes étaient fermes, le style nerveux, le ton d'une ironie sanglante.

Urbina comprit que *La Nación* allait devenir une véritable machine de guerre contre son gouvernement. Il avait pu tolérer une poésie fugitive, mais la seule pensée d'une feuille périodique d'opposition le rendit furieux. En vertu de son pouvoir discrétionnaire sur la presse, il informa García Moreno que, s'il osait lancer un second numéro de *La Nación*, lui et ses complices seraient inexorablement déportés, ce qui signifiait internés au milieu des sauvages du Napo, ou fusillés dans un défilé quelconque par une escouade de *Tauras*. Le commandant général de Quito reçut l'ordre de lui notifier cet ukase.

— «Dites à votre maître, lui répondit García Moreno, qu'aux nombreux motifs de continuer le journal, se joint maintenant celui de ne point me déshonorer en cédant à ses menaces.»

La ville entière, vivement surexcitée, observait avec attention ce duel d'un nouveau genre. Au jour marqué, parut le second numéro de *La Nación*, plus fort, plus agressif que le premier. Comme on n'avait pas longtemps à vivre, il fallait s'expliquer clairement. Sous ce titre: «Politique du cabinet», on lisait en tête du journal une critique violente des actes du gouvernement depuis son origine; puis, García Moreno libellait contre Urbina ce formidable réquisitoire:

«On aurait pu croire que le gouvernement usurpateur chercherait un titre de légitimité dans le bien qu'il ferait au peuple. Vain espoir! Plein de témérité et d'insanité, il veut dominer par la terreur; il voile son impuissance sous les apparences de la force: il met sa gloire à insulter

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 42

de stigmates indélébiles... Aucun des vices qui ont souillé l'humanité en de longs siècles de perversité ne lui est inconnu: trahison, parjure, escroquerie, brigandage, barbarie, sauvagerie, rien n'y manque. Son ignoble vie est racontée, chapitre par chapitre, dans les articles du Code!

«Et ce composé de toutes les corruptions, ce monstre qui par son contact déshonorerait jusqu'à l'échafaud, il triomphe, il règne, il vit en paix! De sa voix perfide, il fait appel au peuple imbécile, pour l'outrager ensuite avec un cynisme brutal. Et le peuple ainsi torturé pleure et... se résigne. La probité proscrite est réduite à se cacher, traquée pour délit d'innocence, exposée aux embûches du délateur vendu qui l'espionne.

«Fuis loin d'ici, te dis-je, et ne tarde pas. N'espère point améliorer par la patience ta condition misérable: le sentier de l'honneur ne mène point à la fortune. Celui qui poursuit sa marche audacieuse jusqu'au sommet des hautes montagnes n'obtient d'autre résultat que de s'approcher de la foudre; mais, s'il laisse les Andes pour les vallées fécondes de la Terre de Feu, il arrête bientôt ses regards enchantés sur les campagnes fleuries et les bois verdoyants. Ainsi l'homme intrépide qui gravit les cimes orageuses de la vertu marche sûrement à sa ruine, tandis que le méchant, dans les sentiers de l'ignominie, recueille fortune et jouissances.

«Veux-tu à toute force arriver à l'opulence ou au pouvoir? Tu n'as qu'à regarder autour de toi pour découvrir le secret. Sois menteur, calomniateur, voleur; profane à tout propos les noms de patrie et de liberté; bassesses ignobles, adulations hypocrites, noires dissimulations, n'épargne rien. Fais du sordide intérêt ta loi suprême, et tes infortunes disparaîtront comme les terreurs d'un songe.

«N'entends-tu pas le cynique Espino entonner l'*hosanna* triomphal sur les pas du vainqueur du jour? Que le malheureux monte au Golgotha, Espino le poursuivra de ses cris de mort. Eh bien! de trahison en trahison, sa vie se déroule paisiblement, comme un torrent de lave impure s'écoule, au milieu des cendres et des quartiers de roche, sur les flancs déchirés du Sangai. Et Corredor, et Viperino, et tous ces rebelles qui doivent leurs galons, non aux luttes guerrières, mais aux lâches séditions; et ce renégat de Turpio Vilio, qui se donne à tous les partis pour les vendre tous; n'ont-ils pas fini par émerger de la poussière, et par conquérir la célébrité de l'ignominie?

«Sur cette terre de malédiction, à quoi servent la loyauté, la bravoure, la constante honorabilité, l'héroïsme d'un grand cœur qui poursuit la gloire, même au prix de la vie? L'ingratitude l'abreuve de son fiel, l'envie lui distille ses poisons, et trop souvent le poignard d'un assassin!... Telle est la récompense que l'Équateur réserve à la vertu. Malfaiteur ou malheureux, pas d'autre alternative: choisis bien vite, avant que la sombre disgrâce ne t'enveloppe de son voile funèbre.

«Mais non! intrépide et magnanime, méprise ces lâches calculs. Incline la tête sous le couteau, jamais sous l'affront. Que la grande voix de l'ouragan résonne, que la foudre éclate et tombe: reste immobile et sans peur. Ils pourront te traîner à l'échafaud, mais non t'avilir.

«Je sais, oui, je sais le sort qui m'attend. De sombres présages attristent mon âme, des images sanglantes tourbillonnent autour de moi dans mes nuits agitées. Je vois, je vois l'avenir qui s'ouvre devant moi; je sens les dures épines qui vont blesser mon front. J'approcherai de mes lèvres le calice des douleurs... la balle d'un scélérat me percera le cœur!... Mais si ma patrie, délivrée de l'oppression qui l'étouffe, peut enfin respirer librement, c'est avec joie que je descendrai au tombeau.»

Il est difficile de se figurer l'impression que produisit cette espèce d'éruption volcanique sur des natures équatoriales, inflammables comme la poudre, à ce moment surtout où personne n'osait espérer un vengeur. Plusieurs fois déjà, García Moreno avait exercé sa verve satirique aux dépens des puissants, jamais avec cette énergie solennelle d'un homme qui, à défaut de juges, se fait lui-

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 41

suffisait point à Urbina, qui guettait cette circonstance pour se débarrasser de tout contrôle et s'engraisser aux dépens du peuple. N'osant employer la force pour dissoudre le Congrès, il eut recours à la ruse. Onze députés à sa dévotion désertèrent lâchement le poste d'honneur qu'on leur avait confié et, par cette manœuvre déloyale, rendirent impossible toute délibération de l'assemblée. Faute du nombre de votants exigé par la Constitution, la représentation nationale fut anéantie de fait, pour faire place à une nouvelle dictature qui prit le nom de «Direction suprême de la guerre». Après avoir créé Urbina général en chef de l'armée, Robles, le «Directeur suprême», partit pour Guayaquil muni, disait-il dans une adresse à la nation, «des pouvoirs que le peuple lui avait confiés». Robles se moquait du peuple, après avoir foulé aux pieds ses représentants. Il oubliait, l'insensé! qu'on n'entreprend pas une guerre avec l'étranger en laissant derrière soi une nation au paroxysme de la fureur. Mais Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre.

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 59

Cette irritation, ce dédain blessèrent au vif les membres du sénat. Le message fut discuté avec une sanglante acrimonie. Plusieurs sénateurs du parti démocratique mirent le gouvernement au défi de nier les charges qui pesaient sur lui. «Oui ou non, le cabinet avait-il eu la pensée de dissoudre les chambres? Oui ou non, avait-il essayé de mutiler le sénat pour empêcher le cours de ses sessions? Oui ou non, avait-il décrété la translation de la capitale à Guayaquil, malgré l'interdiction formelle du Congrès? N'est-ce pas à cause de ce décret, déjà rédigé, qu'un ministre avait démissionné, sans qu'on pût trouver un homme pour ramasser son portefeuille?» García Moreno mit à néant le message, prouvant que le gouvernement possédait les moyens de résister à l'ennemi, c'est-à-dire des hommes et de l'argent, et que, s'il exigeait des pouvoirs arbitraires, c'était uniquement pour continuer ses brigandages.

Après deux jours de délibération, la ville entière participait à l'effervescence qui animait les sénateurs. Urbina voulut en finir. Comme García Moreno ne manquait pas une occasion de le mettre en scène et de lui attribuer tous les crimes imputés au gouvernement, Urbina donna l'ordre à une escouade de *Tauras* de se porter le lendemain à la barre de l'assemblée et d'arrêter en pleine séance le terrible lutteur s'il se permettait de nouvelles invectives. Heureusement la capitale était en éveil par la crainte d'un coup d'État. Le bruit de ce guet-apens ayant transpiré dans le public, les jeunes gens, enthousiastes de García Moreno, le supplièrent de ne pas assister à la séance du lendemain parce que les sbires apostés par Urbina n'hésiteraient pas à l'assassiner. Il répondit que jamais il ne reculerait devant ces vils criminels, ni devant un danger quelconque. En effet, à l'heure accoutumée, il se rendit au vieux couvent de Saint-Bonaventure, où le sénat tenait ses séances. Dès son arrivée, il se trouva escorté d'une nombreuse compagnie de jeunes patriotes accourus de tous les points de la ville pour le défendre en cas de besoin.

Cette garde improvisée n'était point inutile. Les *Tauras*, à leur poste, l'œil enflammé, l'épée au poing, la menace à la bouche, regardaient fièrement l'assemblée. Le public attendait avec effroi le dénouement d'une tragédie si bien préparée, quand García Moreno reprit les débats avec plus d'animosité que la veille. Jamais il ne fut plus agressif ni plus mordant. Amené par son sujet à dépeindre les brutalités du gouvernement, son mépris de la loi, de la Constitution, des assemblées souveraines, il s'interrompt tout à coup et, désignant du geste les odieux sicaires debout à la barre, il dénonce d'une voix vibrante l'abominable projet d'Urbina contre la représentation nationale ainsi que la lâcheté de ces soldats transformés en bourreaux. Il les presse, les poursuit tellement de ses paroles enflammées, que les malheureux perdent contenance et quittent la salle en tremblant. Le retrait des pouvoirs fut enfin voté à une grande majorité. Après la séance, les *Tauras* stationnaient à la porte du couvent, bien décidés à mettre la main sur García Moreno au moment où il regagnerait sa demeure, mais les patriotes avaient deviné leur dessein. Au sortir de la salle ils entourèrent le vaillant tribun, le comblèrent de félicitations et le reconduisirent triomphalement à son domicile.

Les deux despotes crurent qu'il serait plus facile d'intimider la chambre des députés. Pendant qu'elle délibérait à son tour sur le retrait des pouvoirs, Robles fulmina un nouveau message contre l'opposition; les sbires d'Urbina se montrèrent chaque soir, le poignard en main, près de la demeure des députés hostiles, comme pour leur signifier le sort qui les attendait; mais rien ne put décider la majorité à laisser la nation sous l'arbitraire de ces deux misérables, mille fois plus à craindre que les flottes du Pérou: elle vota le retrait des pouvoirs.

Toutefois le Congrès prouva bientôt qu'en opposant une inébranlable barrière au despotisme dictatorial, il n'entendait nullement mettre obstacle à la défense nationale. Dans les premiers jours de novembre, parvint à Quito la nouvelle du blocus de Guayaquil. Les deux chambres offrirent immédiatement leur concours au gouvernement avec l'intention de voter les ressources nécessaires en hommes et en argent pour soutenir l'honneur et l'indépendance de la nation; mais cela ne

l'opinion. Fier de récolter la haine pourvu qu'il sème l'effroi, il dirait volontiers comme Tibère: *Oderint dum metuant!* Qu'on me haïsse pourvu qu'on me craigne!

«Dans notre système actuel d'administration, on n'aperçoit pas le moindre atome d'esprit, de cœur ou de bon sens. Le trésor est à sec, le budget de l'année courante dévoré, le soldat sans solde. N'importe! au lieu d'introduire dans les finances une économie sévère et de réduire les dépenses militaires, on continue les dilapidations, les négociations ruineuses, les malversations les plus révoltantes. On maintient sur pied une armée déguenillée et affamée, insuffisante pour une guerre extérieure, écrasante pour un pays pauvre et ruiné. Avec tout cela, le gouvernement affecte des airs belliqueux qui font pitié. S'il se rencontre quelque part un jeune rodомont aussi couard que rapace, aussi rapace qu'insolent, on peut être sûr que ce propre à rien deviendra gouverneur d'une province ou premier magistrat d'un canton. Il volera, il écrasera le peuple jusqu'à ce qu'il ait enfin lassé sa stoïque patience.»

Après ce tableau de la politique gouvernementale, García Moreno rappelait les crimes commis contre l'Église et notamment la scandaleuse et brutale expulsion de la Compagnie de Jésus. Il montrait comment «un perfide et lâche conspirateur n'avait pas craint d'acheter la protection d'un État voisin au prix du sang du juste et de l'honneur national; comment une assemblée prostituée, composée de toutes les incapacités, plus platement servile que le parlement de Cromwell, n'avait pas reculé devant l'exécution de l'infâme complot tramé par un assassin et un traître; comment elle avait voté son décret de proscription, dans le huis-clos d'une session secrète, à la dernière minute de son existence, et comme en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre les cris de réprobation d'un peuple exaspéré». Il stigmatisait enfin la barbarie de l'exécution et l'ignoble conduite d'un gouvernement assez éhonté pour calomnier ses victimes avant de les torturer. «Honte éternelle, ajoutait-il, à ces lâches oppresseurs de l'innocence, à ces implacables persécuteurs de la vertu!»

En guise de conclusion, il dépeignait avec son pinceau d'artiste les terreurs et les affolements de ce gouvernement sans boussole. «C'est, disait-il, un homme ivre, à la démarche incertaine, à la vue trouble, à la voix balbutiante. Il fait mille détours pour trouver son chemin, heurte à toutes les bornes, et attribue ses vertiges à la hauteur des édifices. Toujours vacillant, il se plaint qu'on le pousse et qu'on lui fait perdre l'équilibre. Il roule des yeux hagards, lève la main pour saisir une ombre tenace, sans se douter qu'elle est produite par son propre corps. Il accuse le soleil et se plaint qu'il fait nuit en plein midi, parce que ses yeux obscurcis ne distinguent plus les objets. Épouvanté, il affirme que le sol tremble, parce qu'il ne tient plus sur ses jambes, jusqu'à ce qu'enfin, haletant, somnolent, n'en pouvant plus, il tombe et s'endorme pour cuver son vin. C'est la parfaite image de notre gouvernement: il prépare sa chute, et sa chute sera celle d'un ivrogne.»

García Moreno ne se faisait aucune illusion sur le dénouement de cette tragédie. Avec un dévouement digne des anciens Romains, il sacrifiait à l'amour de la patrie son repos et son bonheur. Il avait trente-deux ans; il venait d'épouser une femme digne de lui; un avenir brillant s'offrait à ses regards. Lancer sa feuille, c'était l'exil, mais c'était aussi pour l'homme néfaste qui égorgeait son pays un coup de massue capable de l'étourdir. La persécution qui allait l'atteindre rendrait le persécuteur plus odieux encore et réveillerait dans les cœurs la noble passion du devoir. Sans hésitation il lança sa feuille et attendit le bourreau.

*La Nación* parut dans la matinée du 15 mars 1853: deux heures après, Urbina signait l'arrestation de García Moreno. L'irritation du président ne connaissait plus de bornes, mais l'exaltation du peuple croissait aussi. Averti que la police avait reçu l'ordre de le saisir, García Moreno sortit de sa demeure, escorté de deux complices comme lui décrétés d'exil, et se rendit sur la place publique afin de forcer les sbires à l'appréhender en pleine rue devant toute la population. De fait, on vit bientôt arriver les agents de la force publique, en nombre respectable. Après qu'ils eurent exhibé le

mandat d'arrêt, les trois prisonniers montèrent à cheval sans opposer de résistance; puis saluant leurs amis, ils sortirent de Quito sans savoir où leur escorte allait les conduire.

Au silence de mort qui accueillait cette nouvelle infamie, à la sombre indignation peinte sur tous les visages, aux larmes qui coulaient de tous les yeux, Urbina put savoir combien il était craint, mais aussi combien il était détesté. Évidemment le cœur du peuple accompagnait l'exilé, et tous allaient l'attendre comme un libérateur.

Députés et sénateurs avaient suivi avec attention les péripéties de cette longue négociation qui paraissait devoir se dénouer par une guerre avec le Pérou. Tout en blâmant les formes peu courtoises des diplomates équatoriens, ils s'accordaient à trouver injustes les revendications de Castilla. Aussi, quand Robles réclama du Congrès les pouvoirs extraordinaires nécessités par la situation, les représentants, sous la seule inspiration du patriotisme, rendirent un décret qui autorisait le gouvernement «à transporter le siège de l'État à Riobamba ou à Cuenca tout le temps que durerait le péril actuel, et de plus à contracter un emprunt de trois millions de piastres». Toutefois pour ne pas confier des pouvoirs illimités à des autocrates tels qu'Urbina et Robles, le Congrès spécifia certaines restrictions, par exemple la défense de transférer la capitale à Guayaquil ou de conserver après la guerre les facultés exceptionnelles dont le gouvernement se trouvait momentanément investi.

Telles étaient les dispositions des représentants et l'on peut dire de tous les citoyens, quand Urbina quitta son gouvernement de Guayaquil et revint s'installer à Quito, pour exercer au nom de son comparse les pouvoirs dictatoriaux, je veux dire ses basses vengeances. Le recrutement des soldats s'opéra d'une manière arbitraire et de façon à froisser toutes les populations. On décréta des emprunts forcés, dont la répartition injuste et souverainement déloyale excita de telles fureurs qu'il fallut mettre la troupe sur pied pour en opérer le recouvrement. Le gouvernement paraissait faire ses préparatifs de combat, non contre le Pérou, mais contre l'Équateur. Diverses nouvelles plus ou moins alarmantes circulaient dans la capitale; on parlait ouvertement d'un coup d'État, de la dissolution des chambres, de la translation de la capitale à Guayaquil malgré le décret du Congrès. Le gouvernement, disaient les officieux, avait des baïonnettes pour se soutenir: les délibérations de casernes l'emporteraient sur les radotages des députés. Enfin, un écho de Guayaquil acheva de bouleverser les têtes: on racontait qu'Urbina et Robles traitaient de nouveau avec un agent des États-Unis de la cession des îles Galápagos contre une somme de trois millions de piastres. S'ils s'obstinaient à transférer le gouvernement à Guayaquil, cette mesure inconstitutionnelle au premier chef, absurde au point de vue de la défense, s'expliquait par la nécessité de fuir la capitale pour conclure ce honteux marché.

Sous le coup de l'émotion générale, le Congrès se réunit d'office afin de conjurer le nouveau danger qui menaçait le pays. Dans une séance des plus agitées, le sénat délibéra sur le retrait des pouvoirs extraordinaires concédés au gouvernement, en alléguant pour motif que l'imminence de la guerre avait disparu. «Le président, disait-on, ne semble pas croire à de prochaines hostilités; au lieu de fortifier son armée, il venait de dissoudre et de désarmer la garde nationale de Quito. Urbina n'y croyait pas davantage: autrement il n'eût pas quitté Guayaquil, le vrai poste du combat, pour demeurer dans la capitale, où sa présence n'était nullement requise.» García Moreno insista vivement sur la nécessité de dépouiller le gouvernement de pouvoirs facultatifs dont on abusait jusqu'à l'extrême licence; il montra le despotisme relevant la tête, et le devoir pour le Congrès de défendre la Constitution menacée. Après une discussion des plus orageuses, l'assemblée se sépara sans rien conclure.

Le lendemain, le président intervint dans la délibération par un message où l'indignation était jouée à merveille. «Il avait appris l'odieuse accusation, qu'on avait colportée jusqu'au sein du sénat. Lui, Robles, vendre les îles Galápagos! Il fallait que les sénateurs eussent été bien peu maîtres de leurs impressions pour discuter sérieusement une pareille imposture, suspecter la loyauté d'un soldat de sa trempe, mettre tout l'Équateur en émoi, donner au Pérou le spectacle de divisions intestines au moment où il s'apprête à envahir le sol de la patrie. Quelle indignité! Évidemment l'horrible faction de Flores avait mis en avant cette infâme calomnie. Du reste, si le président consentait à se défendre, c'était moins pour venger son honneur outragé que pour rejeter sur les sénateurs la responsabilité du décret par lequel ils allaient enlever au pouvoir le moyen de sauver la patrie» (message du 28 octobre 1858).

## CHAPITRE VIII

L'EXILÉ

1853-1856

« Le ministère a prouvé par ses mesures de rigueur et de vengeance qu'il avait conscience de son impopularité. Le peuple, au contraire, en opposant une invincible fermeté aux provocations d'une soldatesque arrogante, a montré que, pour vaincre des ennemis acharnés, l'union suffit, sans qu'il soit besoin de sortir de la légalité. Qu'il forme un corps solide et compact, et nul tyran ne pourra le subjuguier. Les gouttes de pluie dispersées dans les champs sont absorbées par la terre ou s'évaporent aux rayons du soleil; rassemblées au contraire, elles feraient un torrent impétueux dont la force irrésistible brise tous les obstacles. Ainsi une nation bien unie s'avance, d'un pas rapide, dans le sentier que lui ouvre la main de la Providence. »

Urbina comprit que cette défaite était un coup mortel porté à son despotisme jusque-là sans contrôle. Désormais il aurait dans les chambres à compter avec l'opposition, et de plus avec un peuple honteux de sa trop longue patience. Quatre ans auparavant, il avait fait empoigner pour le déporter au Pérou le sénateur élu de Guayaquil; mais qui donc oserait aujourd'hui mettre la main sur le sénateur élu de Quito? Le 15 septembre 1857, aux applaudissements de tout le peuple, García Moreno, entouré de ses collègues de l'opposition, prenait place au Congrès.

La session législative s'ouvrit par un de ces messages optimistes qui feraient sourire de pitié si la littérature officielle pouvait exciter dans l'âme un sentiment quelconque. Robles « adressait de ferventes actions de grâces au suprême Législateur de ce que la République, pendant cette première année de l'administration nouvelle, avait suivi une marche tranquille, normale, constitutionnelle et progressive à l'intérieur, cordiale et harmonieuse avec les nations étrangères ». On était bien en procès avec le Venezuela, en discussion avec la Nouvelle-Grenade, en délicatesse avec le Pérou, mais ces dissonances ne brisaient point l'harmonie. À l'intérieur, un gouverneur de province avait failli périr sous les coups de ses subordonnés; mais on avait fini par s'arranger avec les mutins. L'instruction publique, l'armée, les finances étaient en désarroi; mais rien de tout cela n'arrêtait la marche du progrès. Quant au scandale électoral, le gouvernement préparait un petit projet de loi destiné à ruiner l'influence et l'action des municipalités, afin de laisser au gouvernement le soin de diriger les électeurs sans aucune opposition.

En dépit de ses affirmations emphatiques, les relations avec les puissances étrangères n'étaient ni « cordiales » ni « harmonieuses ». Depuis longtemps déjà une question litigieuse, relative aux frontières, tenait en agitation l'Équateur et le Pérou. En vue d'amortir sa dette extérieure, l'Équateur avait cédé à ses créanciers anglais et américains des terrains assez considérables dans la province orientale, terrains incultes, forêts vierges, contrées absolument improductives, que les émigrants coloniseraient à leur profit, mais dont l'État conservait le haut domaine. Le Pérou réclama contre cette aliénation d'un territoire qu'il prétendait injustement lui appartenir en vertu d'anciennes délimitations. À l'apreté des revendications se joignait une antipathie profonde pour Urbina et Robles, antipathie du reste parfaitement justifiée.

Le général Castilla, président du Pérou depuis 1856, avait refusé de se faire l'exécuteur des hautes œuvres d'Urbina contre Flores. Urbina voulait absolument fermer tous les ports d'Amérique à son ancien seigneur et maître, dont l'ombre seule lui donnait maintenant le cauchemar. Loin d'acquiescer à cet ostracisme, Castilla reçut Flores à Lima avec toutes sortes de démonstrations d'amitié et lui accorda même une pension. Selon ses habitudes, Urbina se vengea basement, favorisa des tentatives de révolution contre Castilla, dépouilla et emprisonna même des nationaux du Pérou, enfin prodigua l'insulte et l'outrage par ses scribes officiels à l'ambassadeur Caverro, qui de son côté révoltait les Équatoriens par sa hauteur et ses prétentions outrepassées. À la suite d'une correspondance diplomatique d'une nature très violente, Robles rompit les négociations avec Caverro, et lui envoya ses passeports. Castilla répondit par un ultimatum dans lequel il exigeait la réadmission de l'ambassadeur outragé et menaçait en cas de refus de bloquer immédiatement le port de Guayaquil.

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 56

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 45

Celui-ci s'attendait bien à un coup de force, mais il entraînait précisément dans ses vues de pousser le despote à multiplier les actes de brutalité afin de le mettre au ban de l'opinion. Il se présente donc, à l'ouverture des chambres, pour prendre possession de son siège. Le gouverneur de Guayaquil, l'âme damnée d'Urbina, l'ivrogne Robles, exécuta ponctuellement la consigne qu'il avait reçue du maître. Ses agents empoignèrent le sénateur sans plus de façon que s'il se fut agi d'un simple vagabond, et le traînèrent, après quelques jours de détention, sur un vaisseau de guerre qui le déposa sur les côtes du Pérou, dans le petit port de Paita.

García Moreno resta dix-huit mois sur cette plage déserte, enseveli dans un cabinet d'études au milieu de ses livres. Une fois dans la solitude, la passion de savoir, plus vivante que jamais, revint tourmenter son esprit, jusqu'à lui faire oublier les repas, la promenade, et jusqu'au soin de ses yeux fatigués et malades. Il ne sortit qu'une fois de ses méditations scientifiques, et ce fut pour répondre à l'odieuse Urbina qui, pour colorer ses mesures de proscription, accusait l'exilé d'avoir conspiré contre la sûreté de l'État.

« On m'accuse, dit-il, d'avoir conspiré contre le gouvernement, et d'avoir embauché les officiers de l'armée. Je réponds à mon accusateur qu'il en a menti. Si ce mot l'offusque, qu'il publie la preuve de ses accusations et les dénonciations des militaires embauchés par moi; oui, qu'il la publie, si le rouge de la honte peut encore se peindre sur son front d'airain. Non, je n'ai pas commis le crime de conspiration; si j'ai commis un crime, c'est celui de ne pas conspirer contre un régime d'oppression et d'ignominie, contre l'organisation du vol et du brigandage. Voilà le délit de lèse-patrie que je confesse et que je me reprocherai toujours.

« On m'accuse d'avoir qualifié de *prostituée* l'assemblée de Guayaquil et d'avoir affirmé que toutes les incapacités y étaient largement représentées. Oui, je l'ai dit, seigneur Espinel; et suis-je donc un conspirateur pour avoir délivré un brevet d'incapacité à des rustres qui ne pourraient pas même concourir avec l'âne de Balaam? Mais, dans ce cas, je conspire depuis que je suis au monde, car la nature m'a mis au cœur le penchant irrésistible de donner à chaque chose son vrai nom, et, comme Boileau, j'appelle un chat un chat, Urbina un traître, et la convention de Guayaquil une prostituée. De quelle épithète qualifier une assemblée qui, en dépit de la Constitution, de la justice, de la volonté du peuple, de l'honneur national, décrète la barbare expatriation des jésuites, uniquement parce que l'assassin Obando réclame du traître Urbina l'exécution d'un pacte infâme?

« La cause réelle de mon expulsion, c'est d'avoir créé un organe périodique pour dénoncer au peuple les abus et les crimes dont le gouvernement se rend journellement coupable. Le tyran ne put supporter cette voix importune, écho de la conscience publique et de sa propre conscience. Il étouffa cette voix; il me bannit de Guayaquil malgré l'inviolabilité parlementaire; il me bâillonna, sachant bien que j'aurais fait sans crainte le hideux tableau de ses brigandages. J'aurais dit pourquoi il refusait de rendre des comptes; comment six mille piastres ont disparu mystérieusement du trésor de Manabí; comment Urbina paye son médecin, le docteur Arcia, sur la caisse des contribuables; par quels moyens il tenta de s'approprier sept mille piastres, destinées à différents commerçants de Guayaquil et de Quito; avec quelle générosité il assigna au général Robles mille piastres au-dessus de sa solde ordinaire; avec quel désintéressement il remit vingt-sept mille piastres au receveur de Babahoyo sur les quarante mille que ce dernier devait verser au trésor. Vous avez craint ces révélations, et voilà pourquoi vous m'avez jeté hors de l'Équateur. »

Il termine cette véhémence catilinaire par ces accents prophétiques, véritable inspiration du patriotisme dont brûlait son grand cœur:

« Je pardonnerais à mes ennemis tout le mal qu'ils ont voulu me faire, s'ils eussent travaillé au bonheur de mon pays au lieu d'accroître chaque jour sa disgrâce et de ruiner ses espérances. Je leur pardonnerais, s'ils n'abusaient de la stupeur d'un peuple aux abois pour s'engraisser de sa chair

L'homme vraiment héroïque, c'est celui qui poursuit sa noble tâche aussi bien dans les revers qu'au milieu des succès, sans tenir compte des sacrifices auxquels il se condamne ni des dangers qu'il rencontrera sur son chemin. Ce caractère chevaleresque était si naturel à García Moreno qu'en suivant les sbires sur la route de l'exil, il pensait moins à son infortune qu'aux moyens à prendre pour délivrer son pays. Cependant, tout en rêvant de nouvelles luttes, il s'aperçut que l'odyssée menaçait d'être des plus aventureuses. La caravane se dirigeait, par les provinces du nord, vers la Nouvelle-Grenade. Sans doute, Urbina voulait confier les trois déportés à ses bons amis, les francs-maçons de Bogotá. En peu de jours, ils arrivèrent à Pasto, premier poste du territoire grenadin, où le gouverneur les fit incarcérer.

De pareils hommes on pouvait tout craindre. Estimant moins dangereux de tenter une évasion que de rester entre leurs mains, García Moreno profita d'un moment où la garde n'avait point l'œil sur lui pour franchir subtilement les portes de sa prison, traverser la ville à la faveur des ténèbres et se jeter dans la campagne. Quelques jours après, à la faveur d'un déguisement, il rentra à Quito pour combiner avec ses amis un nouveau plan d'attaque. Mais il s'aperçut bien vite que, si l'indignation était grande chez les conservateurs, ils n'avaient pas encore assez souffert pour regimber contre l'autocrate. Il prit alors le chemin de Guayaquil, voulant voir par lui-même avant de s'expatrier si, dans cette province plus ardente, il trouverait les esprits disposés à secouer le joug. Des entrevues secrètes avec ses amis politiques suffirent pour lui démontrer que le moment de la délivrance n'était point venu. Jugeant inutile dans ces conditions de prolonger son séjour au milieu de ses ennemis, il s'embarqua sur un vaisseau étranger qui faisait voile vers le Pérou.

Toutefois il acquit bientôt la preuve de l'immense influence que les protestations d'un homme de cœur exercent sur l'opinion publique, surtout s'il affronte l'exil et la prison, plutôt que de fléchir le genou devant un tyran. À peine sur la terre étrangère, il apprit que, malgré les déclarations furibondes des journaux ministériels, les conservateurs de Guayaquil l'avaient choisi comme leur représentant au sénat en vue du Congrès qui devait s'ouvrir au mois de septembre. C'était une condamnation de l'odieuse conduite du président et même une invalidation indirecte du décret d'exil, car la Constitution stipulait l'inviolabilité des membres du Congrès pendant la durée des sessions. En vain le gouvernement employa-t-il les moyens les plus iniques pour tromper ou intimider les électeurs; ils résistèrent à toutes les séductions, et García Moreno fut élu sénateur à une forte majorité. La résistance active portait ses fruits.

Cet affront, d'autant plus sanglant qu'il lui venait de sa bonne cité de Guayaquil, jeta le président dans une grande perplexité. Usant de son droit, García Moreno ne manquerait pas d'occuper son siège au Congrès, ni de profiter de l'occasion pour mettre à nu devant le pays les turpitudes du dictateur. Il fallait à tout prix conjurer cet éclat. D'un autre côté, après tant de méfaits révoltants, fouler aux pieds l'immunité d'un sénateur légitimement élu, immunité garantie par le pacte constitutionnel, n'était-ce point serrer trop violemment les freins et s'exposer à un soulèvement populaire? Urbina balançait les chances, et, comptant avec raison sur la servilité des députés comme sur le dévouement de son ami Robles, il décida que García Moreno ne siégerait pas au Congrès.

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 45

moyens de pression et d'intimidation dont sont coutumiers les pouvoirs d'aventure. Les municipalités suspectes de patriotisme, comme celle de Quito, furent désorganisées par d'indignes procédés; des chefs de police, arbitrairement destitués pour faire place aux hommes de poigne; les gardes nationaux, embrigadés par leurs chefs respectifs, afin de marcher aux urnes avec ensemble.

Même on ne rougit pas d'afficher au début de la période électorale l'édit concernant la provision des cures vacantes, afin d'influencer les candidats aux cures et bénéfiques, et par eux tout le public. Les agents de police et la troupe des employés furent lancés sur chaque électeur pour en faire le siège. Urbina comprenait, lui aussi, que son avenir dépendait du scrutin.

García Moreno dénonça au pays ces scandaleuses pratiques. « Vous nous disiez autrefois, s'écrie-t-il, que Flores s'éternisait au pouvoir par son adresse, sa force, et surtout la pression qu'il exerçait sur les électeurs; mais un tour d'adresse que n'a pas trouvé Flores, c'est de créer des gardes nationaux au moment de l'élection pour les faire voter militairement; un magnifique tour de force, c'est d'escorter les citoyens jusqu'aux urnes; le comble de la pression, ne serait-ce pas d'ouvrir un marché simoniaque de bénéfices ecclésiastiques? Équateur, les voilà ces hommes qui te vantent chaque jour la souveraineté du peuple! Voilà comme ils t'outragent en préparant ta ruine » (5 mai 1857).

Après trois mois de préparatifs, arriva le jour de la grande bataille. Pour animer ses troupes, García Moreno ne craignit pas de comparer cette lutte à celle de 1845: « Les 3 et 10 mai 1845, dit-il, vous avez enterré vos chaînes dans les tranchées de La Elvira, d'où vous pensiez qu'elles ne sortiraient jamais. Vous vous trompiez: pour être libres, il faut encore vous débarrasser d'Urbina, le plus méprisé mais aussi le plus astucieux des séides de Flores. En 1845, vous avez salué l'aurore de la liberté; en 1857, vous chasserez les nuages qui ont empêché le soleil de la régénération d'illuminer notre beau pays. »

Au moment du vote, les deux partis se trouvèrent en présence, comme deux corps d'armée prêts à fondre l'un sur l'autre. Les employés du gouvernement, transformés en espions, surveillaient chaque électeur pour surprendre le secret des votes. On ne s'approchait des urnes qu'en traversant les bataillons parqués sur la place. Leurs dignes officiers, l'épée au poing, répétaient les commandements du colonel Patricio Vivero, la terreur du pays. Des menaces, des injures même, étaient adressées aux citoyens calmes et inoffensifs. Irrités de ces violences, de nombreux jeunes gens appartenant aux meilleures familles de la capitale, décidés à repousser la force par la force pour maintenir la liberté du vote, vinrent se placer en escouades devant les soldats. Ceux-ci dégainèrent, les jeunes patriotes ripostèrent à coups de canne, et le sang coula dans les rues de Quito.

Néanmoins, en dépit de ses illégalités tyranniques, le gouvernement fut battu par García Moreno, qui l'emporta de haute lutte, entraînant après lui un assez grand nombre de candidats de l'opposition. Déroute pour le ministère, mais triomphe national dont l'organisateur ne manqua pas de faire ressortir l'importance pour l'avenir:

« Pénétré de cette vérité que l'union fait la force, et que pour vaincre il faut énergie et discipline, le peuple de Quito a sacrifié sur l'autel de la patrie les germes de division qui fermentaient dans son sein. La nation entière, enveloppant dans ses rangs enthousiastes tous les citoyens distingués par leur probité et leur patriotisme, s'est rendue aux urnes bien déterminée à exclure pour toujours du gouvernement le misérable tyranneau qui nous a perdus. Avec de tels combattants, la victoire ne pouvait être douteuse. En vain les agents ministériels prodiguèrent-ils promesses et menaces; en vain les officiers de la garnison entourèrent-ils l'urne électorale, comme l'avant-garde de la violence et du désordre, en vain versa-t-on le sang du peuple, le sang du peuple cette fois encore fertilisa le champ sacré de la liberté.

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 46

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 55

main ferme le but que poursuivait le nouveau journal.

«Quand une cité ensevelie dans les ténèbres d'une nuit profonde se livre aux douceurs du sommeil, un grand silence règne autour d'elle : c'est à cette heure que l'assassin saisit son poignard, quitte son repaire, et se rend sur le théâtre choisi par lui pour un nouveau crime. Sûr de l'impunité, car la nuit lui sert de voile et ses victimes sont endormies, il avance hardiment, attaque dans l'ombre la demeure paisible de l'honnête homme, et d'une main le dévalise pendant que de l'autre il s'apprête à l'égorger. Mais que soudain retentisse le cri d'alarme, que les citoyens émus se précipitent au secours de la victime, le brigand s'enfuit en jetant son butin.

«De même, une nation, abreuvée d'outrages, réduite au désespoir par une longue série de revers, cherche dans le sommeil, l'oubli de ses douleurs. Malheur à elle, si elle ne se réveille pas avant l'attentat final ! Malheur à ses fils, si au lieu de voler à son secours, ils se plongent dans un lâche repos, ou se livrent aux fureurs de la discorde !

«L'Équateur se trouve-t-il aujourd'hui dans cette effroyable passe ? Les actes, ou plutôt les scandales du gouvernement répondent douloureusement à cette question. Or, sachez-le, si dans une monarchie le silence des peuples est la leçon des rois, dans une république, c'est la mort à bref délai. Inutile de chercher en pays étranger la preuve de cette vérité : qu'il suffise d'évoquer le nom maudit d'Urbina, ce synonyme de toutes les infamies et de tous les crimes.

«Aujourd'hui que les urnes électorales vont décider de l'avenir de la république, le silence du peuple équivaldrait à l'atonie du cadavre. Aujourd'hui plus que jamais, il nous faut l'union loyale et le concours de tous les citoyens qui s'intéressent encore à l'honneur de la patrie. Voilà pourquoi nous agitions le drapeau de l'*Union Nationale*, persuadés que si nous marchons ensemble, on ne verra plus se hisser au pouvoir des misérables qui devront un jour de la justice gravir les marches de l'échafaud » (21 avril 1857).

Après ce coup d'épée aux engourdis, toujours très nombreux dans le parti de l'ordre, García Moreno les pousse aux urnes, l'épée dans les reins, en leur faisant remarquer que les électeurs primaires, dont les comices vont faire choix à l'occasion du renouvellement du Congrès, auraient à nommer plus tard le futur président. Il s'agissait donc ou de préparer la réélection d'Urbina ou d'éliminer à jamais le despote exécuté. À la pensée que cet homme de malheur pourrait régner encore sur son pays, le polémiste donne libre cours à son indignation :

«Cinq ans durant, il a fait peser sur nous son despotisme immoral, sans qu'un acte honorable ait légitimé son usurpation, ni couvert ses crimes aux yeux de la postérité. Bâillonner la presse pour étouffer la conscience publique, transformer les collèges en casernes, abrutir la nation en supprimant toute espèce d'enseignement, ériger le vol en système sous le nom d'emprunts forcés, décréter l'impunité des bandits à sa solde, calomnier pour persécuter, persécuter pour terroriser, exiler au désert des innocents, s'abreuver du sang et des larmes d'un peuple : tel fut le gouvernement d'Urbina à l'intérieur. Dans ses relations avec les nations étrangères, duplicité, mauvaise foi, mensonge, couardise, félonie : voilà sa politique. Et cet homme ressaisirait le pouvoir ! Et nous serions ainsi livrés au crime et à la barbarie à perpétuité ! Donc voter pour les listes ministérielles, c'est se déshonorer, car derrière ces noms se cache celui d'Urbina ! Hormis les employés besogneux ou les courtisans faméliques qui sacrifient le patriotisme au salaire, le peuple tout entier, las d'être victime, marchera comme un seul homme à la conquête de ses droits » (28 avril 1857).

À la suite de ces excitations virulentes, le peuple se réveilla en effet de sa longue léthargie. Les jeunes gens surtout, qui l'air malsain de la servitude n'avait pas eu le temps de corrompre, se préparaient à lutter énergiquement pour la bonne cause et pour l'homme héroïque qui les menait au combat. De son côté, le gouvernement, décidé à triompher *per fas et nefas*, employait tous les

comme de vils oiseaux de proie. Ils ont cru que la léthargie, c'était la mort, et, semblables à des chacals affamés, ils ont bondi sur le pauvre patient comme sur un cadavre. Ils ont cru que l'éternelle Providence permettrait toujours de décerner au brigandage un culte et à la prostitution des autels. Mais qu'ils se détrompent ! l'aiguillon de la douleur va tirer le peuple de son engourdissement, un cri de fureur s'échappera bientôt de toutes les poitrines, et le cadavre, retrouvant la chaleur et la vie, se redressera dans la conscience de son droit et le sentiment de sa dignité. Vienne alors l'heure de la justice, et nous jetterons à la côte la horde des tyrans. Avant peu, quiconque voudra trouver Urbina, ira chercher sa tombe dans le champ réservé aux infâmes et aux parricides. »

García Moreno entrevoyait le jour de la délivrance, parce que, grâce à ses excitations énergiques, les tyrans n'avaient pu assez chloroformiser le peuple pour le rendre insensible à leurs attentats. Sans doute ce peuple laissait sous ses yeux ébranler la morale et la religion, les deux colonnes de la société ; mais, à ses sourds rugissements, on entrevoyait le moment où l'instinct de conservation lui arracherait le cri redoutable qui met en fuite les assassins. Alors, si un homme se rencontrait, capable de faire l'œuvre de Dieu, la nation se relèverait de ses ruines. L'ardent patriote pressentait vaguement qu'il était cet homme, et que la plume bientôt devrait le céder à l'épée. Il résolut donc, pendant qu'Urbina comblerait la mesure de ses iniquités, de consacrer à son propre perfectionnement le temps qu'il devrait passer encore sur la terre étrangère. Et comme il ne pouvait dans ce désert de Paita, sans maîtres et sans ressources, pousser bien loin ses observations scientifiques et politiques, il prit le parti de traverser une seconde fois les mers et de demander asile à la France. Vers le mois de décembre 1854, il dit adieu à ses compagnons d'exil et s'embarqua pour Panamá. Un mois après, il arrivait dans la capitale de la France.

Paris est pour les étrangers de toute provenance et de toute condition, européens, asiatiques, américains, littérateurs ou politiques, exilés ou touristes, la ville par excellence des plaisirs et du *dolce farniente*. C'est la Babylone moderne : dans ses murs, on trouve peu de Juifs qui pleurent Jérusalem, je veux dire la patrie absente. García Moreno n'allait-il pas, après tant d'autres, se laisser prendre au sourire de la grande fascinatrice, et subir, après avoir résisté dix ans aux tyrannaux de son pays, le joug d'une tyrannie plus ignoble et plus impérieuse ? À trente-trois ans, à deux mille lieues de ses montagnes, après un long internement dans les sables de Paita, n'irait-il pas chercher dans les plaisirs faciles l'oubli de ses chagrins ? Sans doute, il emportait dans son cœur l'image de son pays martyrisé ; mais, à cette distance, on n'entend ni les cris des persécutés, ni le râle des victimes, et l'on s'endort, comme Renaud, aux pieds d'une nouvelle Armide. Que de belles âmes ont connu ces défaillances !

L'exilé de Quito n'eut pas même à combattre cette tentation. Son cœur était trop élevé, son tempérament trop chrétien, son caractère trop énergique, pour dévier un instant du chemin de l'honneur. D'ailleurs, le pressentiment dont nous avons parlé, pressentiment qui ne manque jamais aux grandes âmes, l'avertissait qu'avec le temps il aurait quelque chose à faire pour son pays. Or, pour travailler à la régénération d'un peuple, il faut monter, non descendre. Il le comprit, et Paris devint le Manrèse où tous les nobles germes déposés par Dieu dans son cœur reçurent leur complet épanouissement.

Nos lecteurs se souviennent de sa constante passion pour l'étude et de ses brillants succès à l'Université de Quito. Depuis ses jeunes années, malgré ses devoirs d'avocat, ses préoccupations et travaux politiques de chaque jour, il n'avait jamais cessé d'approfondir la science du droit, de l'histoire, et surtout les sciences naturelles et mathématiques. Il professait un culte spécial pour la chimie, et ce qu'il chercha de prime abord à Paris, ce furent des maîtres, des instruments, des laboratoires. Il eut la bonne fortune de trouver, dans l'illustre naturaliste Boussingault, un professeur distingué entre tous. Boussingault avait vingt ans auparavant parcouru l'Équateur,

étudié ses volcans, distancé Humboldt lui-même dans l'ascension du Chimborazo : il se lia d'amitié avec ce singulier exilé, qui trouvait moyen de pénétrer dans le cratère du Pichincha, en même temps qu'il travaillait à endiguer les torrents de lave impure du volcan révolutionnaire. Malgré ses nombreuses occupations, l'illustre maître consentit à le recevoir au nombre de ses élèves privilégiés.

Dès lors, García Moreno reprit la vie d'étudiant, d'étudiant reclus, sans autres compagnons que ses livres. Confiné dans un appartement très modeste, rue de la Vieille-Comédie, loin des boulevards tumultueux, des théâtres bruyants, de la foule oisive, il se levait de grand matin, travaillait toute la journée, et, bien avant dans la nuit, les habitants du quartier voyaient briller la lampe qui veillait à côté de l'infatigable chercheur. Aussi les maîtres de la maison où il était logé, ses commensaux et jusqu'aux simples serviteurs, témoignaient-ils le plus profond respect pour cet étranger dont la vie et les habitudes contrastaient si étrangement avec l'immoral vagabondage du trop fameux quartier latin.

Il écrivait en ce temps à l'un de ses anciens compagnons d'exil : «J'étudie seize heures par jour, et, si les jours en avaient quarante-huit, j'en passerais quarante avec mes livres, sans broncher. » De fait, ces seize heures de travail opiniâtre lui paraissant trop courtes, il voulut économiser les quelques minutes consacrées à une distraction bien inoffensive. Comme tous les Américains, il était grand fumeur. Aussi, en passant aux Antilles pour se rendre en France, avait-il fait une ample provision de cigares de qualité superfine. Un jour qu'un de ses amis, sur le point de retourner en Équateur, lui faisait ses adieux, García Moreno lui offrit pour son voyage le coffret qui contenait son trésor. Son interlocuteur lui faisant observer qu'il ne trouverait rien de comparable à Paris, tandis que lui serait bientôt à la source : «Prenez, lui dit-il, vous me rendez un grand service. Il me faut étudier, étudier toujours, et je ne veux plus perdre le temps que je passe à allumer ces malheureux cigares. »

Avec un pareil régime, il fit en peu de temps des progrès merveilleux. Il recevait les leçons du professeur en compagnie d'un Américain du nord, familiarisé depuis deux ans avec les matières dont il entreprenait l'étude. «Il sera peut-être difficile de vous mettre à son niveau, avait dit le maître. — Nous essayerons, répondit l'élève», et en quelques semaines, il avait atteint son compagnon. Il trouva bientôt que celui-ci marchait lentement, trop lentement à son gré. Le malheureux Yankee, piqué au vif, jura de le suivre ou de mourir à la tâche, et tint si bien son serment que l'excès d'application le conduisit au tombeau cette année-là même. D'une constitution robuste, habitué depuis l'adolescence à se surmener sans pitié, García Moreno ne souffrit aucunement de ce labeur exagéré.

Pour se délasser, il se mettait au courant du mouvement politique, littéraire, industriel et militaire de la France. Il étudiait spécialement nos collèges, nos lycées, nos écoles primaires, en un mot, l'organisation de l'instruction publique. Rien ne lui était indifférent, parce qu'il ne voulait rester étranger à aucune des connaissances qu'un homme d'État doit posséder. Une fois renseigné sur les méthodes, sur les systèmes, il se réservait de les juger à la triple lumière de la religion, de l'expérience et du bon sens.

Paris fut donc pour García Moreno une école de haute science ; mais, par la grâce de Dieu qui voulait faire de cet homme un instrument de salut pour tout un peuple, «cette vaste fabrique d'antéchristes et d'idoles» (ainsi Louis Veillot nommait Paris) devint encore pour lui le foyer de la vraie vie chrétienne. Depuis plusieurs années, sa piété, autrefois si fervente, s'était sensiblement refroidie. Les luttes politiques et les préoccupations de la science avaient trop absorbé son âme, et naturellement cette surexcitation des facultés intellectuelles avait fini, en desséchant le cœur, par compromettre la vie surnaturelle. Quand il disait, dans sa belle défense des jésuites : «Je suis catholique, je suis fier de l'être, *bien que je ne puisse compter au nombre des chrétiens fervents*,

ceux qu'on appelait déjà *les deux jumeaux*, Urbina et Robles.

À peine était-il arrivé que les distinctions les plus flatteuses et les plus honorables vinrent le chercher avec un empressement d'autant plus marqué qu'on voulait, en l'exaltant, rabaisser ses persécutés. La municipalité de Quito le nomma *Alcade*, emploi qui correspond à celui de juge en première instance. Quelque temps après, la charge de recteur de l'Université étant devenue vacante, les docteurs, investis du droit de nomination, n'hésitèrent pas à la lui conférer comme au plus digne d'occuper ce poste éminent, mais difficile. Il fallait relever l'enseignement du mépris dans lequel il était tombé sous l'administration précédente, et opérer pour cela des réformes radicales que n'accepterait jamais le gouvernement de Robles. Toutefois García Moreno se mit à l'œuvre, résolu de faire le possible en attendant des temps meilleurs. Il stimula au travail les professeurs et les élèves en accordant les grades non plus à la faveur, mais au savoir. Lui-même présidait aux examens, écartant impitoyablement tout candidat incapable. Cette mesure contraignit les étudiants à fréquenter les cours, en dépit de la liberté que leur octroyait la loi des études.

La Faculté des sciences n'existait que de nom. Elle n'avait ni professeurs, ni cabinet de physique, ni cabinet de chimie, ni laboratoires, ni instruments d'aucune sorte. Le gouvernement estimait les expériences dangereuses, et en tout cas trop coûteuses. Tout dévoué à son œuvre, García Moreno fit présent à l'Université d'un magnifique cabinet de chimie qu'il avait apporté de Paris pour son usage personnel, et se chargea lui-même d'enseigner cette science, alors presque inconnue. Ses élèves apprécieraient bientôt l'étendue de ses connaissances, sa puissance d'investigation, et surtout la ténacité de sa mémoire qui lui permit de réciter un jour, sans hésiter un instant, toute la nomenclature des éléments simples. Aux leçons quotidiennes il ajouta des cours publics, dans lesquels il montra par des expériences saisissantes l'application des sciences à l'agriculture et à l'industrie, de manière à en faire ressortir, même aux yeux des plus aveugles, l'excellence et l'utilité. Aussi tous l'admiraient, mais particulièrement les jeunes gens, que passionne et subjugué toujours la flamme du génie, jointe à l'énergie du caractère.

Cependant le plaisir de présenter à ses compatriotes ces «verroteries de l'Europe» ne lui faisait pas oublier le grand but à poursuivre, c'est-à-dire la délivrance de son peuple. Il considérait les charges publiques comme un acheminement aux fonctions parlementaires qui lui permettraient de débattre les grands intérêts de la nation. Aussi, comme en mai 1857 devait avoir lieu l'élection des membres du Congrès, il résolut d'entrer au sénat avec quelques-uns de ses amis politiques et d'y arborer enfin le drapeau de l'opposition en face des adulateurs dont le pouvoir s'entourait depuis cinq ans. Il n'ignorait pas qu'il faudrait forcer les portes, mais on ne sauve point sans combattre un pays livré à la Révolution.

Pour poser sa candidature, il fallait créer un journal, arme dangereuse qui lui avait valu, à lui, trois années d'exil, et naguère aux rédacteurs d'*El Espectador* l'internement au milieu des sauvages. Il y avait tout à craindre si l'on dressait contre le gouvernement une nouvelle machine de guerre. Cette considération l'arrêta si peu que, quatre mois après son retour de France, paraissait à Quito le premier numéro de *La Unión Nacional* (21 avril 1857), organe électoral des candidats de l'opposition.

Le titre seul était un programme. Il s'agissait de grouper en faisceau tous les mécontents pour écraser sous cette coalition les candidats du gouvernement. Lors de l'élection présidentielle, Robles n'avait obtenu, sur neuf cents votants, qu'une majorité de soixante-dix-neuf voix. En brigandant dans une liste de conciliation tous les ennemis d'Urbina, catholiques déterminés, patriotes libéraux, démocrates avancés, on avait l'espoir de contrebalancer l'immense influence dont disposait le gouvernement au profit des candidatures officielles. Sans doute, on ne fonde rien avec des coalitions, mais ce sont d'excellents béliers pour démolir. García Moreno traça d'une

## CHAPITRE IX

### LE RÉVEIL D'UN PEUPLE

1857-1858

Pendant que García Moreno se préparait dans l'exil à son rôle de régénérateur, Urbina, comme tous les despotes, travaillait à la dégradation progressive du peuple, afin d'étouffer dans le naufrage universel des consciences toute idée de revendication ou de révolte. L'Église étant la première force vitale d'une nation, il fallait la détruire ou l'enchaîner. Le président n'eût point osé chasser les évêques et les prêtres comme il avait chassé les jésuites, mais il espérait, au moyen de ses prétendus droits, les corrompre ou les dominer. Prétextant l'insuffisance des casernes, il fit main basse sur les couvents pour y loger des soldats. De là des désordres qui achevèrent de ruiner la régularité déjà fort ébréchée. À la faveur des lois qui lui donnaient la haute main sur les séminaires, il choisit pour directeurs des hommes dévoués à sa politique, sans tenir aucun compte de la science ni de la vertu. L'instruction publique ne trouva point grâce devant cet incendiaire. On vit bientôt les collèges transformés en casernes, les leçons suspendues pour un temps indéterminé, les écoles primaires complètement abandonnées. L'Université aurait pu faire entendre une voix accusatrice, Urbina la tua par une loi dite de la liberté des études, qui autorisait les élèves à prendre leurs grades, sans suivre les cours des facultés. De là paresse, ignorance, abrutissement général de la nation.

Dès lors l'autocrate gouverna l'Équateur comme un pays de nègres ou d'ilotes. Pendant que les provinces de l'intérieur gémissaient sous son joug de fer, les deux satrapes, Robles et Franco terrorisaient le littoral. On ne racontait qu'assassinats d'officiers, de juges et même de prêtres. Pour remplir ses coffres toujours vides, le gouvernement annonçait à chaque instant une nouvelle invasion de Flores et de nouvelles contributions de guerre; puis, les caisses du fisc remplies, l'ombre de Flores s'évanouissait comme par enchantement. Sans les protestations solennelles du corps diplomatique, Urbina eut même vendu aux États-Unis, pour une somme de trois millions de piastres, les îles Galápagos, qui appartiennent à l'Équateur.

On se demandera peut-être comment une dictature aussi insolente a pu s'exercer sous un gouvernement parlementaire. C'est que les deux chambres étaient faites à l'image du maître par le maître lui-même. Les comices électoraux se hasardaient-ils à nommer quelques députés consciencieux et indépendants, Urbina réclamait l'invalidation des élus et la majorité servile applaudissait. Quant aux journaux, leur mission consistait à encenser le despote qui les payait. *El Espectador* osa revendiquer les droits de la religion et de la patrie: ses rédacteurs furent déportés au Napo. Tout était perdu, si Dieu qui dirige le cours des événements, n'eût ramené en Équateur, contre toute prévision, l'homme qu'il tenait en réserve dans une cellule de Paris pour en faire le porte-drapeau de la contre-révolution.

À la fin de 1856, son mandat terminé, Urbina fit nommer président son ridicule compare, le général Francisco Robles. Celui-ci, comme don de joyeux avènement, publia un décret d'amnistie qui permit aux exilés de rentrer en Équateur. García Moreno reparut donc à Quito avec tout le prestige d'un chevalier qui a beaucoup souffert pour la sainte cause de la religion et de la patrie. On ne l'avait point perdu de vue durant ces trois années d'absence; on vantait sa force d'âme qu'aucune persécution n'avait pu abattre, mais plus encore cet intrépide courage qui lui avait fait préférer les veillées solitaires de l'étude aux distractions bruyantes du monde parisien; on savait qu'il revenait muni de toutes les connaissances nécessaires pour élever son pays au niveau des nations les plus civilisées de l'Europe, et l'on comptait sur son audace bien connue pour terrasser

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 52

l'exacte vérité sortait de son noble cœur. Enfant dévoué de l'Église, soumis à toutes ses lois, il n'avait plus pour Dieu la filiale piété d'autrefois. Sa conscience le lui reprochait souvent, mais qu'il est difficile de retrouver la vie du cœur!

Un singulier incident vint donner à cette âme engourdie le coup d'épée dont elle avait besoin. García Moreno se promenait un jour dans les allées du Luxembourg avec quelques compatriotes, exilés comme lui, mais dont les idées religieuses différaient des siennes. L'entretien roula bientôt sur un malheureux qui, s'obstinant dans son impiété, avait refusé les sacrements en face de la mort. Quelques-uns, fanfarons d'athéisme, trouvaient cette conduite irréprochable, car enfin, disaient-ils, cet homme a pris son parti dans la plénitude de sa conscience et de sa liberté. García Moreno prétendait, au contraire, que si l'irréligion s'explique assez facilement pendant la vie, par suite de la légèreté humaine et des affaires qui absorbent l'attention, l'impiété à la mort est une véritable monstruosité. Ses adversaires s'en prirent alors au catholicisme, ressassant toutes les objections que l'incrédulité oppose à nos dogmes; mais, sur ce terrain encore, ils virent bientôt qu'ils avaient affaire à plus fort qu'eux. Avec sa foi ardente, sa logique impitoyable, il mit en poussière leurs vaines arguties; puis, s'animant par degrés, il leur montra non seulement la vérité, mais encore la souveraine grandeur et l'idéale beauté des mystères chrétiens, et cela avec tant d'enthousiasme et de sagacité qu'un de ses interlocuteurs, pour esquiver la discussion, lui dit avec une franchise un peu brutale: «Vous parlez très bien, cher ami; mais cette religion si belle, il me semble que vous en négligez un peu la pratique. Depuis quand vous êtes-vous confessé?»

Cette observation, qui frappait juste, arrêta court l'éloquent polémiste. Déconcerté, il baissa la tête un instant, puis regardant dans les yeux son contradicteur: «Vous m'avez répondu, dit-il, par un argument personnel qui peut vous paraître excellent aujourd'hui, mais qui demain, je vous en donne ma parole, ne vaudra plus rien.» Et il quitta brusquement la promenade. Rentré dans sa chambre, en proie à une vive surexcitation, il médita longtemps sur les années écoulées depuis le jour où, plein de ferveur, il se consacrait à Dieu aux pieds de l'évêque de Guayaquil. Dieu ne l'avait point appelé au service des autels, mais l'avait-il dispensé de l'aimer de tout son cœur? Sous une vive impression de douleur, il tombe à genoux dans sa chambre, prie longtemps, et s'en va, le soir même, se confesser au premier prêtre qu'il rencontre dans une église. Le lendemain, il était à la sainte Table, remerciant Dieu de l'avoir forcé à rougir de sa négligence et de sa tiédeur.

Dès lors il reprit ses habitudes de piété, pour ne plus les quitter jamais. On le rencontrait presque tous les jours à Saint-Sulpice, où il entendait la messe avant de se mettre au travail. Chaque jour aussi, il récitait le chapelet en l'honneur de la Sainte Vierge Marie, dévotion que sa pieuse mère avait inspirée à tous ses enfants. Le dimanche, les paroissiens de Saint-Sulpice admirèrent longtemps un étranger, au maintien noble et sérieux, à l'air profondément recueilli, priant assidûment devant l'autel: c'était l'exilé, recommandant à Dieu son âme, sa famille et sa patrie. On le coudoyait aussi parfois dans la chapelle des Missions-Étrangères, où il allait demander aux martyrs l'héroïsme qui ne recule jamais, même devant la mort, alors qu'il s'agit d'accomplir un devoir. Aux sciences humaines il joignit ainsi la science de Dieu qui les domine toutes, pour en faire les instruments et les ornements de la véritable civilisation.

Soutenu par ces deux forces, le travail et la prière, García Moreno vécut à Paris aussi solitaire qu'à Paita. Jamais il ne mit le pied dans un théâtre, jamais il ne chercha d'autre distraction qu'une promenade, le dimanche, dans les environs de la ville. Les grandes attractions, rendez-vous des foules superficielles, le faisaient fuir. Ce qu'il admirait dans notre capitale, c'étaient les merveilles de la science et de l'industrie, et non cette corruption dorée du Bas-Empire qui se glorifie de payer une actrice autant qu'un maréchal de camp, qui fait litière de la morale, et qui abaisse les caractères en dégradant les âmes.

Si nous ajoutons maintenant qu'avec la science et la piété, García Moreno trouva dans la

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 49

capitale de la France le complément de son éducation politique, nous comprendrons par quel dessein providentiel Dieu permit ce douloureux mais nécessaire repos de l'exil.

García Moreno était trop bon appréciateur des hommes et des choses pour n'avoir pas remarqué l'immense influence que peut exercer une personnalité puissante sur les destinées d'un peuple. Même quand les vents sont déchaînés et que les peuples, secoués par l'ouragan révolutionnaire, sont comme pris de frénésie, le mot de Virgile reste vrai: qu'un dominateur apparaisse sur la scène, le calme se fait à l'instant: *Virum... si quem conspexere... silent*. Il sentait d'instinct qu'un jour il aurait à exercer le rôle de dompteur: aussi fut-il heureux d'étudier sur place une de ces soudaines métamorphoses opérées dans une nation par la volonté d'un homme. De 1848 à 1852, la France, semblable à une furie, se débattait dans une sorte de rage épileptique. Le monde tremblait à l'aspect de ses convulsions, et l'on se demandait si l'année 1852 ne serait point l'année fatidique de l'agonie d'un grand peuple. Lors de son dernier voyage, García Moreno avait pu entendre ses cris de fureur à la seule pensée d'un maître et d'un frein quelconque. Le maître était venu, lui avait mis le frein, et la bacchante, souple et calme, se taisait. Ses journaux les plus échevelés, comme ses énergumènes de tribune, avaient trouvé la raison; sauf quelques enragés de parlementarisme, la France s'applaudissait de n'avoir plus en main le poignard avec lequel elle voulait se suicider. De cette expérience accomplie sous ses yeux, García Moreno concluait qu'avec le secours d'en haut, un homme sage et fort sauve un peuple malgré lui, et il demandait à Dieu assez d'énergie pour délivrer son pays du banditisme révolutionnaire.

Mais à quoi sert d'arracher une nation au Moloch démocratique, si on la livre aux étreintes du Moloch césarien? Le vrai sauveur, c'est celui qui rend la vraie liberté en la courbant devant Dieu seul. Plus heureux que Napoléon III, qui substitua la tyrannie impériale à la tyrannie républicaine, García Moreno eut encore la bonne fortune, en ce temps-là, de s'initier à la plus magnifique révélation du droit chrétien.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que les universités gallicanes, pour la plus grande gloire de l'omnipotence royale, avaient replongé le monde dans un vrai chaos doctrinal, Dieu suscita un vrai missionnaire des droits de l'Église et de la papauté. Ce missionnaire, l'abbé Rohrbacher, éleva un monument gigantesque qui contribua à tuer le gallicanisme, je veux dire *l'Histoire universelle de l'Église catholique*. Dans cette encyclopédie, la théologie, la politique et l'histoire, harmonieusement fondues ensemble, s'appuient sur la tradition des siècles comme sur les mystères les plus profonds de la nature humaine, pour arriver à cette conclusion que personne n'ébranlera jamais: l'Église catholique est la reine du monde, à laquelle doivent obéir les rois aussi bien que les peuples; elle est la tête du grand corps social dont l'État n'est que le bras: donc, pas de lutte entre l'État et l'Église; pas de divorce non plus, mais l'harmonie la plus intime par la subordination de l'État à l'Église. La chute des empires dans l'antiquité et les révolutions incessantes du monde moderne servent de contre-épreuve à cette exposition saisissante.

À la lecture de cet ouvrage qu'on peut appeler providentiel, García Moreno vit s'élever devant ses yeux éblouis comme une apparition de la céleste vérité, devant laquelle s'évanouirent ces droits révolutionnaires tant vantés: quatre articles, droits de l'homme, lois du patronat, articles organiques, et autres chaînes forgées par l'État pour garrotter l'Église. Il comprit dès lors que le peuple de Jésus-Christ a le droit d'être gouverné chrétiennement, et qu'on ne peut le dépousséder de l'Église sans lui ravir la liberté, le progrès, la civilisation. Il comprit également que la tyrannie ne peut être inviolable. Le Christ Rédempteur a dû pourvoir son Église du droit de sauver les âmes et les peuples, en écartant les tyrans qui lui barrent le chemin. Les peuples de leur côté, guidés par leur céleste directrice, ont le droit de choisir le moment opportun pour défendre, même par les armes, leurs autels et leurs foyers.

García Moreno aimait dans le nouvel historien de l'Église précisément ce que d'autres lui ont

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 50

reproché, le mélange de la théologie avec l'histoire. Son génie scrutateur éprouvait le besoin d'analyser les faits pour en chercher la raison dernière, c'est-à-dire la loi théologique. Il estimait aussi, dans ce défenseur de la vérité, l'homme entier, ennemi des compromis et des palliatifs, le chevalier sans peur et sans reproche, frappant de taille et d'estoc sur l'erreur, cette erreur eût-elle pour patrons Fleury, Bossuet ou Pascal. Ce paladin à l'humeur joyeuse, mais terrible jusque dans ses joyusetés, allait tout naturellement à son caractère franc et généreux.

Nous devons insister sur cette *Histoire*, car elle révéla à notre héros le rôle politique de l'Église, que tant d'hommes d'État mourront sans connaître; elle fit pénétrer dans sa grande âme l'esprit de Charlemagne et de saint Louis. Aucun livre sorti de la main des hommes n'exerça sur lui pareille influence. Il en lut trois fois les vingt-neuf volumes, approfondissant à chaque reprise les thèses exposées par l'auteur, dont il admirait de plus en plus le génie. Grâce à son excellente mémoire, il en citait souvent des pages entières pour appuyer ses opinions.

L'exil avait donc grandi et mûri García Moreno. Assez fort pour se mesurer avec la Révolution, assez humble pour s'agenouiller devant l'Église, il était de la race des vrais libérateurs, et Dieu pouvait lui rouvrir les portes de sa patrie. Avant de le montrer aux prises avec l'ennemi, qu'on nous permette encore, sur son séjour à Paris, d'emprunter quelques lignes à Louis Veuillot qui fut, dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle, avec les Dom Guéranger, Rohrbacher et autres Cardinal Pie, le plus vaillant défenseur des droits de l'Église: «Sur la terre étrangère, seul, inconnu, mais soutenu de sa foi et de son grand cœur, García Moreno s'éleva lui-même pour régner, si telle était la volonté de Dieu. Il apprit ce qu'il devait savoir afin de gouverner un peuple autrefois chrétien, mais qui redevenait sauvage et qui ne pouvait plus être ramené à la civilisation de la Croix qu'avec un frein brodé des verroteries de l'Europe. Dans ce but, il avait voulu être savant. Paris, où l'amenait la Providence, était bien l'atelier convenable à cet apprenti. Paris, chrétien aussi, et en même temps barbare et sauvage, offre le spectacle du combat des deux éléments. Il a des écoles de prêtres et de martyrs; il est une vaste fabrique d'antéchrists, d'idoles et de bourreaux. Le futur président et le futur missionnaire de l'Équateur avait là sous les yeux le bien et le mal. (...) Quand il put retourner dans son lointain pays, son choix était fait. Il savait où se trouvaient la vraie gloire, la vraie force, les vrais ouvriers de Dieu. S'il fallait préciser le seuil d'où il partit, le dernier lieu où s'attacha son cœur, nous nommerions sa chère église de Saint-Sulpice, ou peut-être quelque humble chapelle de missionnaires où il avait coutume de venir prier pour sa patrie» (*L'Univers*, 27 septembre 1875).

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 51

insultes pour se consoler de leurs déroutés, et préparez-vous à de nouveaux combats, je veux dire à de nouveaux triomphes. Soldats, je n'ai qu'un ordre à vous donner : marchez à la victoire ! »

Il ne fallait rien moins que les commotions électriques de cette éloquence passionnée pour inspirer aux soldats confiance et courage au début de cette périlleuse campagne. Le lecteur comprendra les difficultés d'une marche sur Guayaquil, s'il se rappelle la configuration du pays que l'armée devait traverser. Au sortir de Guaranda, se présentaient les pentes abruptes et sauvages de la Cordillère. Plusieurs jours durant, au milieu des précipices, par des sentiers étroits, sinueux, défoncés, impraticables, les troupes avaient à descendre les escarpements de ces monts gigantesques, traînant après elles armes et bagages, munitions et approvisionnements. En débouchant dans la plaine, elles pouvaient s'attendre à rencontrer l'armée de Franco, supérieure en nombre, supérieure surtout en artillerie et en cavalerie. Si, contre toute espérance, la victoire les favorisait en rase campagne, Franco reprendrait le Guayas sur la flotte qui l'avait amené, pour s'abriter derrière les fortifications de Guayaquil où il faudrait l'assiéger. C'était une entreprise formidable. De là les plaisanteries des soldats de Franco sur ces pauvres recrues de l'intérieur, qu'ils s'apprétaient à reconduire la baïonnette dans les reins jusque dans les neiges de leur Chimborazo.

Ils comptaient sans le génie militaire de Flores et l'invincible audace de García Moreno. Ces deux chefs, de nature différente, se complétaient l'un par l'autre. Ils posèrent en principe qu'on chercherait à surprendre l'ennemi et qu'on éviterait toute rencontre directe, sauf à l'attaquer avec la dernière vigueur quand les circonstances paraîtraient opportunes. Ce plan, le seul possible dans les conditions d'infériorité où ils se trouvaient, fut exécuté avec la plus merveilleuse habileté.

Les troupes de Guayaquil formaient deux corps d'armée. Le premier occupait Babahoyo, ville située au pied de la Cordillère, et reliée avec Guayaquil par le fleuve Guayas. Se réservant le soin de défendre cette importante position, Franco commandait ce premier corps. Le second, sous les ordres du général León, occupait Catarama, petit village situé sur la route de Ventanas, à droite du fleuve. Or l'armée de Quito devait nécessairement ou suivre la route ordinaire de Babahoyo et se heurter au corps d'armée de Franco, ou prendre celle de Ventanas, beaucoup plus longue et plus mauvaise, et entrer en collision avec celui du général León. Voulant à tout prix empêcher la jonction des deux généraux, Flores entreprit de tourner l'armée de Franco pour l'attaquer à l'improviste, et cela sans donner l'éveil au général León.

Afin de masquer ses intentions, il fit descendre une division à Bilován, sur la route de Babahoyo, pendant qu'à la faveur de cette fausse démonstration, le gros de l'armée se dirigeait à marches forcées, par les sentiers inconnus de la montagne, sur la route de Ventanas. Le cinq août, à six heures du soir, les deux premiers corps étaient arrivés; les autres suivirent de près. Malgré d'indicibles fatigues, il fallut se remettre en route dans le secret de la nuit, en silence, afin d'échapper au général León dont le camp n'était pas éloigné. Heureusement les campagnards, dévoués à García Moreno, donnaient les renseignements les plus précis sur la position et les forces de l'ennemi. Servant de guides et même de sapeurs, ils ouvraient à coups de hache un chemin au travers des bois quand les sentiers connus pouvaient être dangereux. On marcha de la sorte seize mortelles heures avant d'arriver à Babahoyo. Les mouvements furent si rapides et si bien concertés, le secret si strictement gardé, que le voyage s'effectua sans brûler une cartouche.

Le sept août à dix heures du matin, commença l'attaque de Babahoyo. Surpris dans son quartier, Franco voulut se défendre; mais ses soldats décontenancés par cette alerte soudaine et inattendue, ne purent tenir contre l'impétueuse ardeur des troupes de Quito. Toutefois le feu des batteries ennemies avait durant deux heures retardé et même rendu incertaine l'issue du combat, quand Flores donna l'ordre à la cavalerie de charger les artilleurs, qui furent sabrés sur leurs pièces ou mis en fuite. Dès lors la déroute devint générale; Franco lui-même, blessé à l'épaule, poursuivi

gouvernement provisoire. Il ne resta de fait aux deux dictateurs que les districts occupés par leurs troupes, Cuenca et Loja à l'intérieur, Guayaquil et Manabí sur la côte.

Tout en se félicitant de cet heureux coup de main, les patriotes comprenaient qu'il était plus facile de révolutionner le pays que de le défendre contre les bataillons aguerris d'Urbina et de Robles. Il fallait se préparer à une lutte terrible, et l'on ne connaissait qu'un homme assez hardi pour l'entreprendre, assez fort pour la mener à bonne fin: l'intrépide García Moreno, alors réfugié au Pérou. Le gouvernement provisoire lui dépêcha un courrier pour lui annoncer comment le peuple avait disposé de lui sans le consulter, persuadé que son courage serait toujours à la hauteur des circonstances. On le conjurait d'arriver en toute hâte pour se mettre à la tête des volontaires embrigadés pour faire face à l'armée des despotes. Le vaillant patriote n'était pas homme à temporiser en un pareil moment. Pour éviter les embuscades de l'ennemi, il prit le chemin de Quevedo et s'en vint à marches forcées, au milieu des forêts et des déserts, par les défilés des montagnes, vers la capitale de l'Équateur. Mais que d'épreuves l'attendaient sur cette route! Bientôt son guide, piqué par une vipère, expira sous ses yeux. Ne sachant plus alors comment se diriger sur les hauteurs des Cordillères, il s'égara dans ces affreuses solitudes. Ses vivres étaient épuisés et depuis deux jours il n'avait pris aucune nourriture, quand, pour comble de malheur, sa mule, à bout de forces, s'affaissa sur le chemin. Force lui fut de continuer la route à pied. Après une journée de marche, brisé de fatigue, mourant de faim, il aperçut une hutte de berger, mais il eut beau frapper à la porte pour demander un peu de nourriture, personne ne lui répondit. Il ouvrit alors la pauvre cabane, trouva un peu de farine d'orge, s'en fit une espèce de gâteau, et, après avoir ainsi réparé ses forces, continua sa route jusqu'à Quito, où les patriotes l'accueillirent comme un sauveur.

Sans prendre un instant de repos, García Moreno voulut se rendre compte de la situation, et converser avec ses collègues sur les nécessités les plus urgentes. Pour entretenir le feu sacré du patriotisme et la volonté de lutter jusqu'à la mort contre les tyrans, il créa un organe périodique dont le titre seul, *El Primero de Mayo* (Le premier mai), rappelait à tous l'aurore de la régénération. Le programme, qui parut bientôt, était écrit en traits de flammes:

« À bas les tyrans! Tel fut le cri qui s'échappa de la poitrine du peuple, lorsque le premier mai il brisa ses chaînes. Ce cri de liberté, la presse de l'Équateur, si longtemps bâillonnée par Urbina et Robles, doit le répéter tous les jours, unissant sa voix à la grande voix de la nation pour la défendre contre la force brutale et les entreprises criminelles.

« À bas les tyrans! Là où ils règnent, l'intelligence est enchaînée, la loi violée, la nation martyrisée, la république au bord de l'abîme.

« À bas les tyrans! Ils ont confisqué l'Équateur par la force des baïonnettes, ils en ont fait leur patrimoine, ils l'ont opprimé, dégradé, saccagé. Le pauvre esclave n'a plus qu'à rendre l'âme sur le vil grabat où ils l'ont couché!

« À bas les tyrans! Que tous les citoyens s'unissent au gouvernement provisoire pour créer enfin des institutions civilisatrices et une République digne de ce nom! C'est dans ce but qu'*El Primero de Mayo* fait aujourd'hui son apparition. »

Quelques jours après, García Moreno déposait la plume du journaliste pour prendre en main l'épée du capitaine. Cédant au commandement des troupes de Guayaquil au général Franco, Robles gravissait les Cordillères avec douze ou quinze cents hommes bien armés, et s'avancait à grands pas vers la capitale. Un corps de volontaires marchait à sa rencontre; mais à ces soldats improvisés il fallait un chef, et ce chef ne pouvait être que García Moreno. Sans être soldat de profession, il s'était initié au noble métier des armes. Dans un pays si souvent troublé par des révolutions de caserne, où l'escarmouche la plus insignifiante peut décider du sort des citoyens, on

la Constitution. » Peu s'en fallut que García Moreno ne subît le même outrage. S'étant rendu à Guayaquil pour conférer avec ses amis sur le moyen de sauver le pays, on le suspecta de comploter contre le gouvernement. Décrété d'exil, il n'eut que le temps de gagner un vaisseau et s'enfuir au Pérou.

Réduits à cette espèce d'agonie, les hommes influents dans l'armée comme dans la noblesse et la bourgeoisie, pensèrent qu'on ne doit pas assister impassible au meurtre d'une nation, mais que le moment était venu de proclamer la République en danger et de combattre pour l'autel et le foyer, comme autrefois nos braves Vendéens. D'ailleurs, en ordonnant le blocus de Guayaquil, le général Castilla avait déclaré faire la guerre, non au peuple équatorien, mais aux tyrans qui l'opprimaient; les dictateurs à bas, on se délivrait du même coup de la guerre étrangère.

Le ciel sembla donner lui-même le signal du bouleversement. Le vingt-deux mars, un épouvantable tremblement de terre, en moins d'une minute, menaça de ruiner la capitale. Les temples, les palais, les monuments ébranlés ou sérieusement endommagés, nombre de maisons renversées, parurent le triste présage d'ébranlements plus profonds dans l'ordre politique et moral. Le quatre avril, l'armée de Guayaquil aux ordres du très brave, mais très imprudent général Maldonado se prononça contre les dictateurs. À onze heures du soir, le commandant Darquea, suivi de vingt hommes bien armés, se présenta chez le président Robles, qu'il trouva jouant tranquillement aux cartes avec son ami Franco. Il l'arrêta sans éprouver de résistance, et l'emmena à la caserne pour l'y incarcérer, lorsque Franco, qui s'était échappé, revint sur la petite troupe, le pistolet au poing, et brûla la cervelle à Darquea. Pendant ce temps, au lieu d'appuyer le mouvement de ses inférieurs, Maldonado campait sur une hauteur avec ses meilleures troupes. En apprenant la mort de Darquea, il perdit contenance, et, sur les avances qu'on lui fit, entra en pourparlers avec Robles. Les troupes mutinées rentrèrent dans leurs quartiers, sauf cinq cents hommes qui profitèrent de la bagarre pour désertir.

Cet échec était de mauvais augure pour les patriotes. Les dictateurs enhardis exercèrent de nouvelles vengeances contre les chefs de l'opposition; mais ils n'avaient pas fini de plaisanter sur l'échauffourée de Guayaquil qu'une insurrection populaire balayait leur gouvernement à Quito. Comme le gros de l'armée se trouvait soit à Guayaquil sous les ordres de Robles, soit à Cuenca sous ceux d'Urbina, il ne restait dans la capitale que quelques bataillons de garde nationale et un peloton de cavalerie. Ces forces ne suffisaient pas pour contenir le parti des mécontents qui grossissait chaque jour. Aussi le premier mai 1859, une troupe de jeunes gens, armés de vieux fusils, de lances et de bâtons se ruèrent sur la caserne qui se rendit après une résistance assez faible. Quand le ministre Espinel, dépositaire du pouvoir, accourut avec quelques démocrates de son espèce pour prêcher la soumission, il trouva les militaires fraternisant avec les civils et jugea prudent de s'éclipser. La déchéance du gouvernement fut prononcée aux acclamations de la multitude. À entendre les cris d'allégresse et d'enthousiasme qui retentissaient dans toute la ville, on eût dit que Quito venait d'échapper à un nouveau tremblement de terre.

Il fallait substituer un gouvernement à celui qu'on venait d'abattre. À cet effet, les personnages influents de la cité, convoqués par les chefs du mouvement, se réunirent au palais de l'Université, et décidèrent de former un gouvernement provisoire composé de trois membres. Dans l'élection qui suivit immédiatement, on ne pouvait oublier le grand patriote dont la parole et les écrits avaient, depuis dix ans, aux prix de son repos et de sa liberté, préparé ce grand jour de la délivrance. Le nom de García Moreno retentit le premier au milieu d'une tempête d'applaudissements. On lui adjoignit comme membres du triumvirat Carrión et Gómez de la Torre; puis, le pouvoir ainsi constitué, l'assemblée signifia le *pronunciamiento* du premier mai aux gouverneurs de provinces. Le mouvement s'étendit comme une traînée de poudre dans tout l'intérieur, et bientôt, des cantons et des cités, arrivèrent de chaleureuses lettres d'adhésion au

provinces opprimées et humiliées par une horde de bandits ont été comme noyées durant tout le cours de cette année dans l'opprobre et l'infamie. Le trafic exécrable de l'honneur et du territoire, la tyrannie immorale et sauvage, la proscription pour crime de probité, l'enrôlement sous peine de mort, la guerre sans pitié à la propriété et à l'industrie, les grades conférés aux criminels des prisons; la licence d'une soldatesque sans frein, tout ce que l'immoralité peut inventer et le crime exécuter: voilà l'affreux tableau des misères qui ont couvert de deuil notre beau, mais malheureux pays.

« Concitoyens, l'heure de la justice a enfin sonné. Vos frères de l'intérieur ont pris les armes pour vaincre les barbares qui vous tyrannisent. Dans les rangs de ces vaillants fils des montagnes, trouveront un fraternel accueil tous ceux qui viendront combattre avec nous pour la patrie, la liberté, la propriété, l'honneur et la sécurité des familles. Déjà les belliqueux habitants de Babahoyo et des contrées voisines se sont enrôlés dans l'armée libératrice. La cause sainte que nous défendons compte à Manabí d'intrépides et nombreux partisans. Bientôt vos oppresseurs n'auront pour les escorter que les malédictions du peuple, et les remords qui les accompagneront bien au-delà de la vie présente.

« Mes amis, c'est sur la division des gens de bien que les méchants fondent leur puissance. L'union et la concorde seront, dans l'avenir, la solide garantie de l'ordre et le plus sûr présage de la prospérité de la patrie. »

Le même jour, vingt-huit juillet, avant de lever le camp de Guaranda, il adressait à l'armée cette allocution:

« Soldats, grands ont été vos sacrifices, mais aussi grande sera votre gloire. Quand, après avoir vendu le sol de la patrie, on lança contre nous les forces qui auraient dû nous défendre, nous manquions encore de troupes régulières, d'armes et d'approvisionnements. On put taxer de téméraire notre résolution d'accepter le combat sans les éléments de résistance nécessaires; mais nous avons foi dans la protection du ciel: forts de son appui, nous avons marché de victoire en victoire et assuré la liberté de nos provinces intérieures.

« La difficulté de continuer les opérations militaires par des chemins que l'hiver rend impraticables, la nécessité de reformer vos rangs, et par-dessus tout le désir de terminer à l'amiable cette guerre sanglante, ont forcé le gouvernement provisoire à vous accorder quelques mois de repos; mais en vain avons-nous voulu assurer la paix sans sacrifier nos frontières, en vain avons-nous proposé l'exil volontaire des détenteurs du pouvoir comme moyen de déchirer l'infâme traité du vingt-cinq janvier: nos efforts ont échoué contre l'aveuglement de nos ennemis. Ils ont attribué à la faiblesse les avances généreuses du patriotisme; ils ont poussé l'audace jusqu'à exiger de nous la reconnaissance de leur pacte honteux, et nous ont ainsi placés dans l'alternative de nous déshonorer ou d'en appeler aux armes.

« Soldats, je vois que l'indignation éclate dans vos yeux: prenez donc en main le fer vengeur, et poussez le cri de guerre qui retentira des vallées du Chimborazo aux rives du Guayas. Oui, guerre aux traîtres et aux bandits, guerre aux oppresseurs de nos provinces maritimes, guerre sans trêve aux ennemis de la patrie!

« Soldats, l'issue de la campagne n'est pas douteuse. Vous défendez la plus pure, la plus sainte de toutes les causes, la cause de l'indépendance nationale, de la justice et de la civilisation; votre nombre a triplé depuis nos derniers combats; vous avez à votre tête un général illustre, des officiers pleins d'intelligence et de bravoure, et par-dessus tout vous pouvez compter sur la protection visible de la Providence.

« Laissez nos ennemis s'amuser au souvenir des discordes des anciens jours; laissez-les vomir contre nous le torrent fangeux de leurs ignobles calomnies; laissez ces poltrons nous lancer leurs

Naturellement, Franco résista aux instances du corps diplomatique, comme il avait résisté aux efforts de García Moreno. Pour faire diversion, il osa même réclamer l'expulsion de son rude antagoniste, l'auteur principal, disait-il, de tous les maux qui pesaient sur l'Équateur. À l'occasion du premier mai, glorieux anniversaire de la révolution de Quito, sa rage ne connut plus de bornes. Partout cet anniversaire fut célébré par des acclamations de joie et d'espérance. Des villes même du littoral, de Babahoyo, de Manabí, arrivèrent des protestations d'union au gouvernement provisoire, ainsi que des volontaires désireux de combattre avec leurs frères contre les persécuteurs de la patrie. Pour empêcher ces désertions, Franco fit traquer tous les hommes capables de porter un fusil : on les conduisait enchaînés dans les casernes, où plusieurs expirèrent sous les coups.

La magnanime initiative du gouvernement provisoire produisit un tout autre effet sur Castilla. Le président du Pérou comprit la victoire morale que ses adversaires venaient de gagner, non seulement devant les citoyens de l'Équateur, mais devant les membres du corps diplomatique. Supposé maintenant que les colonnes de García Moreno attaquaient Guayaquil après avoir battu Franco, pouvait-il, lui président du Pérou, exterminer cette armée victorieuse pour défendre un misérable que tout le pays repoussait avec horreur ? D'autre part, lui convenait-il d'assister, les bras croisés, en simple spectateur, à la lutte qui allait s'engager ? S'apercevant un peu tard de sa fausse position, Castilla donna l'ordre à ses troupes d'évacuer Guayaquil pour rentrer au Pérou. Quant à lui, il resta dans le port avec quelques divisions et une partie de l'escadre pour suivre les événements, conseiller son ami Franco, et l'appuyer de ses canons si l'intervention du Pérou devenait nécessaire pour sauver le traité du vingt-cinq janvier.

La situation s'éclaircissait et les forces des deux partis tendaient à s'équilibrer, quand le gouvernement provisoire reçut un renfort aussi précieux qu'inattendu par l'arrivée au camp de Guaranda du vieux général Flores. Exilé du pays depuis quinze ans, l'ex-président avait fait, comme nous l'avons vu, plusieurs tentatives inutiles pour y rentrer à main armée, puis s'était établi au Pérou grâce à la bienveillance de Castilla dont il était l'ami. Ce dernier, se croyant en droit de solliciter la coopération de son protégé dans cette guerre déloyale contre l'Équateur, lui demanda formellement de soutenir la cause de Franco, à la tête d'un corps d'auxiliaires péruviens ; mais, si le vieux soldat de l'Indépendance voulait bien guerroyer pour régner sur son pays, il se révoltait à l'idée de le livrer à Castilla. Il réprouva publiquement les prétentions du Pérou, le soulèvement militaire de Riobamba qu'on disait organisé par ses partisans, et poussa tous ses amis à s'unir au gouvernement provisoire pour défendre l'indépendance, l'honneur et la dignité de la patrie. De plus, oubliant ses malheurs, ses longues années d'exil, ses ressentiments, il écrivit à García Moreno : « Dans les circonstances difficiles où vous vous trouvez, faites-moi savoir si je puis vous être utile, et je suis à vos ordres. » En recevant cette lettre, García Moreno ne se rappela point ses anathèmes d'autrefois contre le général Flores ; il ne vit point dans cet homme de guerre un rival qui venait, au moment de terminer cette misérable campagne, lui dérober une partie de sa gloire ; il ne pensa qu'à remercier Dieu du secours providentiel qu'il lui ménageait au plus fort du danger, et se contenta de répondre à Flores : « Venez immédiatement, et soyez notre général en chef. » Quelques jours après, les deux adversaires politiques, unis dans un même sentiment de patriotisme s'embrassaient à la vue de toute l'armée, ivre de joie et d'enthousiasme. Flores prit le commandement des troupes, juste au moment où l'on avait besoin de ses talents militaires et de sa longue expérience des combats. Un mois après son arrivée au camp de Guaranda, l'on apprit que Franco remontait le fleuve Guayas avec ses soldats et ses canons pour s'établir à Babahoyo, au pied de la montagne, et de là s'élançait sur les provinces de l'intérieur. Les deux chefs décidèrent aussitôt qu'on ne lui laisserait pas le temps de gravir la Cordillère, mais qu'on irait le chercher dans la plaine, au milieu des populations écrasées sous son joug. En attendant, García Moreno adressa aux habitants de Guayaquil et de Manabí la proclamation suivante :

« Mes chers concitoyens, j'ai vu vos souffrances et j'y ai compati plus que personne. Vos

partisans de l'endroit, quand tout à coup, vers huit heures du matin, on vit arriver le vaincu de Tumbuco, absolument seul, monté sur une pauvre bête de somme qu'il avait louée en chemin, les pieds embarrassés dans de mauvais étrières de bois et de jonc, les vêtements en lambeaux, la tête couverte d'un vieux sombrero de laine. En l'apercevant dans ce triste équipage, ses amis, qui six jours auparavant l'avaient félicité à son passage, l'entourèrent pour lui exprimer leurs condoléances. « Je vous remercie, leur dit-il, mais avant tout, un morceau de pain, car voilà trois jours que je n'ai rien pris. » Après qu'il se fut réconforté, on lui donna des habits décents, un bon cheval, un écuyer, et il reprit sa route. Or de toute la multitude qui l'entourait, dans laquelle se trouvaient de nombreux urbinistes, deux voix seulement osèrent insinuer qu'on ne ferait pas mal de livrer à Urbina ce chef de la révolution ; encore ces deux voix furent-elles étouffées par les cris d'indignation de toute l'assemblée.

Au sortir d'Ambato, García Moreno rencontra un de ses plus fidèles amis, le docteur León Mera. En quelques minutes il lui raconta les détails et la malheureuse issue du combat qui venait de se livrer, et comme celui-ci lui demandait ce qu'il pensait faire dans une situation aussi désespérée : « Je vais continuer ma tâche, répondit-il, jusqu'à ce que nous en ayons fini avec Urbina et les urbinistes. Nous dominerons la situation, si difficile qu'elle soit, pourvu que nous ne perdions ni confiance ni courage. » Deux jours après, il arrivait à Quito où la population, bien qu'abattue, le reçut avec enthousiasme, heureuse de le voir sain et sauf et de lui montrer que, malgré cet insuccès, il restait l'homme de la patrie.

Les circonstances étaient extrêmement critiques. Dans une conférence avec ses collègues du gouvernement provisoire, García Moreno émit l'opinion que, la lutte à main armée devenant absolument impossible, il fallait recourir à la diplomatie. Il se proposait donc de retourner immédiatement au Pérou, afin de s'entendre avec le président Castilla sur les difficultés pendantes entre les deux pays, et d'obtenir son appui contre Urbina et Robles. Durant ces négociations, le gouvernement quitterait la capitale qu'il était impossible de défendre, et se transférerait dans les provinces du Nord, sur les frontières de la Nouvelle-Grenade. Il exhortait vivement ses collègues à ne pas capituler avant de connaître les résultats de la mission qu'il allait remplir.

Ce plan accepté, García Moreno partit en toute hâte pour Paita, où se trouvait alors le président du Pérou, mais cette fois encore il ne parvint au littoral qu'en courant les plus grands dangers. Urbina avait pris toutes les précautions imaginables pour s'emparer de son ennemi mortel ; ses agents le suivaient partout, ses espions surveillaient toutes les routes. Après avoir traversé la Cordillère par le chemin d'Angamarca, le voyageur trouva un canotier qui consentit, moyennant une forte somme, à le transporter jusqu'à la mer ; mais comment éviter, le long de la rivière, les regards des gens intéressés à faire une aussi bonne capture ? García Moreno se fit entourer et couvrir de dattes et fruits de toute espèce, de sorte que le patron de la barque, ainsi transformé en marchand de comestibles, arriva à destination, sans que personne eût pu soupçonner qu'il avait à son bord celui que cherchaient tous les sbires d'Urbina.

Cependant le gouvernement provisoire, avec la petite garnison de Quito, les épaves de Tumbuco, et trois ou quatre cents notables trop compromis dans la révolution pour n'avoir pas tout à craindre des vengeances d'Urbina, se retirait à Ibarra. Mais ce dernier, rentré victorieux dans la capitale le quinze juin, ne tarda pas à poursuivre l'ennemi. Le gouvernement provisoire recula jusqu'à San Vicente, à deux journées de la frontière, où il attendit avec anxiété des nouvelles du Pérou. Aucun secours n'étant annoncé, Carvajal, l'un des membres du triumvirat, passa la frontière avec quelques chefs militaires pour n'avoir pas à signer la capitulation. Resté maître de tout le pays, Urbina accorda une amnistie générale en se réservant de torturer à son aise ceux dont il voulait se venger, sous prétexte que, sur les trois membres du gouvernement provisoire, un seul avait signé l'acte de soumission. Bientôt après, Robles rentra dans sa capitale, écrasée plutôt que

n'exerce une influence sérieuse qu'à condition de défendre son droit. Aussi voulut-il par l'exercice acquérir l'adresse et la vigueur d'un soldat, et par l'étude, les ressources et les capacités d'un général. Maniant l'épée comme un maître d'escrime, très habile tireur, il passait également pour le plus fort lancier et le meilleur cavalier de tout l'Équateur, ce qui n'est pas peu dire. Pour se former au commandement, il avait étudié avec grand soin les ouvrages les plus remarquables sur l'art militaire, comparé la tactique des différents pays, assisté fréquemment aux manœuvres et consulté sur les détails de la stratégie les officiers de tout grade. Avec cela, corps vigoureux et robuste, tempérament de fer, coup d'œil d'aigle, audace de lion. Si l'on pouvait regretter quelque chose dans un pareil chef, c'était un excès de bravoure qui confinait à la témérité, et cette ardeur impatiente du résultat, qui précipite l'action quand il faudrait gagner du temps.

Les recrues lancées contre le corps d'armée de Robles se composaient de sept ou huit cents hommes racolés en toute hâte, mal équipés, mal exercés, véritable troupeau envoyé à la boucherie. Il fallait encore plus d'abnégation que de courage pour se mettre à la tête d'une pareille troupe. García Moreno se dévoua sans hésitation. Après avoir recueilli l'impôt volontaire que les patriotes souscrivirent avec une généreuse émulation, il partit pour Santiago, village des environs de Guaranda, où les soldats, impatients de combattre, l'accueillirent avec des transports de joie.

Emporté par cette ardeur un peu fébrile qui ne connaissait ni délai ni retard, García Moreno ne tarda pas à subir l'entraînement impétueux de ses bandes inexpérimentées. Inférieur en nombre et surtout en armement, il aurait peut-être dû éviter une rencontre immédiate avec Urbina, accouru de Cuenca pour se mettre à la tête de l'armée ennemie. Sans doute Urbina ne passait pas pour un foudre de guerre, mais il commandait à quinze cents hommes habitués au feu. Quoi qu'il en soit, le lendemain de son arrivée, trois juin, García Moreno rencontra l'ennemi campé près de Tumbuco dans une excellente position qui lui permettait de combattre à l'abri de retranchements naturels, tandis que les patriotes entièrement découverts se trouvaient exposés à tous les coups. Le combat s'engagea vers dix heures du matin et dura jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Chefs et soldats firent des prodiges de valeur. García Moreno affronta vingt fois la mort, se multipliant pour exciter ses soldats là où l'action paraissait faiblir. Mais ce fut en vain ; la déroute fut complète. Vers quatre heures, la majeure partie de ses compagnons jonchait de leurs cadavres le champ de bataille ; les survivants fuyaient dans les montagnes, traqués par les vainqueurs.

García Moreno montra dans cette circonstance une bonté d'âme égale à son intrépidité. On le vit, au milieu du feu, oubliant tout danger personnel, s'occuper activement des blessés et verser des larmes sur un malheureux jeune homme expirant à côté de lui. Il ne pouvait se résoudre à quitter ce champ de mort où il laissait tant de braves sacrifiés à la patrie. Quand il voulut fuir pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi, il se trouva seul, à pied, car son cheval avait été tué sous lui, perdu dans des défilés inconnus, exposé à rencontrer à chaque détour des soldats d'Urbina qui se fussent réjouis de cette glorieuse capture. Tout à coup, il voit passer devant lui le colonel Ignacio Veintimilla (le futur président de l'Équateur de 1876 à 1881) qui, monté sur un bon cheval, cherchait aussi son salut dans la fuite. En l'apercevant, Veintimilla met pied à terre et lui offre généreusement sa monture. « Non, dit García Moreno ; que deviendrez-vous si je vous laisse ici ? — Peu m'importe, s'écrie noblement le colonel, il ne manquera jamais de Veintimilla, mais nous n'avons qu'un García Moreno. » Et d'un geste qui ne souffrait point de réplique il le força de prendre son cheval et de s'éloigner au galop.

García Moreno disparut dans les bois. Sur la route il vit couler bien des larmes, il entendit des cris de joie. On pleurait les morts, on oubliait tout à la pensée qu'il était vivant. À Ambato, l'on put juger de l'ascendant qu'exerçait sur tous cet homme extraordinaire. En apprenant la déroute de Tumbuco, déroute à laquelle ne survivrait pas selon toute apparence la révolution du premier mai, les urbinistes joyeux avaient repris leurs emplois. Ils se félicitaient de l'événement avec leurs

du rétablissement de l'ordre constitutionnel. Castilla, de son côté, doit être satisfait des sacrifices sanglants et des humiliations imposés à notre patrie, sans qu'il lui ait coûté autre chose qu'une vaine parade militaire. Continuer cette lutte atroce, après la résistance scandaleusement obstinée que vous avez opposée à toutes les propositions si honorables et si patriotiques du gouvernement provisoire, ce serait ruiner toute espérance pour le jour du repentir, alors que votre cœur d'Équatorien tremblera sous le poids des anathèmes que lancent déjà contre vous les peuples de l'Amérique. Il est temps, il est plus que temps de mettre un terme à cette guerre sauvage.

« Comme moyen d'en finir, je propose pour vous et pour moi l'exil volontaire. Éloignons-nous tous les deux ; laissons le pays, libre de toute pression étrangère, se constituer selon sa volonté et recueillir enfin le fruit amer de tant de sang répandu. La province de Guayaquil adhérerait comme celles de l'intérieur au gouvernement provisoire, et une convention librement élue mettrait un terme à nos malheurs. Si vous acceptez cette proposition, qui vous fournit le moyen d'assurer l'intégrité du territoire sans blesser votre honneur, je renonce à l'instant au pouvoir et je quitte le pays. J'aurais mauvaise grâce de vous demander un sacrifice, si je n'étais disposé à vous donner l'exemple. En m'imposant pour le salut de la patrie cet exil volontaire, mon ambition sera pleinement satisfaite. Ainsi tomberont les misérables calomnies que vos journaux de Guayaquil entassent tous les jours contre moi. »

Loin d'être attendri par ce langage sublime, Guillermo Franco entra en fureur à la pensée d'abdiquer la présidence, unique objet de ses convoitises. Il se répandit en injures contre García Moreno, déclara sa lettre outrageante, et s'emporta jusqu'à jeter en prison le messager qui l'avait apportée. García Moreno mit sous le pied les ignobles procédés de cette âme vile et n'en fut que plus tenace dans ses efforts désespérés pour éviter l'effusion du sang. Vraiment, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer durant cette période de sa vie, ou de son ardeur à préparer la guerre, ou de son obstination à combiner les moyens d'une paix honorable pour tous. Voici la pièce que, le vingt-huit avril, un mois après sa lettre à Franco, il adressa comme dernière ressource à tous les agents du corps diplomatique, pour réclamer leur médiation collective :

« Le malheureux traité du vingt-cinq janvier a élevé entre le gouvernement de Quito et celui de Guayaquil un mur de séparation qu'aucun des deux ne peut abattre. Le premier ne reconnaîtra jamais un pacte contraire aux droits, aux intérêts, à l'honneur du peuple équatorien ; de son côté, le général Franco ne déchirera pas sa signature, d'autant plus qu'elle lui vaut l'appui des baïonnettes étrangères. Pour renverser ce mur, je ne vois d'autre alternative que l'abdication ou la guerre ; l'abdication de l'homme qui a signé le traité, ou une guerre d'extermination. Avant d'en venir à cette terrible extrémité, à laquelle cependant nous sommes suffisamment préparés, nous proposons l'abdication du général Franco, non pas comme une condition humiliante, mais comme un moyen de salut inspiré par le patriotisme et fondé sur les considérations de respect et de fraternité que se doivent les habitants d'un même sol et les membres d'une même famille.

« Et pour que le général Franco ne regarde point cette abdication comme déshonorante pour lui, le gouvernement provisoire propose également son abdication, laquelle sera suivie de l'exil volontaire pour un temps déterminé de tous les membres des deux gouvernements. Nous donnerons ainsi un témoignage irrécusable de notre désintéressement ; nous aurons la gloire d'avoir terminé nos discordes civiles sans verser le sang de nos frères, et de conserver à la nation des forces si nécessaires à sa défense et à sa sécurité.

« En vous associant à ces propositions, vous aurez assuré les intérêts les plus chers de l'Équateur, écarté la guerre civile, et contribué au relèvement du pays. Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, cette dernière tentative de conciliation ne devait pas aboutir, elle nous laissera au moins la conviction de n'avoir point assumé sur nous la responsabilité du sang qui va couler pour l'honneur, l'indépendance et l'intégrité de la République. »

## CHAPITRE XIII

### PRISE DE GUAYAQUIL

1860

Après une année de pourparlers infructueux et d'escarmouches sans résultats, il devint clair pour tous que la paix réelle et définitive ne serait signée qu'à Guayaquil. Aussi, bien qu'on se rendit parfaitement compte des difficultés presque insurmontables d'une marche en avant, citoyens et soldats la désiraient de tout leur cœur, confiants dans le Dieu qui bénit les causes justes et dans le patriote incomparable dont on célébrait partout le courage et le génie.

L'admiration pour García Moreno s'accroissait du mépris voué à Franco, mépris qui devint de la haine le jour où se consumma l'attentat préparé depuis longtemps. Le vingt-cinq janvier, cinq jours après sa défaite de Yagüi, par un traité signé, ratifié et déclaré immédiatement exécutoire, Franco céda au Pérou le territoire en litige, «déclarant nulle et de nul effet l'adjudication faite aux créanciers de l'Équateur, lesquels seraient indemnisés par la concession d'autres terrains non disputés». En revanche, «le gouvernement du Pérou s'engageait à soutenir celui de Guayaquil jusqu'au jour où l'ordre serait rétabli».

À la divulgation de ce traité, qui stipulait la vente officielle du territoire, un concert de malédictions s'éleva contre Franco. Il n'y a plus à balancer, disait-on de toutes parts: il faut ensevelir le traître dans son repaire, et avec lui son abominable marché. Sous le coup de l'indignation, un riche propriétaire accourut de son *hacienda* pour offrir à la trésorerie de Quito ses capitaux et ses propriétés, heureux de sacrifier tous ses biens et au besoin d'affronter la mort pour sauver l'honneur de la nation. De toutes les provinces arrivaient au gouvernement provisoire des protestations indignées. Les jeunes gens, les étudiants, par lettres collectives, réclamaient des armes pour voler au secours de la patrie. García Moreno profita de ce mouvement et de quelques mois de répit obtenus par ses récentes victoires, pour discipliner ses troupes, fortifier ses armements, et préparer ainsi le dernier acte de cette longue tragédie.

Toutefois, avant d'affronter les canons de l'ennemi, il se demanda s'il avait assez fait pour que la responsabilité du sang versé ne retombât point sur lui. Trois fois il avait supplié Franco de revenir à des sentiments d'honneur, sans émouvoir cette âme abjecte; mais, aujourd'hui que sa honteuse défaite avait dû lui inspirer quelque crainte relativement au dénouement final, aujourd'hui qu'un cri de réprobation s'élevait contre lui de tous les points de l'Équateur, refuserait-il un sacrifice à la patrie, si lui, García Moreno, proposait de faire un sacrifice semblable? Sous l'empire de ces généreuses pensées, il écrivit à l'usurpateur l'admirable lettre que voici:

«Cuenca, ce 28 mars 1860. *Señor General*, le désir d'épargner le sang de nos frères me pousse à faire un dernier appel à votre patriotisme. La nation a fait des sacrifices très onéreux, mais absolument nécessaires, pour défendre et son indépendance et l'intégrité de son territoire. Pour défendre votre cause vous avez versé le sang équatorien; afin d'empêcher une nouvelle effusion de ce sang au profit du lâche et perfide Castilla, je vous propose un moyen honorable de terminer nos divisions.

«La lutte fratricide que les peuples de l'intérieur ont dû soutenir, a rejeté dans les casernes de Guayaquil les restes de cette armée que vous employez à défendre les intérêts de l'étranger. Ce résultat, c'est-à-dire la victoire du parti national et l'impuissance notoire du parti opposé, doit terminer la guerre. Les défenseurs du pays n'ont à s'occuper désormais que de son organisation et

pacifiée; Urbina revint à Cuenca piller les caisses publiques; Franco gouverna Guayaquil sous le titre de commandant militaire. Avec un triumvirat de cette force et toute l'armée pour l'appuyer, la révolution du premier mai, plus qu'agonisante, n'avait guère chance de revivre. Il lui restait cependant une lueur d'espoir. Le brave Carvajal organisait une nouvelle armée de volontaires sur le territoire de Pasto; sa petite troupe comptait déjà un millier d'hommes, décidés à passer la frontière au moment favorable pour réorganiser le gouvernement provisoire. D'un autre côté, García Moreno, toujours à Paita, n'avait pas dit le dernier mot du général Castilla. Celui-ci, plein d'égards et de courtoisie, affirmait encore qu'il s'était vu forcé de bloquer Guayaquil pour obtenir réparation des injures faites à son ambassadeur, qu'il répugnait aux sentiments fraternels du Pérou d'infliger à l'Équateur les calamités d'une guerre entreprise par un gouvernement de flibustiers contre la volonté de la nation, et qu'il réglerait les questions en litige avec le successeur de Robles. Mais, en dépit de ces belles paroles, García Moreno s'en convainquit bien vite, Castilla convoitait tout simplement une portion du territoire équatorien, et n'accorderait ses faveurs qu'à l'homme assez lâche pour conclure avec lui un odieux marché. On ne pouvait donc, sans forfaire à l'honneur, rien attendre de ce politique.

En désespoir de cause, le négociateur résolut de s'adresser au patriotisme du général Franco. S'étant rendu à Guayaquil sur un vaisseau péruvien, il lui proposa par lettres d'abandonner le parti des deux misérables que le pays repoussait avec horreur, pour se rattacher avec son armée au gouvernement provisoire. Franco sollicita une entrevue, dans laquelle García Moreno essaya de lui faire comprendre que jamais la nation ne subirait le joug des deux dictateurs, et que d'ailleurs, Castilla refusant de traiter avec eux, la guerre civile et la guerre étrangère dureraient aussi longtemps qu'ils exerceraient le pouvoir. Le commandant de Guayaquil suivait parfaitement ce raisonnement simple et logique, mais il avait aussi son plan secret qui l'empêchait d'accepter les conclusions de son interlocuteur. Il voulait débarrasser l'Équateur d'Urbina et de Robles, non au profit du gouvernement provisoire, mais pour s'élever lui-même à la présidence de la République. Au fond, Castilla et Franco s'entendaient comme deux larrons en foire: Franco deviendrait président par la grâce de Castilla, et Castilla obtiendrait du très peu scrupuleux Franco un lambeau de territoire, peut-être même cette perle de Guayaquil que le Pérou n'a cessé de convoiter. Un mois après cette entrevue, le vingt et un août, on apprit, non sans stupéfaction, que par suite d'une convention entre Castilla et Franco, les provinces maritimes allaient se donner un gouvernement. C'était l'annonce d'un *pronunciamiento* en faveur de Franco contre Urbina et Robles. Ce dernier le comprit si bien, qu'à cette nouvelle il se rendit à Guayaquil pour aviser aux moyens de parer ce coup imprévu. Mais Dieu attendait ce moment pour arracher aux deux despotes le pouvoir dont ils abusaient depuis huit ans. Au lieu de discuter avec Robles, le sauvage Franco le fit saisir et déporter sans aucune forme de procès. Et comme Urbina, informé de l'exil du président, venait se mettre à la disposition du nouvel autocrate, celui-ci l'embarqua sur un vaisseau qui venait de Panamá et l'envoya brutalement rejoindre son comparse en pays étranger. Ainsi l'Équateur fut débarrassé de ces deux hommes néfastes par un troisième larron.

Sur ces entrefaites, de graves événements se passaient à Quito, où régnait une grande effervescence depuis le départ de Robles. On apprit que Carvajal avait, avec sa petite armée, battu les troupes du gouvernement à Cuarentum, dans la province d'Ibarra. Il marchait sur la capitale, mais les patriotes n'eurent pas la patience de l'attendre. Le quatre septembre, à la suite de nouvelles vexations du gouverneur, la population se souleva tout entière contre ses oppresseurs. Armés de fusils, de pierres, de tous les instruments qui leur tombaient sous la main, les insurgés se ruèrent sur la caserne d'artillerie, et forcèrent les soldats à mettre bas les armes. Le commandant de place, plusieurs militaires et patriotes restèrent sur le terrain. Quelques jours après cette victoire du peuple, Carvajal arrivait à Quito avec sa troupe, et le gouvernement provisoire, solennellement rétabli, reprenait ses fonctions dans la capitale. De son côté le général

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 65

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 76

Franco, jouant à Guayaquil la comédie concertée avec Castilla, convoquait les citoyens pour l'élection d'un chef suprême. Le six septembre, sans tenir compte des provinces de l'intérieur, ni même des populations du littoral dévouées au gouvernement de Quito, au mépris des règles les plus élémentaires du droit électoral qui dans un vote de cette nature exigent la majorité absolue, il mettait en avant une majorité relative de cent soixante et une voix contre cent soixante données spontanément à García Moreno, et se proclamait chef civil et militaire de la République.

Ainsi se termina cette première campagne.

de nouveau le colonel León, mais, avec les débris de sa troupe, celui-ci descendait rapidement les pentes abruptes de la montagne, pour éviter une nouvelle attaque.

L'occasion était excellente pour se débarrasser de tous les adhérents de Guillermo Franco dans les provinces de l'intérieur. Pendant que les troupes victorieuses rentraient au camp de Guaranda, García Moreno détacha quelques compagnies d'élite, aux ordres du colonel Maldonado, pour marcher à la rencontre du commandant Zerda, qui accourait de Cuenca, comme nous l'avons dit, au secours du colonel León. Maldonado attendit son adversaire dans les plaines de Sabun, où nul obstacle ne pouvait entraver la bouillante ardeur de ses soldats. Le sept février, lorsque les colonnes ennemies se furent assez engagées pour ne pouvoir plus reculer, l'infanterie de Maldonado se précipita sur elles à la baïonnette et les mit en déroute, malgré leur courage. La cavalerie se chargea d'achever les malheureux fuyards. Le gros de la troupe, le commandant Zerda et bon nombre d'officiers tombèrent dans les mains du vainqueur.

Maldonado profita de son succès pour marcher sur Cuenca. La place était défendue par le colonel Ayarza, flanqué de soudards urbinistes qui avaient trempé dans toutes les révolutions. Ils sortirent de la ville et attendirent Maldonado dans la plaine de Machangara; mais en voyant l'infériorité numérique de ses bandes, le pauvre Ayarza, qui connaissait du reste la bravoure de Maldonado, capitula sans coup férir. Il s'engagea même à rentrer dans la vie privée, pendant que ses soldats s'incorporeraient à la troupe de Maldonado. La province de Cuenca put enfin respirer à l'aise et suivre ses sympathies en adhérant, comme elle l'avait fait d'abord, au gouvernement de Quito.

Restait à soumettre la province de Loja, située sur les frontières du Pérou. La ville de Loja, hésitante d'abord, s'était rattachée au parti de Franco; mais, depuis le succès de ses adversaires, elle flottait derechef entre les deux gouvernements. C'était de la politique marchande: en réservant l'acte de soumission, on trouverait peut-être moyen de l'échanger contre une exonération totale ou partielle des charges publiques. Pour couper court à ces tergiversations intéressées, García Moreno se rendit personnellement à Loja. En deux jours il aplanit toutes les difficultés, et la ville fit sa soumission, aux acclamations de la province entière.

Cette série de brillants succès ne laissa guère au général que la province de Guayaquil, dévouée de cœur au gouvernement national, mais de fait occupée par l'usurpateur. García Moreno se hâta de rentrer au quartier général de Guaranda pour descendre les Cordillères et se mesurer enfin, dans une action décisive, avec Franco et Castilla.

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 66

VIE DE GARCIA MORENO, PAGE 75

ruine de notre nation! Équatoriens, les lâches seuls préfèrent la trahison à la guerre, l'intrigue à l'épée, l'infamie à la mort. Aux armes donc, pour défendre l'honneur, la nationalité, la patrie! Union et vaillance! La Providence nous protège, et les peuples américains, nos frères, ne regarderont pas avec indifférence la lutte héroïque qui va s'ouvrir!»

Les deux partis brûlaient d'en venir aux mains. Immédiatement après la rupture des négociations, Franco donna l'ordre au colonel León de gravir la Cordillère avec un millier d'hommes, pour sonner ce fameux coup de clairon qui devait faire sur le camp de Guaranda l'effet des trompettes de Jéricho. Il comptait d'autant plus sur la victoire que depuis deux mois ses partisans avaient révolutionné l'importante ville de Cuenca, dont un de ses fidèles, le commandant Zerda, avait pris possession. Zerda n'avait qu'à combiner ses mouvements avec ceux du colonel León pour mettre entre deux feux la petite armée de Guaranda et l'écraser au premier choc.

Afin de ne pas laisser à ces deux chefs le temps de se concerter, García Moreno se rendit immédiatement au camp pour prendre le commandement des troupes. Ses soldats, exaspérés contre Franco, ne demandaient qu'à combattre. Ce fut avec des trépignements de joie et d'enthousiasme qu'ils entendirent cette proclamation du chef suprême:

«Nobles défenseurs de l'indépendance nationale, après avoir vendu à l'étranger vos frères du littoral pour satisfaire à son ambition, l'infâme gouvernement de Guayaquil tourne contre vous et les peuples de l'intérieur des armes qui auraient dû servir à défendre la patrie. Il veut ouvrir au perfide envahisseur de nos provinces un chemin couvert de votre sang. Il veut abattre le drapeau national pour arborer celui de l'étranger. Il veut lui faire hommage de notre patrie, de nos foyers, de nos gloires et de nos libertés. Soldats, ce vil instrument du brigandage a oublié sans doute que vous êtes ici les fermes remparts de notre nationalité. À vous de lui faire payer cher ses odieuses insultes et son exécration trahison.

«Officiers, et soldats, comme le gouvernement provisoire, vous n'avez qu'une tâche à remplir: sauver l'honneur et l'intégrité du pays. Le gouvernement a fait pour cela de grands sacrifices; il ne déposera point les armes avant d'avoir assuré l'indépendance de la patrie. Il compte sur vous pour accomplir cette glorieuse mission; il est à côté de vous, confiant dans la victoire qui fera de vos noms l'honneur du pays et l'orgueil de la postérité.»

Stimulée par les paroles brûlantes de son chef, la petite armée s'élança, le vingt janvier, à la rencontre de l'ennemi. Le colonel León s'était fortifié sur les hauteurs de Piscurco, attendant pour commencer l'attaque l'arrivée du commandant Zerda et des renforts de Guayaquil. Il s'agissait de déjouer ce plan en lui livrant immédiatement bataille. Au signal donné par García Moreno, les troupes se ruèrent avec fureur sur leurs adversaires, mais la position était tellement avantageuse que, malgré les efforts d'une audace plus que téméraire, elles ne purent les déloger de leurs retranchements. García Moreno résolut alors, en tournant l'ennemi, de tomber sur son arrière-garde, ses munitions et sa cavalerie. Pour cacher cette manœuvre, il laissa devant Piscurco le colonel Dávalos avec plusieurs compagnies d'infanterie et un escadron de cavalerie, pendant que lui, prenant à droite, se jetait dans le chemin de Yagüi. Une pluie diluvienne inondait la route en ce moment et la convertissait en un ravin boueux au point qu'il fallut plus de sept heures pour faire un trajet de deux lieues. Enfin, vers deux heures du soir, il rencontra l'ennemi campé dans l'*hacienda* de Yagüi d'où, par une charge vigoureuse, il le délogea en cinq minutes. C'était assez pour le but qu'on voulait obtenir; mais, une fois lancées, les jeunes recrues ne connurent plus de rappel. Acharnées à la poursuite des fuyards, elles infligèrent à l'ennemi des pertes considérables et le mirent en complète déroute. De leur côté, le colonel Dávalos et ses braves compagnons soutinrent durant trois heures consécutives une très vive fusillade: une charge brillante de lanciers les rendit enfin maîtres du camp et détermina la victoire. Le lendemain, García Moreno chercha

La question en apparence insoluble était celle de l'armement. Fusils, canons, munitions se trouvaient aux mains de Franco, qui se disposait à les braquer contre le gouvernement provisoire. Et comme on ne pouvait espérer aucun secours de l'étranger, il s'ensuivait que pour avoir des armes, il fallait en créer sur place. García Moreno ne recula pas devant cette extrémité. À quatre lieues de la capitale, dans l'*hacienda* de Chillo, propriété d'un de ses intimes amis, existait une grande manufacture de coton: il en fit une fabrique d'armes. Par ses soins les vieux canons, les fusils hors de service trouvés dans les arsenaux de Quito, et d'autres qu'il réussit à introduire dans le pays, furent transportés dans ce chantier improvisé, où, à force de recherches et de combinaisons, il parvint à les transformer et à leur donner la justesse et la sûreté de nos meilleurs produits. De là sortirent les boulets, les obus, la poudre et autres munitions dont on fit usage pendant cette guerre; de là les lances dont furent armées les jeunes recrues. Mais que de travaux et d'études pour établir ses calculs avec la précision mathématique exigée en pareille matière, renseigner les ouvriers sur chaque branche de leur art, surveiller même en détail chacune de leurs opérations! Le jour, on le voyait partout donnant ses ordres; le soir, au milieu des livres, la tête dans les mains, il cherchait la solution d'un problème ou d'une difficulté. Souvent il devait interrompre les calculs les plus compliqués pour traiter une affaire urgente ou entreprendre un long voyage. Doué d'une activité prodigieuse et d'une santé de fer, il suffisait à toutes ces besognes.

Jamais il n'abandonna pendant la durée de cette guerre les travaux de Chillo, les regardant à bon droit comme les plus nécessaires. Un jour qu'il revenait de Guayaquil à marches forcées, on lui annonça qu'ils étaient suspendus. Immédiatement il se mit en route au milieu des ténèbres, fit à cheval les quatre lieues qui séparent la capitale de Chillo, et ne consentit à prendre un peu de repos qu'après avoir vu les ouvriers à la besogne. Dans une autre circonstance, après une course non interrompue de quarante-huit heures à travers les montagnes, il arriva au milieu des ouvriers tellement accablé de lassitude et de sommeil qu'il s'endormit en descendant de cheval et ne se réveilla que fort longtemps après. «Je puis tout dominer, disait-il, même la faim; mais le sommeil, je ne puis le vaincre.» Il le regretta amèrement, car la journée lui paraissait de beaucoup trop courte pour toutes les tâches si importantes et si disparates que la force des choses lui mettait sur les bras.

Cependant, tout en se préparant à la guerre, García Moreno ne désespérait point encore d'arriver à un arrangement pacifique. Dans les premiers jours d'octobre, c'est-à-dire un mois après la chute des dictateurs, il se rendit à Païta, où se trouvait l'escadre péruvienne: là, dans une dernière entrevue avec Castilla, il lui remit sous les yeux sa proclamation dans laquelle il affirmait n'avoir point pris les armes contre le peuple équatorien mais contre ses oppresseurs. En supposant cette parole sincère, les hostilités n'avaient plus de raison d'être après la disparition de Robles et d'Urbina. Poussé dans ses derniers retranchements, Castilla démasqua ses batteries et demanda formellement, comme condition du retrait des troupes, la cession du territoire en litige. Indigné d'une conduite aussi déloyale, García Moreno répondit que jamais le gouvernement de Quito, le seul gouvernement de l'Équateur, n'accepterait une proposition absolument contraire à la justice et à l'honneur national. Alors, en vrai chevalier qui met sous le pied toute répugnance quand le salut de la patrie est en jeu, il condescendit à s'aboucher avec le traître Franco pour lui proposer une dernière fois d'unir leurs forces contre l'ennemi commun. Il lui montra la tache indélébile dont il allait souiller son nom s'il acceptait le démembrement du territoire, et, afin de lui prouver son absolu désintéressement, offrit de donner à l'instant sa démission pour introduire dans le gouvernement provisoire un membre de celui de Guayaquil et céder à Franco le titre de général en chef de l'armée. Ainsi s'éteindraient les divisions des Équatoriens, qui tourneraient leurs armes contre l'étranger au lieu de s'égorger dans ces luttes fratricides. Ne pouvant opposer à ce noble langage aucune raison spécieuse, Franco se tira d'affaire en feignant d'accepter ce compromis;

## CHAPITRE XI

### LE DRAME DE RIOBAMBA

1859

L'Équateur était délivré des deux «jumeaux», mais à ses flancs restait attaché le sauvage Franco, le dernier survivant de l'infâme triumvirat, le traître qui ne rougissait pas de s'appuyer sur l'invasion étrangère pour accaparer le pouvoir suprême. Il s'agissait maintenant pour García Moreno de l'envoyer rejoindre ses deux compagnons, projet éminemment patriotique, mais de tout point irréalisable si l'on considère les forces respectives des deux partis au moment de la révolution de septembre.

Le gouvernement provisoire représentait presque toute la nation. Les provinces d'Imbabura, de Pichincha, du Chimborazo, s'étaient dès l'abord prononcées en sa faveur; Cuenca fit acte d'adhésion immédiatement après le départ d'Urbina. Sauf trois cents hommes ralliés au parti de Franco, les troupes du despote prirent fait et cause pour le gouvernement de Quito. Même dans la province de Guayaquil, la majorité n'hésitait point à adhérer par des protestations publiques au *pronunciamiento* de septembre. À ne considérer que la volonté populaire, García Moreno et ses collègues avaient pour eux le droit; mais comment vaincre et désarmer l'usurpateur? Avec la petite armée de Carvajal et les bataillons indisciplinés d'Urbina, sans arsenaux, sans approvisionnements, quel moyen de tenir tête aux soldats de Franco, appuyés par cinq ou six mille Péruviens et les canons de l'escadre qui bloquait Guayaquil?

García Moreno embrassa d'un coup d'œil toutes ces difficultés, et néanmoins déclara résolument qu'il ne se donnerait pas une minute de repos avant d'avoir assuré le triomphe complet de la nation. Il lui faudrait jouer tous les rôles, se faire recruteur, instructeur, ingénieur, diplomate, général, chef d'État, mais il sentait en lui ce génie universel qui suffit à toutes les nécessités.

L'expérience de Tumbuco lui avait appris que la bravoure est impuissante contre le nombre et la tactique. Point de victoire sans une armée régulière, armée qui n'existait pas même à l'état d'embryon. Il commença par envoyer au camp de Guaranda des recrues destinées à former le noyau des troupes libératrices. Les bataillons d'Urbina, sur lesquels il comptait moins, restèrent en réserve à Riobamba. Il fit ensuite un appel chaleureux aux volontaires, qui accoururent de toutes les provinces pour contribuer au salut de la nation. Des officiers dévoués les exercèrent aux manœuvres militaires, souvent sous les yeux de García Moreno qui, présent partout, inspirait à tous le courage, l'esprit d'ordre et de discipline.

La difficulté n'était pas tant de recruter des soldats que de les empêcher de désertir. Les jeunes gens arrivaient de tous côtés, et l'effectif des compagnies diminuait au lieu d'augmenter. Pour couper le mal dans sa racine, García Moreno crut devoir recourir aux grands moyens: il annonça dans les casernes que dorénavant tout déserteur serait immédiatement fusillé. On s'imagina que c'était une vaine menace, et cette nuit-là même plusieurs recrues prirent la fuite. Trois furent saisis, jugés et fusillés sans miséricorde. À partir de ce moment, les chefs ne constatèrent plus une seule désertion. Mais comment créer des ressources pour l'entretien de cette armée? Où trouver, dans ce pays épuisé, de l'argent, des vivres, des chevaux, des approvisionnements de toute espèce? Il mit à contribution la bonne volonté de tous. Ce qu'il ne put obtenir du libre sacrifice, il l'exigea par des réquisitions et des impôts répartis avec justice et impartialité. Ses ennemis les plus acharnés n'osèrent jamais articuler à ce sujet une plainte contre lui.

plénipotentiaires, choisis dans les deux camps, fussent autorisés à régler cette question spéciale. En conséquence, le gouvernement de Quito députa deux de ses membres, Avilez et Gómez de la Torre, munis de pleins pouvoirs, mais sous la réserve expresse «de ne compromettre en rien l'intégrité du territoire ni l'indépendance de la nation». Le premier janvier 1860, ces deux délégués, mis en rapport avec ceux de Franco, arrêtaient un projet de convention stipulant que «le gouvernement de Guayaquil, chargé dans cette circonstance de représenter tout l'Équateur, ne pourrait ni céder, ni annexer la moindre parcelle du territoire à un gouvernement quelconque, et cela sous n'importe quelle formule ou prétexte». Les démarcations des frontières tracées antérieurement resteraient jusqu'à nouvel ordre obligatoires pour les deux États. Les doutes relatifs aux terrains situés à l'orient de la Cordillère seraient soumis à un tribunal arbitral, et ces terrains déclarés neutres jusqu'à la délimitation définitive.

Rien de plus équitable que cette convention, dont les termes, du reste, furent acceptés sans difficulté par les représentants de Franco. Ils reconnurent qu'on ne doit jamais, dans l'intérêt de la paix, sacrifier la nationalité d'un pays. «Le gouvernement de Guayaquil, ajoutèrent-ils, saurait répondre à la confiance qu'on voulait bien lui témoigner.» Déjà les deux délégués de Quito se félicitaient d'avoir eu plus de foi que García Moreno dans leurs très peu scrupuleux adversaires, mais ils furent bientôt détrompés. La clause restrictive insérée dans la convention déplut à Castilla. Il n'avait pas mis six mille hommes sur pied pour s'en retourner les mains vides: aussi s'efforça-t-il de faire comprendre au général Franco qu'on les avait dupés tous les deux. Sur ce, l'irritable «doyen des chanoines» entra dans une violente colère contre les plénipotentiaires de Quito qui lui avaient tendu ce piège et contre ses ministres assez stupides pour s'y être laissés prendre, et refusa nettement de ratifier la convention. Ajoutant les voies de fait à la déraison, il fit jeter en prison et tenir au secret les deux délégués; puis, quand il les crut assez démoralisés pour céder à ses volontés, il leur offrit la liberté mais à la condition qu'ils bifferaient de la convention la clause relative à l'aliénation du territoire. «Ils devaient se rappeler que Franco avait à sa disposition l'armée de la République, la forteresse de Guayaquil et l'escadre de Castilla! En cas d'obstination de leur part, Franco gravirait la Cordillère avec ses bataillons, et les gens de Quito, au premier coup de clairon, verraient leurs misérables recrues de Guaranda s'enfuir à toutes jambes.»

Insensibles aux menaces de ce bravache et prêts à sacrifier leur vie plutôt que de compromettre l'honneur du pays, les deux ambassadeurs refusèrent d'outrepasser leurs pouvoirs. Franco allait peut-être céder à un accès de rage furieuse, mais, sur l'intervention du chargé d'affaires de la Grande-Bretagne, il consentit à délivrer des passeports aux deux délégués, en leur intimant l'ordre d'avoir à quitter Guayaquil dans les six heures. Ceux-ci rédigèrent une protestation sévère, dans laquelle, après avoir rappelé les faits ci-dessus mentionnés, ils répondaient aux menaces répétées d'une invasion prochaine. «Par cette conduite, disaient-ils, le général Franco violera les principes les plus élémentaires de la justice et entassera victimes sur victimes, quand il est si facile de pacifier le pays sans recourir aux armes. Notre gouvernement décline la responsabilité d'une guerre qui va diviser nos forces en présence de l'étranger, et proteste devant le monde entier contre l'inqualifiable politique du gouvernement de Guayaquil.»

Après un tel outrage à ses ambassadeurs, le gouvernement de Quito comprit qu'il fallait vaincre ou mourir. García Moreno démasqua devant tout le peuple l'inqualifiable conduite de Franco. «Équatoriens, vous n'apprendrez pas sans surprise ni sans indignation, qu'à l'issue de la conférence, le général Franco rompit les négociations, jeta nos ambassadeurs en prison malgré l'immunité dont ils jouissaient, et n'eut pas honte de leur donner un délai de six heures pour quitter Guayaquil! Et il nous fait cette sanglante injure, au moment où les soldats du Pérou sont logés dans les casernes de notre vieille cité maritime. L'héroïque peuple de Guayaquil sous la garde d'une armée étrangère, et cela jusqu'au jour où un traité définitif consacrerait la honte et la

## CHAPITRE XII

### NÉGOCIATIONS ET BATAILLES

1859-1860

Pendant que García Moreno désarmait les insurgés de Riobamba, Castilla et Franco découvraient plus clairement leurs projets. Au milieu de novembre, Castilla paraissait à l’embouchure du Guayas avec une escadre forte de six mille hommes. Le lâche Franco autorisait le débarquement de ces soldats étrangers, livrant ainsi au Pérou la clef de son pays; puis, pour colorer cette trahison, il signait, le quatre décembre, une convention avec Castilla à l’effet d’ouvrir des négociations, auxquelles serait convié le gouvernement de Quito, pour statuer définitivement sur les revendications territoriales du Pérou. Traiter avec Castilla, entouré de six mille troupiers! Quel habile diplomate que ce Franco!

Édifié sur ces deux larrons, García Moreno savait qu’aucune négociation n’empêcherait le démembrement de l’Équateur, parce qu’aucune considération ne les ferait renoncer à leurs plans ambitieux. Il fallait donc, selon lui, payer d’audace et répondre à la force par la force. Dans cet ordre d’idées, il envoya un renfort de mille hommes au camp de Guaranda pour surveiller les opérations de Franco; mais évidemment on ne pouvait, avec des recrues peu exercées, alors que les travaux d’armement commençaient à peine, tenir tête à une armée régulière soutenue par toutes les forces d’un état étranger. García Moreno entretint donc ses collègues d’une pensée qui dominait son esprit, surtout depuis l’insurrection de Riobamba. Au sein de pareilles dissensions, de soldats sans discipline et sans mœurs, de traîtres prêts à toutes les félonies, l’existence même de la République lui paraissait menacée, si on ne l’abritait sous le protectorat d’une puissance européenne. Il nomma la France, qui toujours tint à honneur de protéger les faibles. Il avoua qu’il avait à ce sujet échangé plusieurs lettres avec le représentant du gouvernement français en Équateur.

Il ne s’agissait pas, fit remarquer García Moreno, d’annexer l’Équateur à la France, ni d’en faire une colonie dépendante ou vassale, mais de se couvrir du pavillon français pour échapper à une invasion de pirates, appelés au sac du pays par une horde de traîtres. Le noyé s’attache à la barre de fer qu’on lui présente, fût-elle rougie au feu: pourquoi une nation devrait-elle mourir, sans crier au secours? La non-intervention dans un cas d’égorgement est un principe sauvage. Ainsi pensait Bolívar qui, dans des circonstances analogues, avait tenté de placer sa naissante Colombie sous le patronage d’un peuple illustre et puissant. Du reste, il avouait que ni lui, chef suprême, ni ses collègues du gouvernement provisoire, n’avaient mission pour réaliser ce projet. Le peuple seul, consulté directement ou par l’organe de ses représentants, pouvait décider de ses destinées.

Cette proposition resta toujours à l’état de projet. Elle parut inefficace aux autres membres du gouvernement provisoire, et de plus, vu les dispositions du gouvernement français, irréalisable. Nous pouvons ajouter qu’elle était inutile. Sans doute Castilla paraissait incomparablement le plus fort, mais, avec un homme de la taille de García Moreno, d’un génie aussi élevé, d’un courage aussi chevaleresque, on peut espérer des prodiges. À ceux qui blâment García Moreno d’avoir trop souvent compté sur lui-même, nous osons répondre qu’en cette circonstance, et surtout après le drame de Riobamba, il ne se rendit pas suffisamment justice.

L’idée de protectorat écartée, le gouvernement provisoire, voulant épuiser tous les moyens de pacification, accepta la conférence officiellement proposée par Castilla et Franco au sujet de la délimitation du territoire. Dans les dépêches expédiées de Guayaquil, on demandait que quatre

VIE DE GARCÍA MORENO, PAGE 72

lucarne donnant sur la rue, on voyait les gardes, l’air assez maussade, suivre de l’œil leurs compagnons plus heureux; d’où le prisonnier conjectura que, l’instinct triomphant de la consigne, ils ne tarderaient pas à désertier le poste pour se gorger avec les autres de liqueurs et de butin. En ce moment, le serviteur d’un de ses amis fidèles ayant obtenu sous un prétexte quelconque la faveur de l’entretenir un instant, lui fit observer qu’il était facile d’escalader le mur de sa prison, après avoir descellé les barreaux d’une fenêtre. Une fois libre, il trouverait à la porte de la ville un cheval tout sellé pour fuir. «Dites à votre maître, répondit le prisonnier, que je sortirai d’ici, non par la fenêtre, mais par où je suis entré.»

Ses prévisions se réalisèrent de point en point. Les gardes disparurent les uns après les autres, abandonnant toute surveillance à la sentinelle de l’intérieur. Après quelques instants de réflexion, García Moreno s’approche de cet unique gardien et lui dit d’un ton de maître, ou plutôt de juge: «À qui donc as-tu fait serment de fidélité? — Au chef de l’État, répond le soldat tremblant. — Le chef légitime de l’État, c’est moi: tu me dois donc obéissance et fidélité; tes officiers sont des rebelles et des parjures. N’as-tu pas honte de leur prêter main-forte et de trahir ainsi ton Dieu et ta patrie?» Le soldat effrayé tombe à genoux et demande grâce: «Je te ferai grâce, si tu veux m’obéir et accomplir ton devoir.»

Quelques instants plus tard, avec l’aide de ce brave militaire, il avait franchi les portes de la prison. Accompagné d’un fidèle général, il sortait de Riobamba et s’élançait à bride abattue sur la route de Calpi, où il avait donné l’ordre à ses partisans les plus résolus de le rejoindre sans délai.

Après cette étrange aventure, voyant le terrain s’effondrer partout sous ses pas, va-t-il désespérer du succès et abandonner la partie? Le croire ce serait méconnaître l’homme qui ne connut jamais d’obstacle, parce que jamais il ne recula devant la mort. Une heure après sa sortie de Riobamba, il se trouvait à Calpi (à une quinzaine de kilomètres à l’ouest) avec quatorze braves, accourus pour se mettre à sa disposition et décidés à le suivre partout où il les conduirait. Sans leur laisser le temps de réfléchir, il leur suggère l’étrange idée de reprendre à l’heure même le chemin de Riobamba, pour ressaisir le commandement des troupes mutinées et châtier les principaux rebelles. Tous l’approuvent, et la petite troupe se met en marche, comptant pour l’exécution du projet, sur l’audace bien connue de son chef. À leur entrée dans la ville, au milieu des maisons saccagées, régnait le calme plat qui suit une nuit d’orgie. Plusieurs chefs, chargés de butin, avaient disparu avec leurs compagnies; les autres, parmi lesquels le capitaine Palacios, le grand fauteur de la rébellion, étaient ivres ou endormis. Sans perdre un instant, García Moreno saisit Palacios avec les principaux bandits, et les traîne sur la place où il installe un conseil de guerre composé de ses quatorze compagnons à cheval et armés jusqu’aux dents. Palacios comparait le premier sans trop se rendre compte, par suite de l’ivresse, de sa terrible position. Condamné à mort, il répond à ses juges par des insolences; mais bientôt la voix sévère de García Moreno le rappelle à la réalité: «Vous avez une demi-heure pour vous préparer à la mort, s’écria-t-il, pas une minute de plus.» Un prêtre était là pour réconcilier ces coupables avec Dieu, mais Palacios refusa son ministère. À l’heure fixée, le bandit tomba sous les balles du peloton d’exécution.

Un autre officier avait subi le même sort, lorsque comparut devant le conseil de guerre un malheureux capitaine qui protestait de son innocence. On avait cru le reconnaître comme un des principaux meneurs de l’insurrection, mais une dame des plus honorables de Riobamba affirma qu’en effet, au lieu d’exciter à la rébellion, cet homme s’était tenu caché dans sa maison aussi longtemps qu’avait duré le sac de la ville. Implacable devant le crime, mais toujours juste, García Moreno s’en remit au témoignage de cette dame et rendit la liberté au condamné.

Ce coup d’audace terrifia cette soldatesque aussi lâche qu’indisciplinée. En voyant tomber ses chefs, elle comprit qu’elle avait un maître et rentra dans l’ordre. Alors, non content d’avoir éteint

VIE DE GARCÍA MORENO, PAGE 70

mais García Moreno déjoua sa ruse en lui proposant d’amener immédiatement des renforts à Guayaquil pour commencer les hostilités contre Castilla. Pris dans ses filets, Franco refusa net et rompit la conférence.

Après avoir ainsi passé tout le mois d’octobre en négociations infructueuses, García Moreno reprit la route de Quito, avec l’intention de visiter les troupes échelonnées sur son passage. Il apprit dans son voyage à mieux connaître les moyens que ne rougissent pas d’employer les politiques peu scrupuleux pour se débarrasser d’un ennemi gênant. À peine avait-il quitté Guayaquil, que des scélérats, armés de poignards et de revolvers, s’élançèrent à sa poursuite. Ils croyaient l’atteindre facilement, mais il trompa leurs prévisions par sa manière extraordinaire de voyager. Il franchissait en effet les étroits défilés des montagnes, leurs escarpements tortueux et presque impraticables, avec une telle célérité que personne ne pouvait le suivre. Grâce à cette course furibonde, les assassins apprirent à chaque station qu’il gagnait du terrain sur eux et renoncèrent à leur criminel projet. Mais, à peine échappé aux sicaires, le fugitif tomba dans une embuscade plus dangereuse encore, où son âme héroïque dut déployer toute son énergie. Malgré les invraisemblables péripéties de ce drame tant soit peu romanesque, nos lecteurs sont priés de croire à la parfaite exactitude de notre récit.

Après la fuite d’Urbina, les troupes, en grande majorité rattachées au gouvernement de Quito, se trouvaient, comme nous l’avons dit, casernées à Riobamba. Tout naturellement Franco, pour amoindrir les forces du gouvernement provisoire, entreprit de gagner à sa cause ces vétérans d’Urbina et de Robles, dont il connaissait mieux que tout autre l’esprit d’indiscipline et de violence. Ayant parmi leurs officiers des amis d’ancienne date, il ne lui fut pas difficile d’entretenir des intelligences avec eux et de semer ainsi au milieu des régiments des germes de discorde et de rébellion. *El Primero de Mayo* en donna la preuve écrite. Franco et même Castilla étaient renseignés avant l’événement sur les troubles futurs de Riobamba, ce qui prouve évidemment leur complicité.

Quoi qu’il en soit, après avoir visité les troupes campées à Guaranda, García Moreno arrivait le sept novembre à Riobamba, avec l’intention de s’y reposer quelques jours de ses travaux et de ses courses. Voilà qu’en pleine nuit, au bruit des cris tumultueux, ses serviteurs effarés se précipitent dans sa chambre et le réveillent en sursaut, lui annonçant que les casernes mutinées sont en pleine insurrection; les soldats ameutés se plaignent d’être mal nourris, mal vêtus, et de ne pas recevoir leur solde; les chefs déclament avec fureur contre le gouvernement provisoire, en particulier contre le chef suprême; les têtes sont tellement échauffées qu’on peut craindre les plus grands malheurs. Calme et silencieux, García Moreno réfléchissait aux moyens d’étouffer cette sédition, lorsque le commandant Cavello se présente avec l’arrogance d’un révolté, et lui intime l’ordre de renoncer au mandat qu’il a reçu du peuple. «Jamais!» lui répond fièrement García Moreno. Et comme le commandant se permettait de le menacer: «Assez! s’écrie-t-il, vous pouvez briser ma vie, mais aucun de vous n’est assez fort pour briser ma volonté.» Sur un signe de Cavello, le capitaine Palacios, désigné pour une telle besogne par ses tristes antécédents, arrêta l’intrépide représentant du pouvoir et le jeta en prison, en lui signifiant que s’il persistait dans sa résolution, le lendemain serait son dernier jour.

Débarrassés de leur chef, officiers et soldats se répandirent dans les divers quartiers de la ville pour se livrer au pillage, à l’ivrognerie et à la débauche, selon leurs vieilles habitudes. Seules quelques sentinelles de faction à la porte du cachot se désolaient de ne pouvoir prendre part au sac de la cité. Un gardien veillait dans une chambre attenante à celle du prisonnier. La première pensée de García Moreno fut de recommander son âme à Dieu, n’ignorant pas que ces brigands étaient hommes à l’assassiner sans miséricorde; puis, avec un admirable sang-froid, il s’occupa tranquillement des moyens de prolonger une vie qu’il n’estimait pas inutile à la patrie. D’une

VIE DE GARCÍA MORENO, PAGE 69

le foyer de l’incendie, l’infatigable lutteur résolu de poursuivre les fuyards, afin de les châtier et de les assujettir, eux aussi, au joug de la discipline. Au déclin du jour, il partit avec ses quatorze compagnons renforcés de quelques autres braves, pour donner la chasse au gros de la troupe, qui avait pris la direction de Mocha, vers le nord. Arrivés dans cette petite ville à la tombée de la nuit, les brigands s’étaient couchés dans les galeries qui entourent la place, leurs fusils en faisceaux à côté d’eux. Ils dormaient profondément sous la garde des sentinelles placées à toutes les avenues.

L’épée au poing, García Moreno, suivi de ses compagnons, arriva vers minuit à Mocha. Le temps était pluvieux, les ténèbres assez épaisses. À leur approche soudaine, la sentinelle voulut fuir, mais un coup de baïonnette l’étendit par terre. Surpris dans leur sommeil au milieu de l’obscurité, les bandits se crurent enveloppés par une troupe nombreuse et n’essayèrent pas même de résister. Quelques-uns furent blessés dans la bagarre, d’autres réussirent à s’enfuir, quatre-vingts désarmés et garrottés furent expédiés à Riobamba sous la garde de cinq braves, qui reçurent l’ordre de les fusiller tous à la première tentative de fuite ou de rébellion.

García Moreno se croyait maître du terrain, quand tout à coup on lui signale dans les environs une autre troupe de plusieurs centaines d’hommes. Il lance ses compagnons à leur rencontre; on se bat avec fureur dans les ténèbres; plusieurs tombent morts ou blessés. «Rendez-vous, crie Maldonado, au chef de la bande. — Jamais! répond celui-ci percé d’un coup de lance. — Rendez-vous, brigands», crie Moreno, à son tour, frappant de son épée à droite et à gauche. Un soldat reconnaît sa voix, le nom de García Moreno vole de bouche en bouche, et l’on reconnaît avec douleur que de part et d’autre on a été victime d’une fatale méprise. Cette troupe, composée non de pillards mais de soldats fidèles, arrivait d’Ambato pour combattre les insurgés de Riobamba.

Après avoir pleuré la mort du malheureux chef et de ses compagnons, García Moreno, à la tête de ces renforts, continua la poursuite des révoltés, et réussit enfin à en incarcérer trois cents qui, leur peine terminée, furent réincorporés dans l’armée. Les restes insignifiants de ces cohortes prétoriennes, si chères à Urbina et à Robles, se dispersèrent dans les montagnes pour y vivre en brigands, ce qui n’était pas pour elles changer de métier.

Ainsi se termina cette sombre tragédie qui aurait dû finir par un désastre. Le génie et la valeur d’un seul homme avaient triomphé des traîtres, d’une armée en révolte et de la mauvaise fortune la plus opiniâtre. Brisé de fatigue, mais plus encore de douleur à la pensée de l’anarchie qui désolait son pays, García Moreno revint en toute hâte à Quito, pour activer les préparatifs d’une campagne, désormais inévitable, contre le pseudo-gouvernement de Guayaquil.

VIE DE GARCÍA MORENO, PAGE 71